

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

RÉCITS ENCHEVÊTRÉS DES RELATIONS JUDÉO-POLONAISES : ANALYSE
DE TROIS ESPACES DE DÉBAT MÉMORIEL ET HISTORIOGRAPHIQUE
(1998-2016)

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN SOCIOLOGIE

PAR
SANDRINE CHAREST-RÉHEL

JANVIER 2018

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

Le double discours d'Iwona – identification par le sang et valorisation des brassages ethniques – constitue à lui-seul le paradoxe d'un État actuellement sans minorités, gouverné par une classe politique qui ne contrarie pas les déclarations xénophobes et antisémites, mais qui garde en soi la mémoire d'une Pologne multiculturelle.

La relation avec les Juifs est exemplaire de ce paradoxe du regret et du refus.

Ce même paradoxe investit l'espace public entre les tags antisémites qui délégitiment tout adversaire politique en le taxant de « juif » et le réinvestissement des lieux de la mémoire de la part de la population varsovienne [...].

Nicoletta Diasio, 2007 : 64-65

REMERCIEMENTS

Ce mémoire, comme tout mémoire, est un « travail collectif », autant pour les filiations intellectuelles dans le temps long que pour les échanges qui ont eu lieu dans le présent de l'écriture.

Ce mémoire a été possible grâce aux conseils et aux commentaires de plusieurs personnes, à commencer par ma directrice, Magali Uhl. Rassurante sans complaisance, elle a su alimenter mes réflexions et redonner sens, c'est-à-dire signification et direction, à un projet qui me filait entre les doigts. Sa bienveillance et sa rigueur m'ont donné confiance en mes capacités de chercheuse et m'ont encouragé à terminer la maîtrise et à poursuivre au doctorat. Pour tout cela, je la remercie sincèrement.

Je tiens également à remercier les professeur.e.s Pierre Anctil, pour ses généreux commentaires et son soutien, Elsa Galerand et Paul Eid, pour leurs cours qui ont littéralement changé mes catégories de perception sociale et qui ont subséquemment participé à modifier ma façon « d'être au monde », et Shirley Roy, pour les lectures attentives et les conseils. Merci également à Carolyne Grimard et à Sofia Arsenii pour leur aide et leur support.

Merci à Félix, pour la complicité des réflexions et des lectures partagées, pour tous ces espace-temps ensemble qui m'ont permis de me sentir « à ma place » et pour le travail collectif que je souhaite impérissable.

Merci à Karianne, pour les ponts littérature et sociologie, pour tout ce qui se déploie en marge et en creux, pour le partage des mots et des idées qui permettent de se constituer une voie/voix, pour la force quand elle me manque. Il y a beaucoup de toi dans ce mémoire.

Merci à Guillaume, pour les discussions et les débats stimulants, pour l'amitié pérenne qui me permet d'être ce que je suis en train de devenir.

Merci à Agata, Myriam et Alexandrine pour leur amitié sincère. Merci d'être toujours présentes pour souligner mes réussites et pour me soutenir dans les moments difficiles.

Merci à Corynne, pour la détermination et l'assurance inspirantes, et à Laurence, pour le regard féministe duquel j'ai tellement appris. Merci à vous deux pour la richesse des nombreuses discussions que nous avons eues ensemble.

Merci à Maryse, pour la socialisation dans l'entre-deux, pour ses sacrifices et ses espoirs des possibles *ailleurs*.

La réalisation de ce mémoire a bénéficié du soutien financier du Conseil de recherche en sciences humaines (CRSH), du Fonds québécois de recherche sur la société et la culture (FQRSC) et du Centre interuniversitaire d'études sur les lettres, les arts et les traditions (CELAT).

RÉSUMÉ

Ce mémoire porte sur les débats, les enjeux et les rapports sociaux qui se déploient dans l'écriture et la représentation de l'histoire, dans le présent de la narration. L'histoire est toujours médiée : ce mémoire se penche sur ces médiations et sur les conflits qui sont suscités à travers les récits enchevêtrés des relations judéo-polonaises pendant et après la Deuxième Guerre mondiale. Trois espaces de débats historiographiques et mémoriels – des espaces de médiation entre passé et présent, dans lesquels se disputent des interprétations divergentes du passé et de la façon dont il convient de la réactualiser – sont au cœur de ce mémoire : 1) la controverse des croix au Musée Mémorial d'Auschwitz-Birkenau (1998-1999), 2) l'enjeu de la reconnaissance des violences contre les Juifs à partir du cas du massacre de Jedwabne de 1941 (2000-2012) et 3) la mise en récit de l'histoire du point de vue des communautés juives au Musée de l'histoire des Juifs polonais à Varsovie, POLIN (2013-2016). Pour chacun de ces espaces, ce mémoire interroge et analyse la façon dont l'histoire est racontée. « Raconter » implique de choisir, d'ordonner, de construire et de représenter. Trois aspects de cette opération sont analysés : les éléments du récit national polonais qui sont soit contestés ou défendus pour chacune des controverses, les différentes conceptualisations des groupes sociaux ethno-nationaux en concurrence et l'influence réciproque des contextes nationaux et discursifs dans la mise en récit de l'histoire. Les points de tension et de débat qui donnent à voir des compréhensions et des représentations différentes du passé pour chacun de ces trois aspects seront relevés et analysés. Ce mémoire montre que ces espaces de débat historiographique et mémoriel – en articulant l'espace d'expérience, le présent vivant et l'horizon d'attente – sont indissociables du contexte dans lequel ils se déroulent : le présent de la narration influence irrémédiablement la mise en récit de l'histoire. Ce mémoire s'inscrit plus largement dans les réflexions autour des contestations des récits nationaux dominants à partir et à travers l'histoire et la mémoire des groupes minoritaires, en prenant le cas des relations judéo-polonaises.

MOTS CLÉS : Relations judéo-polonaises, récit, histoire, mémoire, médiations, Deuxième Guerre mondiale, Shoah, rapports sociaux ethno-nationaux, Pologne

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	iii
RÉSUMÉ	v
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
CONTEXTUALISATION SOCIOHISTORIQUE, ESPACES DE DÉBAT ET MÉTHODOLOGIE.....	6
Introduction	6
1.1 Définition de l'objet : récits enchevêtrés des relations judéo-polonaises	7
1.1.1 Contextualisation sociohistorique	8
1.1.2 Premier espace de débat : la controverse des croix au Musée Mémorial d'Auschwitz-Birkenau (1998-1999)	13
1.1.3 Deuxième espace de débat : l'enjeu de la reconnaissance des violences contre les Juifs à partir du cas du massacre de Jedwabne en 1941 (2000-2012)	13
1.1.4 Troisième espace de débat : la mise en récit de l'histoire du point de vue des communautés juives au Musée de l'histoire des Juifs polonais à Varsovie, POLIN (2012-2016).....	14
1.2 Univers théorique	15
1.2.1 Articulation entre histoire et mémoire	15
1.2.2 Temporalités et écriture de l'histoire	17
1.2.3 Récit national et conceptualisation des groupes sociaux	19
1.3 Questions et pistes de recherche	22
1.4 Recension des écrits	25
1.5 Opérationnalisation	26
Conclusion	29
CHAPITRE II	
PREMIER ESPACE DE DÉBAT : LA CONTROVERSE DES CROIX AU MUSÉE MÉMORIAL D'AUSCHWITZ-BIRKENAU	31
Introduction	31
2.1 Musée Mémoriel : médiation entre lieu physique et représentations.....	33

2.2	Historique du Musée Mémorial d'Auschwitz-Birkenau	35
2.3	Controverses autour des symboles religieux.....	40
2.3.1	Description de la controverse des croix	45
2.3.2	Justification de la présence de symboles religieux à Auschwitz.....	47
2.3.4	Contestation de la présence de symboles religieux à Auschwitz.....	53
2.3.5	Perspectives analytiques	59
	Conclusion	62
CHAPITRE III		
DEUXIÈME ESPACE DE DÉBAT : L'ENJEU DE LA RECONNAISSANCE DES VIOLENCES CONTRE LES JUIFS À PARTIR DU CAS DU MASSACRE DE JEDWABNE (1941)		
	Introduction	66
3.1	<i>Neighbors [...]</i> de Jan Tomasz Gross	68
3.1.1	Interprétation des événements historiques	68
3.1.2	Nouvelle manière d'aborder les archives.....	72
3.1.3	Pour un changement de paradigme historiographique	73
3.2	Controverses et débats	74
3.2.1	Conflit d'interprétation des événements historiques.....	75
3.2.2	Débats autour de la nouvelle façon d'aborder les sources	83
3.2.3	Rapport à l'historiographie et à « l'identité nationale ».....	86
3.3	Débats historiographiques et mémoriels en Pologne : l'Institut de la mémoire nationale (IPN).....	91
3.3.1	Débats autour du massacre de Jedwabne	92
3.3.2	Valorisation des Justes parmi les Nations	93
3.3.3	Politisations et judiciarisation de l'histoire	96
	Conclusion	97
CHAPITRE IV		
TROISIÈME ESPACE DE DÉBAT : LA MISE EN RÉCIT DE L'HISTOIRE DU POINT DE VUE DES COMMUNAUTÉS JUIVES AU MUSÉE DE L'HISTOIRE DES JUIFS POLONAIS À VARSOVIE		
	Introduction	100

4.1 POLIN : historique et exposition permanente.....	102
4.1.1 Historique du musée.....	103
4.1.2 Galeries de l'exposition permanente.....	104
4.2 Lignes directrices de l'exposition permanente.....	107
4.2.1 Douze principes.....	109
4.2.2 Musée et paradigmes historiographiques et mémoriels.....	112
4.2.3 Conceptualisation des groupes sociaux.....	114
4.2.4 Contextes nationaux.....	115
4.3 Débats entourant le musée.....	116
4.3.1 Récit du musée : exposition, architecture et rapport à l'espace.....	116
4.3.2 Récit du musée et paradigmes historiographiques et mémoriels.....	124
4.3.3 Travail de mémoire et réconciliation.....	130
Conclusion.....	137
CONCLUSION.....	141
BIBLIOGRAPHIE.....	153

INTRODUCTION

[...] ces révisions remettent en question, au-delà d'une interprétation dominante, une conscience historique partagée, une responsabilité collective à l'égard du passé. Elles touchent toujours à des événements fondateurs [...] et leur relecture de l'histoire concerne, bien au-delà de l'interprétation d'une époque, notre façon de voir le monde dans lequel nous vivons et notre identité dans le présent

Enzo Traverso, 2005 : 116-117

Ce mémoire porte sur les débats et les rapports sociaux qui se jouent dans l'écriture et la représentation de l'histoire, à travers les récits enchevêtrés des relations judéo-polonaises pendant et après la Deuxième Guerre mondiale, tel qu'ils se déploient dans trois espaces de débat qui ont eu lieu à différents moments depuis la fin du communisme soviétique. Ce mémoire propose d'analyser les débats dans le présent de l'écriture de l'histoire à travers la contestation du récit national polonais par les mémoires des membres des communautés juives polonaises. Les récits nationaux proposent une interprétation particulière de l'histoire, laquelle participe à créer un sentiment subjectif d'appartenance à un passé commun qui permet d'assurer une cohésion dans le présent et la perspective d'un projet collectif (Young, 1993). Or, comme tout récit, ils sont à la fois partiels et partiaux. Ils ont comme particularité la marginalisation des divisions internes à ce qui est compris comme constituant la nation : ces récits sont alors souvent contestés par ceux et celles qui en sont exclu.e.s.

Plusieurs études sur le nationalisme montrent que l'identité nationale se constitue en opposition à un ou à des « Autres » qui agissent comme des « extérieurs constitutifs » (Bilge, 2012 ; Juteau, 2015 ; Winter, 2004). Le nationalisme polonais a été marqué, à l'instar d'autres nationalismes européens durant l'entre-deux-guerres, par l'exclusion des Juifs des frontières symboliques et matérielles d'appartenance à la nation (Blobaum, 2005 ; Porter, 2000 ; Traverso, 2002). Pour Enzo Traverso, la dichotomie entre société/modernité/juifs et communauté/tradition/nation « [...] formait un des piliers de la culture nationaliste, agissant comme un facteur permanent de construction

et de stigmatisation négative de l'altérité contre laquelle se forgeait l'identité nationale » (2002 : 148), les Juifs étant perçus comme une « anomalie » face au lexique politique moderne (Bonefeld, 2014).

La fin de la Deuxième Guerre mondiale et la découverte des chambres à gaz ont donné lieu à une « prise de conscience collective » des dérives associées aux théories racistes et eugénistes et à une délégitimation concomitante des discours et des idées antisémites, du moins à l'Ouest (Lentin et Titley, 2011 ; Triadafilopoulos, 2012). Or, il aura fallu attendre plusieurs années avant que la mémoire et l'histoire de la Shoah n'intègrent réellement les différentes historiographies nationales, délai attribuable notamment au refoulement de l'événement traumatique et aux clivages générés par la Guerre froide, mais aussi aux résistances subséquentes quant à la redéfinition des identités nationales qu'implique la reconnaissance des responsabilités durant la guerre (Herf, 1997 ; Judt, 2006 ; Traverso, 2012). Plusieurs mises en récit du passé tendent à marginaliser ou à réinterpréter les événements susceptibles de remettre en question l'unité et le prestige de la communauté nationale. La Shoah n'a pas fait exception.

Malgré les spécificités et les variations nationales, la mémoire et l'histoire de la Shoah ont ainsi suivi ces étapes dorénavant bien connues : le refoulement de l'événement traumatique et le silence jusqu'aux années 1960¹, suivi d'un graduel « retour du refoulé », dont le procès d'Eichmann à Jérusalem a constitué un moment décisif, et,

¹ En Europe, les années d'après-guerre ont été marquées par une négation du projet antisémite et eugéniste d'Hitler et par des tentatives de refoulement des responsabilités et des collaborations durant la guerre. La spécificité de la souffrance des Juifs lors de la Deuxième Guerre mondiale n'était pas reconnue par la majorité des Européens : le retour des survivants juifs dans ce contexte suscitait plus d'hostilité que d'empathie et peu d'aide leur était offerte (Judt, 2006). Ce déni collectif du sort réservé aux Juifs se traduit par l'absence d'espace pour la réception et la reconnaissance des témoignages des survivants. À cet effet, le livre de Primo Levi, *Si c'est un homme*, est assez emblématique : soumis à un éditeur de gauche italien en 1946, il a été rejeté et publié chez un autre petit éditeur tiré à un nombre minimal d'exemplaires, prenant plus de dix ans avant d'être reçu et lu par un large public (Judt, 2006). La temporalité de ce refoulement social de l'événement traumatique se retrouve aussi au niveau individuel : c'est le cas par exemple de Jorge Semprun, dont le livre *L'écriture ou la vie* (1994) n'a pu être rédigé que 50 ans après la fin de la guerre.

finalement, la reconnaissance et l'institutionnalisation de la Shoah comme événement marquant pour l'histoire de l'Occident depuis les années 1990 (Lehrer et Meng, 2014 ; Traverso, 2005). Aujourd'hui, la reconnaissance de la Shoah est devenue une condition *sine qua non* de l'adhésion à l'Union européenne et est, selon plusieurs auteurs, le socle de la « mémoire collective de l'Occident » (Judt, 2006 ; Kucia, 2015b ; Traverso, 2005 ; Wieviorka, 2005).

Ceci dit, dans l'ensemble des pays de l'ancienne Europe de l'Est, la mémoire de cet événement n'est pas fédératrice ; au contraire, elle est perçue comme une mémoire concurrente à celle des crimes soviétiques, ce qui semble paradoxal puisque c'est principalement à cet endroit que s'est déroulée la Shoah (Michlic et Himka, 2013 ; Szurek, 1994 ; Traverso, 2012). En Pologne, où les camps de concentration et d'extermination d'Auschwitz-Birkenau, de Majdanek, de Treblinka, de Bełżec et de Chełmno ont été construits, où un réseau clandestin de résistance au nazisme en Europe s'est constitué avec une organisation d'aide aux Juifs du nom de Żegota (Szurek, 2011) et où il y a eu le plus de « Justes parmi les nations »², l'intégration de la Shoah à l'historiographie et à la mémoire nationales fait face à de fortes résistances, sans compter que des épisodes d'antisémitisme ont toujours lieu depuis 1989³. Ce constat est d'autant plus étonnant qu'il n'y a presque plus de Juifs⁴ en Pologne depuis la campagne antisioniste de 1968 et que la population est pour le moins homogène⁵ (Pankowski et Kornak, 2005 ; Szurek, 2011). Les débats sur les relations judéo-

² Titre octroyé par l'Institut Yad Vashem aux personnes non-juives ayant sauvé des Juifs durant la Deuxième Guerre mondiale. C'est en Pologne qu'il y avait le plus d'occasions de sauver des Juifs, parce qu'elle était le centre de la plus importante population juive d'Europe avant la guerre.

³ Les actes d'antisémitisme ne sont pas spécifiques à la Pologne : ils ont cours dans les autres pays de l'Est, mais aussi à l'Ouest (Bartov, 2013). Il est important de noter que l'antisémitisme a été et est toujours, et de plus en plus, contesté en Pologne (Blobaum 2005).

⁴ Ces catégories sont problématiques parce qu'elles homogénéisent et gommant les différences et les oppositions internes à chaque catégorie, sans compter qu'elles opposent « Polonais » et « Juifs », alors que ces catégories ne sont pas mutuellement exclusives.

⁵ En 2005, 96,7% des gens vivant en Pologne s'auto-identifiaient à la catégorie ethnique « polonais », et 90,5% se disaient catholiques (Pankowski et Komak, 2005).

polonaises se dirigent alors vers le terrain conflictuel de la mémoire. C'est donc sur le rapport au passé que je me concentrerai, ainsi que sur la conflictualité entre histoire, mémoire et politique (Benjamin, 1942 ; Ricœur, 2000 ; Traverso, 2005, 2012).

Ces rapports dynamiques se trouvent au cœur des trois espaces de débats qui constituent ce mémoire : 1) la controverse des croix au Musée Mémorial d'Auschwitz-Birkenau (1998-1999), 2) l'enjeu de la reconnaissance des violences contre les Juifs à partir du cas du massacre de Jedwabne de 1941 (2000-2012) et 3) la mise en récit de l'histoire du point de vue des communautés juives au Musée de l'histoire des Juifs polonais à Varsovie, POLIN (2013-2016). Pour chacun de ces espaces, j'analyse comment l'histoire et la mémoire des relations judéo-polonaises pendant et après la Deuxième Guerre mondiale sont racontées et les points de tension dans les débats – qui sont toujours de l'ordre du présent – sur l'interprétation et la représentation de l'histoire. L'histoire est toujours médiée et les débats sur le sens à donner à des événements historiques constituent en eux-mêmes des espaces qui permettent de saisir comment l'espace d'expérience (les héritages du passé) et l'horizon d'attente sont liés dans le présent (Ricœur, 1998). Si ce travail porte sur le cas polonais, avec toutes ses particularités sociohistoriques et politiques, son objectif est d'analyser les contestations et le maintien des récits dominants et d'offrir une réflexion sur les médiations et les rapports qui se jouent dans l'interprétation et la représentation de l'histoire.

Le mémoire est divisé en quatre chapitres.

Le premier est l'occasion de développer une contextualisation sociohistorique des relations judéo-polonaises et de leur mise en récit en Pologne. Ces trajectoires – les relations en elles-mêmes et la façon dont elles sont racontées – mèneront aux trois espaces de débats. J'élaborerai ensuite l'univers théorique, mes questions et mes pistes de recherche, une brève recension des écrits et je détaillerai la démarche et les enjeux méthodologiques de ce mémoire.

Le deuxième chapitre est consacré à la controverse des croix au Musée Mémorial d'Auschwitz-Birkenau. Fondé sur des réflexions sur ce qui est dorénavant convenu d'appeler des « lieux de mémoire », cet espace de débat historicise l'influence réciproque des changements de sens au musée et des contextes sociopolitiques, pour ensuite analyser les controverses autour des symboles religieux (couvent et croix), leurs liens aux régimes d'historicité et aux frontières de l'identité nationale.

Le troisième chapitre porte sur l'enjeu de la reconnaissance des violences contre les Juifs à partir du cas du massacre de Jedwabne de 1941 déclenché par la publication de *Neighbors [...]* par Jan Tomasz Gross (2000). En suivant les trois moments de l'opération historiographique de Ricœur (2000) je décortiquerai les rouages et les débats qu'il a suscités – conflit d'interprétation des événements, débats sur l'utilisation des sources et rapport à l'historiographie et à l'identité nationale. J'inscrirai finalement ces débats dans les dynamiques politiques, historiques et mémorielles qui se déploient autour de l'Institut de la mémoire nationale (Instytut Pamięci Narodowej, IPN).

Le quatrième chapitre traite de la mise en récit de l'histoire du point de vue des communautés juives au Musée de l'histoire des Juifs polonais à Varsovie. Après avoir brièvement contextualisé le musée et décrit rapidement les expositions, je présenterai les lignes directrices qui ont été le socle de la constitution de l'exposition permanente. J'aborderai ensuite les débats autour du musée, les enjeux autour de la réconciliation et des potentialités du musée d'être un agent de transformation.

La conclusion vise à faire une analyse croisée des trois espaces de débats précédemment décrits à partir des questions de recherche qui ont guidé ce mémoire. Elle sera l'occasion de réfléchir les thèmes transversaux aux trois espaces qui auront été traités séparément, et d'ouvrir la réflexion sous une forme dialogique entre les enjeux canadiens et ma posture d'énonciation.

CHAPITRE I

CONTEXTUALISATION SOCIOHISTORIQUE, ESPACES DE DÉBAT ET MÉTHODOLOGIE

Introduction

Le premier chapitre met les bases historiques, théoriques et méthodologiques de ce mémoire. Pour être à même d'analyser les débats qui se déploient à travers les différentes médiations dans l'écriture de l'histoire, une contextualisation de l'objet est un préalable nécessaire. Je présenterai un bref historique des relations judéo-polonaises et de leur mise en récit depuis la Deuxième Guerre mondiale. Ce survol permettra d'inscrire dans une perspective diachronique les trois espaces de débat. J'entends par espaces de débat des lieux de négociation entre histoire et mémoires autour d'événements historiques que l'on pourrait qualifier de traumatiques, c'est-à-dire des événements qui ne sont ni oubliés ni pleinement commémorés ou acceptés. Ces espaces de débat ont comme dénominateur commun d'être des lieux où se disputent *dans le présent* des interprétations divergentes du passé et de la façon dont il convient de le réactualiser : autour de chacun d'eux se développent des espaces discursifs qui engagent un questionnement sur le récit national du passé et les représentations de l'identité nationale, ce qui génère des résistances. J'aborderai ensuite l'univers théorique, mes questions de recherche, une brève recension des écrits et quelques réflexions méthodologiques quant à la façon dont ces espaces de débats ont été appréhendés.

1.1 Définition de l'objet : récits enchevêtrés des relations judéo-polonaises

Loin d'être exhaustive, cette contextualisation se limite à poser quelques jalons historiques nécessaires à la compréhension de la problématique autour de la fermeture des clôtures sociales de l'appartenance à la communauté nationale polonaise⁶ et de l'articulation des trajectoires mémorielles et historiographiques concernant les relations judéo-polonaises, en lien avec les changements sociopolitiques en Pologne. Deux « mises en garde » sont nécessaires pour cette section : 1) il y a une tension inhérente à mon mémoire : je propose une contextualisation historique alors que mon mémoire porte précisément sur les conflits dans l'interprétation et la représentation de l'histoire et 2) il y a un raccourci quant à la dénomination des groupes sociaux impliqués dans cette étude : les catégories « Juifs polonais » et « Polonais non-juifs » auraient pu être davantage historicisées et sociologisées, sans quoi elles risquent ici d'être réifiées et indûment homogénéisées⁷.

⁶ Au début du 20^e siècle, le mouvement national se constitue en opposition à la figure du « Juif » comme ennemi intérieur (Weeks, 2005). Corrélativement à la restauration d'un État-nation indépendant dont les membres luttant pour les frontières étaient soupçonnés de collaborer avec les ennemis (Blobaum, 2005 : 8). La montée des théories racistes en Europe et en Amérique influence les discours des idéologues nationalistes polonais de la *National Democracy* : les Juifs sont dès 1885 considérés comme une « race » nuisible à la santé du corps de la nation polonaise (Pykta, 2013). Dans l'entre-deux-guerres en Pologne, comme dans l'ensemble des pays d'Europe, les frontières matérielles et symboliques de l'identité nationale se resserrent (Porter, 2000). Dès les années 1930, l'Église polonaise propose un discours antisémite décomplexé et développe une rhétorique de lutte pour la survie entre les Juifs et les Polonais, sapant le discours sur la conversion qui prédominait avant (Porter, 2005). Aux discours se sont ajoutés des actions antisémites : les étudiants juifs étaient séparés des autres et leur nombre était limité – quand le droit d'étudier n'était pas tout simplement nié – l'accès à certaines professions était également restreint ou prohibé (Forecki, 2013 : 27). La période de l'entre-deux-guerres est ainsi marquée par un processus de normalisation des discours et pratiques antisémites dans les institutions politiques et religieuses, qui se manifeste notamment dans un accès différencié à la citoyenneté et aux droits (Porter, 2000, 2005 ; Pykta, 2013).

⁷ Les groupes « Polonais » et « Juifs » ne sont pas des ontologies sociales, des groupes *déjà-là*, aux frontières étanches et établies, sans contradiction interne. Le présent mémoire ne fera pas ce travail d'historicisation des rapports sociaux en amont des frontières entre groupes et n'accordera pas suffisamment d'importance à l'agentivité des membres des communautés juives polonaises. Les communautés juives en Pologne n'étaient, et ne sont évidemment pas, des blocs monolithiques : les expériences sont souvent différenciées selon les espaces géographiques, le statut social et les conditions matérielles d'existence, le genre, sans compter les multiples allégeances politiques (bundiste, sioniste, orthodoxe, intégrationniste et socialiste).

1.1.1 Contextualisation sociohistorique

Après avoir disparu de la carte du monde de 1795 à 1918⁸, la Pologne sera subséquemment occupée dès 1939 par les Allemands à l'Ouest et les Soviétiques à l'Est jusqu'en 1941, année durant laquelle l'Allemagne mettra fin unilatéralement au pacte germano-soviétique, envahissant ainsi la Pologne de l'Est. Un important réseau polonais de résistance clandestin, lié au gouvernement en exil à Londres, s'opposera à l'occupation nazie (Gross, 2006). Après la Deuxième Guerre mondiale, la Pologne sera particulièrement dévastée : seulement 10 % de ce qui constituait la plus grande communauté juive en Europe aura survécu, les Allemands, les Lituaniens et les Ukrainiens seront expulsés après le changement des frontières de l'État polonais, les villes auront été vidées du tiers de leurs habitants, les élites auront été décimées, entre 4,5 et 5 millions de Polonais – incluant les 3 millions de Juifs polonais – auront perdu la vie durant la guerre (Szurek, 2007). Puis, lors de la Conférence de Yalta, les grandes puissances décideront du sort de la Pologne où sera implanté le parti communiste sous couvert d'élections frauduleuses soi-disant libres ; un seul parti sera maintenu jusqu'en 1989 (Gross, 2006).

De 1945 à 1989, l'histoire de la Deuxième Guerre mondiale en Pologne était d'abord polonaise et antifasciste (Szurek, 2009b), et correspondait davantage aux soucis idéologiques du régime soviétique qu'à un travail historique réel. Tony Judt écrit que

[...] far greater care was taken by the post-war authorities in Eastern Europe to erase all public memory of the Holocaust. It is not that the horrors and crimes of the war in the east were played down – on the contrary, they were repeatedly rehearsed in official rhetoric and enshrined in memorial and textbooks everywhere. It is just that Jews were not part of the story (2006 : 822).

Durant cette période, l'historiographie dominante et la mémoire officielle polonaises éludaient les questions relatives aux relations judéo-polonaises pendant la guerre : l'identité juive des victimes du nazisme était occultée au profit de leur appartenance

⁸ La « partage » de la Pologne se fera entre la Russie, l'Autriche et la Prusse.

nationale ou de classe⁹ (Potel, 2009a : 65). La mémoire du génocide sera pour ainsi dire refoulée par le régime soviétique et sera conséquemment maintenue en marge des représentations collectives dominantes, à travers les histoires orales, certaines œuvres littéraires¹⁰ et les témoignages.

À côté de l'écriture de l'histoire produite par et pour le régime, qui réduisait les relations judéo-polonaises à l'aide octroyée par les Polonais, en évacuant toutes les expériences qui ne cadraient pas avec cette mise en récit (Szurek, 1994 ; Zimmerman, 2003)¹¹, il y avait le travail effectué par l'Institut historique juif, qui recueillait les témoignages des survivants (dont les archives de Ringelblum) et publiait des travaux d'historiens, qui, très tôt, se sont intéressés au génocide¹² (Szurek, 2009a : 495). Les publications de l'Institut devront rapidement suivre certaines des lignes directrices imposées et diffusées par les autorités du parti, notamment quant à l'interprétation des conflits lors de la guerre, la plupart du temps ramené au seul conflit de classe. Puis, dans les années 1949-50, les historiens sionistes quitteront la Pologne, laissant l'interprétation du passé aux historiens communistes juifs¹³ (Szurek, 2003 : 63).

⁹ Malgré les oppositions des Polonais à l'occupation soviétique, le traitement officiel de la mémoire de la Shoah par le régime était accepté, parce qu'il correspondait au récit national et au « besoin de déni » suite aux événements de la guerre (Steinlauf, 1997 : 74 ; Forecki, 2013). Cette situation n'est pas spécifique à la Pologne : elle a eu lieu dans l'ensemble de l'Europe de l'Est, notamment en Ukraine et en Lituanie, où il y avait d'importantes communautés juives avant la guerre.

¹⁰ Par exemple, Jerzy Putrament (1944), Tadeusz Breza (1941-42), Jerzy Andrzejewski (1946) et Zofia Nalkowska (1946-47) (Cała, 2009 : 328-329). Certains artistes et écrivains polonais resteront hantés par le génocide et la mémoire juive : leurs œuvres seront reçues par l'intelligentsia polonaise, mais pas par les autorités communistes (Potel, 2009b : 339).

¹¹ À l'inverse, Zimmerman (2003) affirme que les perceptions des Juifs quant à l'attitude des Polonais durant la guerre se concentraient principalement sur l'antisémitisme et l'indifférence des Polonais. Havi Ben-Sasson a par ailleurs analysé les écrits juifs durant la guerre en Pologne et a constaté, à partir de 1942, un renversement dans la perception des Juifs à l'égard des Polonais : « [...] l'altération de l'image polonaise positive du début de la guerre et son remplacement par une présence négative, une mise en accusation, proviennent non seulement de la cristallisation d'une image opposée dans les années suivantes, mais aussi de la façon très différente dont les relations judéo-polonaise du début de la guerre furent décrites dans les écrits juifs élaborés pendant les années ultérieures » (2009 : 119-120).

¹² Les premiers articles de l'Institut consistaient principalement en des travaux de documentation, de périodisation et de typologie du génocide et des camps (Szurek, 1994 : 168).

¹³ À partir de 1948 l'Institut deviendra au service du régime, comme l'ensemble des institutions, et la nouvelle équipe sera « constituée principalement d'historiens qui sont aussi des communistes juifs »

La construction d'un récit historique qui fait l'impasse sur les conflits entre Polonais et Juifs durant la Guerre se déploie en parallèle de la perpétuation des violences et des discours antisémites, générant plusieurs vagues massives d'émigration. Le pouvoir communiste poursuivra l'instauration de politiques contre les Juifs¹⁴, oscillant entre indifférence et hostilité, ce qui se reflètera entre autres dans le traitement accordé aux lieux juifs¹⁵ (p. ex. synagogues et cimetières) et à l'instrumentalisation des Justes parmi les nations (Gensburger et Niewiedzial, 2007). Les conflits autour de ces questions ont par ailleurs été virulents en Pologne en raison de deux épisodes d'antisémitisme populaire et d'État : le premier entre 1955 et 1957 occasionnant le départ d'environ 55 000 Juifs¹⁶ (Szurek, 2007), et le deuxième lors de la campagne antisioniste de 1967-1968, ayant provoqué le départ de quelques 13 000 Juifs polonais (Meng, 2011 : 55). Durant cette période, quelques voix dissidentes ont tenté de questionner l'antisémitisme et les actions des Polonais non-juifs à l'égard de leurs concitoyens Juifs polonais durant la guerre et de s'opposer à l'antisémitisme populaire et d'État, mais ces tentatives ont rapidement été censurées par le régime¹⁷. Il n'y avait pas de place pour la réception et la reconnaissance des récits des survivants juifs qui ne cadreraient pas dans la trame narrative nationale. En plus de l'absence de support de mémoire institutionnalisé ou reconnu, les vagues d'émigration ont contribué à réduire le groupe porteur de cette mémoire¹⁸ (Szurek, 1994).

(Szurek, 2003 : 53-54). Szurek affirmera qu'« il n'était guère possible alors de pratiquer l'histoire, tout comme les autres sciences sociales, sans accepter et partager les partis scientifiques diffusés par les autorités et le régime » (*Ibid.* : 55).

¹⁴ Comme en témoigne la persécution et l'exécution d'écrivains et intellectuels juifs en URSS.

¹⁵ Durant les années 1950-60, les Polonais ne percevaient pas les lieux juifs comme faisant partie de « l'héritage national » et ne méritaient pas d'être conséquemment préservés (Meng, 2011 : 48).

¹⁶ Les mauvaises conditions socioéconomiques et la possibilité de quitter le pays à ce moment sont des facteurs qui ont également favorisé les vagues de départ (Kichelewski, 2009).

¹⁷ À titre d'exemple, les activités de la Ligue de la lutte contre le racisme, *Ligi do Walki z Rasizmem*, dont l'objectif était d'« ouvrir un forum public sur les dangers et la déchéance morale et politique que représentent pour la Pologne et les Polonais des actions dictées par une attitude antisémite et les préjugés que l'on peut avoir contre les Juifs, quels que soient leurs motifs », qui durent arrêtées (Szaynok, 2009).

¹⁸ Le pouvoir communiste nuisait à la création de groupes associatifs juifs qui auraient favorisé la construction d'une mémoire du génocide (Forecki, 2013). Comme le mentionne Szurek, « Les rescapés eux-mêmes préfèrent soit quitter la terre polonaise, soit tenter de se fondre dans la société : la soviétisation leur imposera de toute façon, à partir de 1948, l'homogénéisation sociale » (1994 : 167).

Dans les années 1980 sont mis sur pied des espaces nouveaux de réflexions historiennes sur les relations judéo-polonaises, tant au niveau national qu'international¹⁹. Ce travail de révision historiographique se déploiera principalement dans la sphère universitaire, et restera un courant minoritaire. Au niveau national, le mouvement *Solidarność*, au début des années 1980, permettra l'émergence d'un climat politique favorable à la remise en question de l'historiographie dominante et certains événements viendront mettre de l'avant les récits croisés des relations judéo-polonaises²⁰ (Forecki, 2013 ; Szurek, 2009a). La diffusion à la télévision polonaise en 1985 du film *Shoah* de Claude Lanzmann sera l'occasion pour plusieurs Polonais de découvrir les sorts différents des Polonais et des Juifs sous les occupations et de susciter « [...] un questionnement nouveau sur le génocide des Juifs » et sur la place qu'y tient la Pologne (Szurek 2009 : 88, 2011 ; Ascherson, 2011). C'est avec la publication controversée de Jan Błoński en 1987 intitulée *The Poor Poles Look at The Ghetto*, que l'indifférence des Polonais non-juifs face à la situation des Juifs polonais sera pour la première fois publiquement réellement questionnée, confrontant les mythes de l'héroïsme et la martyrologie du récit dominant : cet article suscitera de fortes résistances et l'expression de sentiments antisémites (Forecki, 2013 ; Himka et Michlic, 2013 ; Szurek, 2009a). Toutefois, malgré ce foisonnement, « [...] the majority of Polish

¹⁹ Zimmerman (2003) souligne les conférences sur les études polono-juives à Oxford en 1984, à Boston en 1986 et à Jérusalem en 1988, les revues spécialisées *Gal-Ed* à Tel Aviv et *Polin* à Oxford et la fondation de centres de recherche à Jérusalem, Oxford, Cracovie et Varsovie (2003 : 5). La conférence à Oxford en 1984 et la fondation de la revue *Polin* en 1986, regroupent des historiens polonais, américains et israéliens et « [...] témoigne[nt] de manière symptomatique de la résurgence historiographique du fait judéo-polonais dans les années 1980 » (Szurek, 2009a : 517). Zimmerman affirme également que c'est durant cette période que certains travaux pionniers en Pologne sur ces questions ont été publiés, notamment l'étude de Nechama Tec (1986) et d'Alina Cala (1987), et que les perceptions des Juifs quant aux Polonais ont été remises en question, notamment par Israel Gutman lors de l'*International Conference on the History and Culture of Polish* à Jérusalem en 1988, et par Michael Steinlauf (1997) (*Ibid.*).

²⁰ Szurek dira qu'en Pologne, « L'irruption, en 1980-1981, de *Solidarność*, premier syndicat libre dans le système de type soviétique, devenu par sa masse – dix millions d'individus – un mouvement social et politique pluraliste, permit à différents acteurs, ou segment de la société, d'aborder des sujets qui sortaient des cadres imposés par le régime » (2011 : 782).

society and scholars retained the old “narrative of denial” throughout most of the 1990s »²¹ (Zimmerman, 2003 : 10).

La fin du régime soviétique permettra un regain d'intérêt pour ces questions : « Le temps figé de la guerre froide [aura] laissé place à l'éclosion d'une multitude de mémoires auparavant censurées, occultées ou refoulées » (Traverso, 2012 : 12). La mise sur pied d'un système démocratique impliquera notamment un processus de réappropriation du passé et de recompositions mémorielles. Les années 1990 ont constitué le début de l'émergence plus substantielle de travaux traitant de l'histoire des Juifs polonais et plus particulièrement de la Shoah : cette période de transition dans l'historiographie touchait encore principalement une certaine élite culturelle et intellectuelle polonaise (Zimmerman 2003 : 10).

L'Institut de la mémoire nationale (IPN), fondé en 1998 suite à l'adoption d'une loi « Sur l'Institut de la mémoire nationale – Commission pour la poursuite des crimes contre la nation polonaise » au Parlement polonais, s'occupe de l'historiographie de la période 1939-1989 (période pour laquelle les archives sont dorénavant accessibles) et a comme mission, notamment, de préserver la mémoire des pertes, des victimes et des dommages à la nation polonaise causés lors la Deuxième Guerre mondiale, de préserver la mémoire des traditions patriotiques de résistance de la nation polonaise contre les occupants, et de dénoncer les crimes de guerre contre la paix et l'humanité (ma traduction, <http://www.ipn.gov.pl/en>).

²¹ Cet écart entre réflexions historiennes critiques et maintien du paradigme historiographique dominant s'incarne dans les manuels scolaires polonais, qui étaient tenus, durant la période communiste, de contribuer à l'inculcation d'une martyrologie nationale et à la légitimation du régime « Observons que là aussi [...] les mouvements historiographiques obéissent à des cheminements parallèles qui ne se rencontrent pas. Durant la même décennie une intense action de remémoration du passé juif eut lieu dans la société polonaise, accompagnant des rencontres scientifiques, aboutissant à la création d'un Institut d'études judéo-polonaises à Oxford, d'une revue internationale (Polin), à de multiples publications : rien de ce climat n'a filtré dans les manuels cités » (Szurek, 1994 : 174).

Depuis la fin du communisme soviétique, le récit national polonais est remis en question notamment à travers trois espaces de débats sur les récits enchevêtrés des relations judéo-polonaises.

1.1.2 Premier espace de débat : la controverse des croix au Musée Mémorial d'Auschwitz-Birkenau (1998-1999)

Depuis la fin du régime soviétique et les négociations pour l'adhésion à l'Union européenne, les Polonais sont confrontés à une interprétation divergente de la Deuxième Guerre mondiale et du symbole d'Auschwitz : s'il représentait un lieu de souffrance polonaise²², pour le reste du monde occidental, il représente la Shoah. Cette confrontation de la mémoire polonaise à celle promue en Europe de l'Ouest et en Amérique du Nord s'est manifestée à travers, d'abord, une polémique autour d'un couvent de sœurs carmélites dans un bâtiment adjacent au camp (1984-1993), puis d'une controverse des croix à Auschwitz (1998-1999) qui a été déclenchée au moment où le gouvernement allait enlever la grande croix papale sur le terrain des camps. Kazimierz Świtoń, un activiste nationaliste, s'y est installé et a invité les gens à venir protester contre ce qu'il percevait être une occultation des morts polonais au profit des Juifs (Holc, 2005). Cette même année, une deuxième grande croix sera installée, suivie de plusieurs petites. Le conflit s'envenimera et laissera place à la résurgence de formes d'expression antisémites, jusqu'à ce que les autorités polonaises interviennent en 1999, de sorte que l'événement aura duré quatorze mois au total.

1.1.3 Deuxième espace de débat : l'enjeu de la reconnaissance des violences contre les Juifs à partir du cas du massacre de Jedwabne en 1941 (2000-2012)

La controverse d'ampleur nationale a été déclenchée par la publication en 2000 de l'ouvrage *Sasiedzi. Historia zaglady zydowskiego miasteczka* (traduit en anglais en 2001

²² Si les camps ont été le centre de la Shoah de 1942 à 1944, de 1939 à 1942 ils ont servi principalement à liquider l'intelligentsia et la résistance polonaise (Young, 1993).

sous le titre *Neighbors. The Destruction of the Jewish Community in Jedwabne, Poland, 1941*), du professeur de Princeton d'origine polonaise Jan Tomasz Gross. Le livre relate la participation volontaire de Polonais non-juifs dans le meurtre de leurs voisins juifs en 1941 à Jedwabne. Ce travail historiographique, liant l'histoire des Juifs polonais sous le nazisme à celle des Polonais non-juifs, ébranle le paradigme dominant en Pologne en affirmant que ce sont les Polonais non-juifs qui auraient activement et volontairement pris part au massacre de leurs voisins Juifs polonais durant la Deuxième Guerre mondiale, et ce, sans qu'ils n'y soient contraints par les nazis (Gross, 2003 : 78). Les publications subséquentes du même auteur ont continué d'alimenter les débats en Pologne. *Fear. Anti-Semitism in Poland After Auschwitz. An Essay in Historical Interpretation* (2006) porte sur les violences antisémites dans les années d'après-guerre. Il publiera aussi *Golden Harvest : Events at the Periphery of the Holocaust* (2011), ouvrage qui se penche plus spécifiquement sur le pillage et l'appropriation des biens des Juifs. Ces deux autres livres seront traités en périphérie de cet espace de débat, qui se concentrera principalement sur *Neighbors [...]*.

1.1.4 Troisième espace de débat : la mise en récit de l'histoire du point de vue des communautés juives au Musée de l'histoire des Juifs polonais à Varsovie, POLIN (2012-2016)

Fondé officiellement en 2005, POLIN, le Musée de l'histoire des Juifs polonais à Varsovie, a ouvert ses portes en avril 2013 et a dévoilé son exposition permanente en octobre 2014. Située sur le lieu symbolique du soulèvement du ghetto de Varsovie, l'exposition présente mille ans de l'histoire des Juifs polonais (du Moyen-Âge à aujourd'hui) à travers huit galeries qui incarnent les différentes étapes de cette histoire, en donnant la priorité à la parole des Juifs et des Juives qui ont fait l'histoire. Le musée se donne comme mission « de rappeler et de préserver la mémoire de l'histoire des Juifs polonais, contribuant à la compréhension mutuelle et au respect entre Polonais et Juifs, et entre les autres sociétés d'Europe et du monde » (ma traduction, <http://www.polin.pl/en>). Ce musée s'inscrit ainsi dans la foulée des questionnements et

des enjeux qui ont été soulevés en Pologne depuis la fin du communisme soviétique et prend à bras-le-corps les récits enchevêtrés des relations judéo-polonaises en proposant de mettre en récit l'histoire de la Pologne du point de vue de la minorité juive²³. La sélection de témoignages et d'archives, la mise en récit et la représentation de cette histoire dans l'espace muséal suscitent des réactions au regard des débats qui ont été déclenchés notamment dans les deux autres espaces de débats explicités précédemment.

1.2 Univers théorique

Les questionnements que suscitent ces trois lieux d'expression du débat sous-tendent les problématiques liées, d'une part, aux liens dynamiques qu'entretiennent histoire et mémoire, et, d'autre part, à leur incontestable inscription dans un temps présent, dans un contexte spécifique.

1.2.1 Articulation entre histoire et mémoire

Je partage la conceptualisation de l'articulation entre histoire et mémoire que propose Traverso (2005) : bien que ces deux termes impliquent des modalités différentes quant à l'élaboration du passé, elles ne sont pas mutuellement exclusives. Ricœur (2000) conçoit la mémoire à la fois comme la matrice de l'histoire et comme le canal par lequel l'histoire est réappropriée par les actrices et les acteurs sociaux. Pour reprendre la formulation de Traverso, c'est l'interaction de l'histoire et de la mémoire qui crée « [...] un champ de tensions à l'intérieur duquel s'écrit l'histoire » (2005 : 32). Ce dernier définit la mémoire comme les représentations collectives du passé filtrées par les préoccupations du présent, qui « [...] structurent les identités sociales en les inscrivant dans une continuité historique et en leur donnant un sens [...] » (2005 : 14)

²³ Le musée se défend de porter sur les relations judéo-polonaises. Nous y reviendrons.

et qualifie l'histoire d'écriture du passé qui tente de répondre aux questions suscitées par la mémoire. Du point de vue épistémologique, cette conception de l'articulation ne permet pas de trancher qui, de la mémoire ou de l'histoire, a raison : « [o]n ne peut compter que sur le temps pour faire valoir plus de vérité dans la fidélité mémorielle au prix du déploiement d'une épistémologie historique informée, ouverte sur les legs des mémoires blessées » (Dosse, 2008 : 37).

La coupure entre mémoire et histoire s'effectue à travers les trois moments méthodologiques, non chronologiques et toujours imbriqués, de l'opération historiographique : 1) l'objectivation des archives et des témoignages, 2) les tentatives d'explication et de compréhension, et 3) leur mise en forme littéraire, dans le travail de représentation (Ricœur, 2000). La mémoire est instruite par cette histoire écrite, transmise et lue : elle est aussi souvent blessée par cette même histoire et peut la contester. Traverso (2005) conçoit également que la mémoire permet de réviser les angles morts et les généralisations abusives de l'histoire et que l'histoire peut, en revanche, corriger les trous et les pièges de la mémoire.

Les conflits politiques violents qui opposent certains groupes génèrent par la suite des représentations concurrentes des mêmes événements (Ricœur, 2000). À cet effet, Ricœur (1998) rappelle deux principes de base dans la structure narrative : 1) d'abord le principe herméneutique voulant que les mêmes événements puissent être racontés différemment ; 2) puis l'enchevêtrement des récits et des mémoires, soulignant par la même occasion le caractère relationnel des groupes. Les récits de soi (individuel ou collectif) sont toujours enchevêtrés avec ceux que d'autres se transmettent.

L'élaboration du passé se fait dans un certain contexte historique, culturel, social et politique, et la visibilité et la reconnaissance de certaines mémoires dépendent notamment de la force de ceux qui les portent, mais il ne s'agit pas d'une relation mécanique, la force et la reconnaissance n'étant pas des données figées (Traverso,

2005). Benjamin, dans ses thèses sur le concept d'histoire, souligne que le choix d'écrire l'histoire du point de vue des vainqueurs, ou des vaincus, est indissociable des rapports de pouvoir dans le présent, puisque le récit apologétique du passé renforce le pouvoir actuel des classes dominantes (2013 [1942] ; Simmel, 1981 [1917]). Inversement, la contestation dans le présent des victoires passées vient questionner le pouvoir des vainqueurs dans le présent (*Ibid.*). Nous voyons déjà poindre les débats que peuvent susciter les récits croisés de groupes porteurs de mémoire différente face à un même événement.

Ceci dit, la polarité vainqueur-vaincu devra être complexifiée pour pouvoir rendre compte des dynamiques mémorielles et historiographiques complexes qui se jouent en Pologne. Si les débats que j'analyse ont lieu dans la Pologne post-communiste, les événements du passé qui suscitent des controverses ont eu lieu sous les occupations nazie et soviétique, de sorte que le groupe des Polonais était aussi, mais différemment, opprimé et dominé. La reconnaissance des récits victimaires en concurrence pour les mêmes périodes rend difficile de poser les bases pour le « travail de mémoire » et la « réconciliation » entre groupes. Ainsi, il n'y a pas de médiation ou d'ajustements comme en Afrique du Sud ou au Canada, par exemple. Les rapports minoritaires-majoritaires, contrairement à la période de l'entre-deux-guerres par exemple, ne sont pas clairement et nettement définis, ce qui ajoute une couche de complexité qui se reflétera dans les trois espaces de débats.

1.2.2 Temporalités et écriture de l'histoire

Ces élaborations du passé se réalisent dans le présent, et peuvent difficilement en être dissociées. Ricœur propose une conceptualisation de la dynamique de la conscience historique, basée sur la terminologie de Reinhart Koselleck, comme étant une dialectique entre ce qu'il qualifie d'« espace d'expérience », c'est-à-dire « l'ensemble des héritages du passé » et l'« horizon d'attente », « sur lequel se projettent les

prévisions et les anticipations, les craintes et les espoirs, voire les utopies, qui donnent un contenu au futur historique » (1998 : 29). Cette dialectique entre espace d'expérience et horizon d'attente se produit dans le « présent vivant », comme moment potentiellement ouvert pour des initiatives qui viendraient intervenir dans le cours des choses. Ricœur ajoute à cette conscience historique l'orientation dans le passage du temps, la direction et la signification qui est donnée au présent, « propulsé par l'horizon d'attente », mais ancré dans l'espace d'expérience.

Cette conception du temps irréductible à la chronologie linéaire des horloges fait écho à celle de Benjamin : « Le rapport entre aujourd'hui et hier n'est pas unilatéral : dans un processus éminemment dialectique, le présent éclaire le passé, et le passé éclairé devient une force au présent » (Löwy, 2001 : 47). Ainsi, passé et présent, histoire et politique, sont inséparables. Cette conception de l'histoire comme processus ouvert se pose contre toute téléologie et rappelle que l'histoire doit demeurer ouverte : la capacité de débattre du passé aurait comme corollaire la capacité de questionner les rapports de pouvoir dans le présent : dans la situation inverse, Ricœur dira que « la clôture du récit est ainsi mise au service de la clôture identitaire de la communauté »²⁴ (2000 : 104).

Ce lien entre débat public, conscience historique et historiographie se condense dans la formule dorénavant bien connue d'Habermas (2005) de « l'usage public de l'histoire », soit le rapport que les acteurs sociaux de chaque pays ou communauté entretiennent avec leur passé. Les historiens ne sont pas à l'extérieur des rapports sociaux constitutifs des formations sociales et des débats qui les animent : leurs travaux et leurs interventions publics contribuent à la formation d'une conscience historique et d'une mémoire collective plurielle et conflictuelle (*Ibid.*). Le travail des historiens peut

²⁴ Ricœur (2000) aborde la question du déficit de mémoire critique ou de travail de remémoration et sa manifestation par un refoulement de certaines mémoires ou par l'excès d'autres mémoires, et par le refus de « [...] l'épreuve de l'histoire documentaire avec sa phase nécessaire de distanciation et d'objectivation ».

confronter – mais aussi conforter – certaines représentations collectives et permettre de mettre au jour des clivages et des tensions dans la société actuelle, comme le montre le cas exemplaire de l'*Historikerstreit* en Allemagne dans les années 1980 (Habermas, 2005 ; Herf, 1997 ; Judt, 2006). Dans la même veine, le concept de « régimes d'historicité » de François Hartog vient mettre en lumière la façon dont les acteurs sociaux traitent de leur passé. Les régimes d'historicité sont les manières d'articuler le passé, le présent et le futur : chaque événement est compris et interprété en fonction des expériences et des attentes de chacun. La compréhension politique qu'a une certaine communauté d'elle-même est ainsi liée en partie à sa conscience historique (Habermas, 2005).

1.2.3 Récit national et conceptualisation des groupes sociaux

Il convient maintenant d'inscrire ces considérations théoriques dans le cadre des rapports sociaux ethno-nationaux. Au niveau national, le groupe que je qualifie de « majoritaire » est celui qui détient le pouvoir symbolique et matériel d'appartenance à la nation et qui contrôle à majorité l'appareil d'État. Les groupes minoritaires le sont ainsi à travers la relation qui les unit et les oppose tout à la fois au majoritaire (Guillaumin, 1978 ; Juteau, 2015). Le groupe majoritaire qui détient le pouvoir d'imposer une interprétation particulière de l'histoire tait souvent les relations conflictuelles qui viendraient ébranler la légitimité de la nation, ou les intègre en les dépolitisant, notamment en les enfermant dans un passé clos, définitivement achevé.

Pour Young, les mémoriaux, les journées de commémoration nationales et les récits communs servent tous à susciter un sentiment d'appartenance à la nation : « [...] all societies depend on the assumption of shared experience and memory for the very basis of their common relations, a society's institutions are automatically geared toward creating a shared memory – or at least the illusions of it » (1993 : 6-7). La mémoire dont parle Young n'est pas la mémoire de tous et de toutes, elle est le plus souvent la

mémoire du groupe majoritaire qui a pu mettre en place des institutions (*c.-à-d.* État, école, musée) pour assurer la transmission de son récit. Le groupe majoritaire dans un espace national peut imposer son récit particulier et le faire passer pour universel. Cela étant dit, les minoritaires ne se privent pas de contester le temps linéaire du récit officiel.

De fait, les histoires nationales étaient, et sont encore largement, marquées par l'exclusion des minoritaires. La mémoire est primordiale pour les groupes historiquement dominés, elle permet de survivre au-delà des censures, mensonges et occultations de l'histoire et permet de lutter contre l'oubli²⁵. Les contestations par différentes mémoires de la trame narrative de l'histoire ne concernent pas seulement l'intégration des « particularismes » des minoritaires à l'historiographie, mais impliquent une révision du récit du point de vue des minoritaires, soit de révéler les rapports sociaux que les références à la nation sont généralement venues masquer. L'histoire, de ce point de vue, est une histoire relationnelle qui oblige à revoir l'histoire des dominants dans le présent, ce qui génère plusieurs résistances. Ceci dit, la mémoire des minoritaires est aussi traversée par des rapports sociaux qui écartent certaines mémoires et qui structurent le récit.

Cette articulation des rapports sociaux n'est pas sans faire appel à l'idée de la consubstantialité élaborée par Danièle Kergoat (2009), qui souligne que les rapports sociaux sont dynamiques, pluriels et imbriqués et que les minoritaires sur un rapport ne sont pas nécessairement les minoritaires sur tous les rapports. L'analyse d'un rapport social en priorité sur d'autres donne à voir une configuration partielle des formations sociales. L'histoire en termes de polarisation majoritaire-minoritaire a un potentiel

²⁵ Ceci s'applique aux mémoires juives, mais aussi polonaises : « Dans une histoire marquée par les occupations, les déplacements de frontières, les migrations forcées, la transmission de la mémoire a été un fort moyen de construction identitaire : la polonité résultant de la construction et de la diffusion d'une mémoire parallèle, antithétique à celle des envahisseurs du moment, entretenue au sein du groupe parental » (Diasio, 2007 : 60).

heuristique, mais gagne à être élargie à d'autres rapports sociaux dynamiques. Certains groupes minoritaires peuvent devenir majoritaires, et vice versa. Par conséquent, la compréhension et l'interprétation des rapports de force peuvent changer selon le point de vue adopté. Ces dynamiques se trouvent au cœur des débats mémoriels sur les périodes nazies et soviétiques en Pologne²⁶. Dans le cadre de ce mémoire, je me concentre principalement sur les enjeux qui se nouent sur le rapport ethno-national entre Polonais et Juifs. Les Polonais aujourd'hui constituent une majorité nationale claire dans un pays indépendant : les débats sur les événements historiques conflictuels questionnent la représentation des Polonais sous les occupations et peuvent ébranler la façon dont la communauté nationale se perçoit dans le présent, s'inscrit dans le passé et se projette dans l'avenir. Autrement dit, les débats qui concernent le récit dominant impliquent un regard réflexif sur les événements du passé et leur réactualisation dans le présent.

Bien que ce mémoire ne porte pas sur l'antisémitisme à proprement parler, ce phénomène social et historique reste toujours présent²⁷. Comme je m'intéresse aux événements historiques qui ont eu lieu pendant et après la Deuxième Guerre mondiale, les discours et les actions contre les Juifs s'inscrivent dans le développement de l'antisémitisme moderne et racial (qui n'est pas totalement en rupture avec l'antijudaïsme chrétien). En ce sens, l'antisémitisme est une dimension du racisme (Traverso, 1991). Les mécanismes de différenciation et de hiérarchisation propre à la racisation, autant au niveau matériel que symbolique, constituent la base de l'idéologie

²⁶ L'histoire et la mémoire de la Deuxième Guerre mondiale et de l'immédiat après-guerre changera selon que l'on adopte le point de vue des rapports entre Polonais et Russes, Polonais et Allemands (ou les trois ensemble), et les rapports ethno-nationaux, de sexe et de classe, et leur articulation dans des cas empiriques particuliers.

²⁷ Je n'aborderai pas l'émergence du phénomène en Europe et en Pologne particulièrement, je ne présenterai pas les trajectoires différenciées, les parcours historiques selon les contextes nationaux, les ruptures et les continuités entre l'anti-judaïsme chrétien et l'antisémitisme moderne, je ne ferai pas de revue de la littérature sur les débats quant à la définition de l'antisémitisme, son explication et la variabilité des formes et manifestations dans le temps et dans l'espace. Il s'agit d'une limite de ce mémoire.

raciste. La virulence et les types de manifestations de l'antisémitisme sont variés et forment un continuum de pratiques et de discours. Phénomène répandu en Europe dans l'entre-deux-guerres, ce n'est toutefois que l'Allemagne nazie qui a produit un plan systématique d'extermination des Juifs – où il y a eu radicalisation des mesures antisémites jusqu'à son autoanéantissement (Traverso, 1996 : 49) – et qui a établi les camps sur le territoire de la Pologne occupée. Bien qu'il y ait eu des discours et des actions antisémites en Pologne également avant la guerre et que le nationalisme polonais ait cherché à exclure les Juifs des frontières de la communauté nationale, il est important de ne pas amalgamer antisémitisme et Shoah.

1.3 Questions et pistes de recherche

Ce mémoire se penche sur les rapports qui se jouent dans les médiations de l'histoire en analysant les récits enchevêtrés des relations judéo-polonaises durant et après la Seconde Guerre mondiale à travers trois lieux d'expression de ce débat et à des moments différents depuis la fin du communisme soviétique : un lieu de mémoire, le Musée Mémorial d'Auschwitz-Birkenau, à travers la controverse des croix, un débat historiographique déclenché par les livres de Gross autour des violences contre les Juifs perpétrées par des Polonais, et un espace muséal qui raconte l'histoire du point de vue des communautés juives, le Musée de l'histoire des Juifs polonais à Varsovie, POLIN.

L'objectif est de comprendre comment la mémoire et l'histoire de la Shoah et des relations judéo-polonaises sont mises en récit, interprétées, représentées, et comment elles se transportent dans chacun des espaces de débat, se cristallisent autour, et se déploient à travers certains enjeux ; comment elles viennent contester, réviser et remodeler le récit national polonais dans la période post-1989. Chaque espace de débat a été mis en contexte, afin de ne pas l'extraire des dynamiques politiques et sociales : la compréhension des débats tient pour une bonne part à leur inscription dans ces

dynamiques plus larges, notamment parce que les idées sont émises par des acteurs sociaux ancrés dans un contexte particulier.

La fin du communisme soviétique en 1989 et l'ouverture des archives depuis 1998 en Pologne ont permis à des chercheurs.e.s²⁸ d'entamer le travail d'objectivation et de mise à distance de la mémoire collective à travers la confrontation avec les archives et les témoignages et de questionner subséquemment plus ouvertement le récit officiel, en montrant les rapports sociaux conflictuels qu'il tend à écarter. La question générale peut alors être formulée comme suit : *comment l'histoire et la mémoire des relations judéo-polonaises pendant et après la Deuxième Guerre mondiale sont-elles racontées dans trois espaces de débat ?* En me penchant sur les débats autour des trois lieux d'expression susmentionnés – un espace mémoriel, un livre et un musée – il s'agit de décortiquer les rouages et les rapports qui se jouent à travers les médiations dans la construction des récits. Trois niveaux imbriqués sont à prendre en considération : 1) les caractéristiques du « support » sur lequel portent les publications (lieu de mémoire, monographie et espace muséal), 2) la teneur et le contenu des débats en eux-mêmes, et 3) finalement, le contexte politique et social dans lequel se produisent et se transmettent les débats.

Les publications et les études qui abordent les relations judéo-polonaises sont donc au cœur des questionnements de ce mémoire, puisqu'elles impliquent une certaine révision et un remodelage subséquent du récit national, ou des tentatives de le maintenir. Pour chaque espace de débat, je me demande plus précisément *quels aspects du récit national sont défendus ou contestés dans les différentes interventions au sein des trois espaces discursifs de débats décrits précédemment ? Comment les rapports*

²⁸ Je féminise lorsque des femmes sont dans les auteur.e.s ou les références citées. Je ne féminise pas si le point de vue qui est rapporté est celui du « masculin neutre ». Féminiser le nom des groupes aurait permis de souligner qu'ils sont sexués. Or, ce mémoire ni ne questionne ni n'analyse les rapports sociaux de sexe et les expériences différenciées. Il s'agit d'une limite de ce mémoire.

sociaux ethniques et nationaux sont-ils représentés dans ces différents espaces ? Comment le contexte national et discursif influence-t-il, et est-il influencé par la façon dont le récit est raconté ? Pour chaque espace de débat, j'examine certaines publications sur la façon dont, d'une part, leur auteur.e comprend et explique les débats et y inscrit sa contribution, et, d'autre part, sur la façon dont est interprété le passé et dont les rapports sociaux ethniques et nationaux sont conceptualisés ainsi que sur les projections qui en sont faites. Les mémoires des Juifs sont incarnées dans différents supports/matériaux qui permettent de jeter un éclairage différent sur l'histoire de ces relations. La réception de ces débats et les publications sur les relations judéo-polonaises sont influencées par les contextes nationaux, puisque les préoccupations du présent influencent l'interprétation du passé.

Chacun des espaces de débat implique une recomposition narrative et une démythologisation de l'histoire nationale, contestée puis réinterprétée en fonction des mémoires concurrentes que chacun des espaces tente de mettre de l'avant. Plusieurs auteur.e.s affirment que le récit nationaliste polonais serait fondé sur les mythes de l'innocence, de l'héroïsme, de la victimisation et de la catholicité (Michlic, 1999 ; Porter, 2000 ; Zubrzycki, 2006) : je m'attends alors à retrouver des résistances et des arguments, explicites ou implicites, articulés autour de ces mythes. Dans le contexte de récits enchevêtrés et de « concurrence mémorielle », ces mythes ne laissent pas beaucoup de place pour des récits qui viendraient ternir la représentation que le groupe majoritaire a de lui-même. J'émet également l'hypothèse que les catégories « Polonais » et « Juifs » seront conçues comme des « ontologies sociales » inscrites dans le paradigme herdérien : c'est-à-dire que les groupes seront conçus comme ayant d'emblée et en eux-mêmes une identité commune, une culture partagée et une communauté solidaire (Wimmer, 2013) et que la réification des groupes se traduira notamment par l'évacuation des rapports qui participent à les constituer et par l'effacement des rapports sociaux qui les traversent.

1.4 Recension des écrits

La définition de l'objet a déjà fait état d'une bonne partie de la littérature recensée sur le sujet des relations judéo-polonaises. Ces relations ont longtemps été absentes de l'historiographie nationale dominante, et font l'objet d'une littérature croissante depuis l'effondrement du communisme soviétique. D'une part, des études font l'histoire des processus de construction de la nation et de la conscience nationaliste polonaise, permettant ainsi de voir leur implication dans la construction d'une identité nationale unie et fondée sur la mise à distance des Juifs (Blobaum, 2005 ; Michlic, 2006 ; Porter, 2000). Plusieurs études portent sur la montée du nationalisme polonais dès la fin du XIX^e siècle, sur les préjugés et les violences antisémites, sur le rôle de l'Église catholique, sur les discours des partis nationalistes et sur les législations contre les Juifs.

D'autre part, plusieurs études portent sur les relations judéo-polonaises sous les occupations nazie et soviétique (Barkan, Cole et Stuve, 2007 ; Grabowski, 2008a, 2016 ; Gross, 2003, 2006, 2012 ; Michlic et Himka, 2013 ; Steinlauf, 1997 ; Zimmerman, 2003). Ces travaux sont généralement motivés par le renouveau historiographique initié par l'accès aux archives. Certains ouvrages abordent directement les relations judéo-polonaises et les enjeux mémoriels (Blobaum, 2005 ; Cherry et Orla-Bukowska, 2007 ; Glowacka et Zylinska, 2007 ; Irwin-Zarecka, 1989 ; Potel, 2009a ; Szurek et Wiewiorka, 2009 ; Zimmerman, 2003) : il s'agit souvent d'ouvrages collectifs combinant une pluralité d'approches. D'autres se penchent plus précisément sur les lieux de mémoire, autant les musées, les mémoriaux que les lieux symboliques, et soulignent leur caractère polysémique et conflictuel, où différentes interprétations du passé sont en négociation (Lehrer, 2012 ; Lehrer et Meng, 2014 ; Meng, 2011 ; Young, 1993).

Pour ce qui est des espaces de débats, la controverse des croix à Auschwitz a généré plusieurs études de cas et analyses, la plus approfondie étant sans contredit celle de

Geneviève Zubrzycki (2006), qui interroge les liens entre nationalisme et religion. Pour l'enjeu de la reconnaissance des violences antisémites, les interventions se concentrent autour du livre *Neighbors [...]*. Plusieurs études analysent le processus d'intégration des mémoires conflictuelles dans l'opinion publique et dans les manuels scolaires (Karpinski, 2006 ; Lamb, 2014). Un article recensé porte sur le débat autour de *Neighbors [...]* tel qu'il s'est déroulé en Pologne en 2000 et 2001 (Michlic, 2002), et une enquête de terrain questionne les Polonais visés par les révélations du livre (Bikont, 2004). À ma connaissance, les débats autour du musée POLIN n'ont pas encore fait l'objet d'études approfondies et presque aucune n'approfondit les trois espaces dans un même cadre d'analyse. L'étude la plus proche de ce mémoire est celle de Piotr Forecki, *Reconstructing Memory : The Holocaust in Polish Public Debate* (2013). L'auteur analyse les débats publics en Pologne au sujet des relations judéo-polonaises déclenchés par le documentaire *Shoah* de Lanzmann, l'article *The Poor Poles Look at the Ghetto* de Błonski, les livres *Neighbors [...]* et *Fear [...]* de Gross et, en conclusion, le livre *Golden Harvest [...]* de Gross et le film *Pokłosie* de Pasikowski²⁹. Il centre son cadre d'analyse autour de la notion de mémoire collective. L'angle choisi dans ce mémoire – les rapports qui se déploient dans l'écriture de l'histoire – est différent, même s'ils se recoupent à plusieurs égards.

1.5 Opérationnalisation

Je réponds aux questions de recherche en analysant trois contextes discursifs de débat où sont proposées des interprétations du passé qui contestent le récit national. Ils sont des espaces de négociation entre histoire et mémoires, des lieux où se disputent des interprétations divergentes du passé et de la façon dont il convient de le réactualiser. Je m'intéresse aux rapports qui se jouent dans le présent de la narration, dans l'écriture et

²⁹ Dans la version polonaise du livre, il inclut les controverses entourant les symboles religieux à Auschwitz-Birkenau.

la représentation de l'histoire. J'envisage ces espaces, leur sélection et leur analyse d'une façon similaire à Elsa Dorlin, dans son livre *La matrice de la race*, où elle explique que

[...] c'est précisément parce que je m'attache aux moments critiques des rationalités que je prends certaines libertés par rapport à la méthode historique habituelle : [...] je travaille à la fois des séquences courtes, des champs de bataille auxquels succèdent des périodes riches en reformulation des catégories et en reconfiguration des rapports de pouvoir qu'elles expriment ; mais aussi de la longue durée, afin de suivre la logique d'un dispositif [...] (2006 : 13).

Je retiens de sa démarche la sélection de « moments critiques » durant lesquels sont contestées les rationalités dominantes (un certain régime d'historicité), donc des « courtes séquences » agissant comme « champs de bataille » (les trois espaces de débats sélectionnés) qui obligent à revoir les catégories et les rapports de pouvoir qui les produisent (les mythes nationaux et les représentations des groupes sociaux).

Je réfléchis également la méthodologie de ce mémoire en m'appuyant sur les « règles » énoncées par Traverso quant aux travaux sur l'histoire des idées. Quatre éléments sont incontournables : la contextualisation des événements et des idées, leur historicisation, leur comparaison et leur conceptualisation, puisque

[...] pour appréhender le réel, il faut le capturer par des concepts – des « types-idéaux », si l'on veut – sans pour autant cesser d'écrire l'histoire sur un mode narratif ; autrement dit, sans jamais oublier que l'histoire réelle ne coïncide pas avec ses représentations abstraites (2012 : 19).

Cette inscription des débats discursifs dans leur contexte d'énonciation me semble centrale. L'organisation discursive révèle des catégories d'appréhension des réalités sociales et s'inscrit dans un contexte particulier, dans la représentation d'un certain espace national et d'une communauté dépositaire légitime du pouvoir sur ce territoire (Hage, 2000), dans des rapports de force bien réels qui structurent les représentations du passé, filtrées par le présent, et qui nous en dit peut-être même plus sur le présent (Behr, 2015 ; Traverso, 2012), notamment quant au rapport entre majoritaire et minoritaires (Guillaumin, 1979).

Mes connaissances linguistiques du polonais sont, pour le moment, limitées. Je m'intéresse à la façon dont l'histoire est interprétée, représentée et transmise en anglais et en français : avoir accès aux publications en Polonais aurait permis d'enlever un filtre linguistique, mais n'invalide pas la portée de ce mémoire. Je choisis l'angle de la mise en récit des relations judéo-polonaises, des médiations dans la représentation de l'histoire, de la façon dont cette histoire est interprétée, écrite et transmise et aux rapports qui se jouent dans l'écriture de l'histoire. Pour chaque espace de débat, le corpus est au croisement de l'ensemble des sources disponibles et articule différents types de source. C'est au moyen d'une lecture herméneutique des différentes publications que j'ai travaillé à la reconstitution du sens, c'est-à-dire les différentes compréhensions et interprétations des enjeux mémoriels et historiographiques, que les publications analysées formulent et proposent.

La question des médiations s'applique aux trois espaces. Les médiations se déploient dans le présent des actions, de l'écriture, de l'exposition et des réactions qu'elles suscitent, dans la réactualisation d'un événement, d'une mémoire, de l'histoire. Traverso, en discutant des « règles » énoncées précédemment, affirme qu'elles « [...] désignent ou façonnent une “opération” – écrire l'histoire – qui demeure profondément ancrée dans le présent. C'est toujours dans le présent qu'on s'attache à reconstituer, penser et interpréter le passé [...] » (2012 : 19). La constitution des corpus pose plusieurs enjeux méthodologiques. Le premier corpus est éclectique : les types de sources et les perspectives sont très variés, les auteurs ne sont pas Polonais pour la plupart, les publications s'inscrivent dans une longue période allant de 1998 à 2010 (le présent de l'écriture se produit à des moments différents et dans des contextes nationaux multiples), la majorité des publications sont des analyses de l'événement, ce qui implique que j'ai accès principalement à des médiations déjà opérées par des tiers³⁰,

³⁰ Les acteurs sociaux qui prennent part à la controverse offrent déjà une première médiation. Les auteur.e.s qui analysent cette controverse en ajoute une deuxième : c'est principalement sur ces sources que se base mon travail.

et que les différentes publications n'entrent pas d'emblée en débat entre elles autour de l'enjeu des croix, mais rendent plutôt compte du débat et des enjeux. Je propose ainsi de faire ressortir les axes et les thèmes les plus récurrents des publications qui prennent position dans le débat et de nuancer, approfondir et questionner ces thèmes avec les analyses déjà produites. Dans le deuxième corpus, il y a déjà une médiation de moins : j'ai accès aux débats entre historien.ne.s au sujet des violences contre les Juifs, et aux réactions engendrées par ce débat³¹. Pour le troisième corpus, j'ai accès partiellement à l'exposition³² et à ce qui fait débat.

Conclusion

À travers trois espaces de débat, ce mémoire se penche sur les médiations de l'histoire, sur les conflits et les rapports qui se jouent dans l'écriture – de l'ordre du présent – d'événements passés. Les questionnements qu'il soulève quant au récit dominant lorsque confronté à un passé conflictuel est un phénomène qui n'est pas spécifique à la Pologne : par exemple, au Québec, le récit national ne laisse pas beaucoup de place aux conflictualités avec les Autochtones (Austin, 2010 ; Delâge, 1991, 2005 ; Lehrer, 2015 ; Salée, 2010) et avec les autres groupes minoritaires, notamment les femmes du groupe d'ethnicité canadienne-française (Dumont, 2013). Par ailleurs, l'histoire des rapports qu'ont entretenus les membres du groupe « d'ethnicité canadienne-française » au Québec avec la Deuxième Guerre mondiale, l'antisémitisme et les communautés juives, ne fait pas encore partie de l'historiographie nationale et il y a une certaine résistance de la part de certains intellectuels québécois francophones face au travail de mémoire pour ces enjeux³³ (Anctil, 1984, 2014 ; Anctil et Robinson, 2015 ; Robinson,

³¹ Plusieurs publications originellement parues en polonais ont été traduites : il y a donc médiation d'abord dans la sélection des corpus traduits, puis ensuite dans l'acte même de la traduction.

³² L'exposition sera médiée numériquement : j'aurais accès uniquement à ce qui est publié sur le site.

³³ Cet écart entre anglophones et francophones quant aux rapports avec les communautés juives du Québec se reflète tout particulièrement dans le cadre de cette recherche : je ne trouve presque aucun livre sur le sujet des relations judéo-polonaises ou de l'antisémitisme à l'UQAM et à l'UdeM (universités francophones, où il n'y a pas de chaires ou de concentration en études juives), alors qu'ils sont tous

2013 ; Weinfeld, 2008). Ces mises en récit nationales partielles et partiales, écartant les relations et événements conflictuels, ne sont évidemment pas propres au Québec ou à la Pologne, mais se retrouvent dans l'ensemble des espaces nationaux (Avdela, 2006 ; Perrot, 1998). Il semble donc essentiel d'accorder une réflexion approfondie sur ce phénomène social.

principalement à Concordia et à McGill (universités anglophones, où il y a la Canadian Jewish Studies à Concordia et le département de Jewish Studies à McGill).

CHAPITRE II

PREMIER ESPACE DE DÉBAT : LA CONTROVERSE DES CROIX AU MUSÉE MÉMORIAL D'AUSCHWITZ-BIRKENAU³⁴

Introduction

Durant la Deuxième Guerre mondiale, les camps connus sous le nom « d'Auschwitz » étaient divisés principalement entre Auschwitz, Birkenau et Monowicz. Les camps à Auschwitz ont servi, de 1939 à 1942, à interner des prisonniers politiques polonais et à liquider l'élite polonaise : « [...] the complex was certainly the largest single execution site for the prewar Polish intelligentsia, civic leaders, those who resisted the Nazi occupation, and tens of thousand of ordinary Poles » (Huener, 2003 : 47). À la fin de 1941, plusieurs prisonniers politiques soviétiques sont internés à Auschwitz et participent aux travaux forcés pour construire le camp de Birkenau (*Ibid.* : 7). De 1942 à la fin de 1944, Birkenau, ou Auschwitz II, devient le lieu de l'extermination massive des Juifs. De 1940 et 1945, environ 1 305 000 personnes sont déportées, parmi lesquelles 1 100 000 mourront. De ces déportés, 1 095 000 étaient Juifs, et 88 % sont morts ; 147 000 étaient Polonais non juifs et 74 000 sont morts ; et sont morts entre 21 000 et 23 000 Roms, 15 000 soviétiques, et entre 12 000 et 25 000 personnes d'autres nationalités³⁵ (*Ibid.* : 19). Face à la multiplicité des groupes de victimes³⁶, à l'ampleur de la tragédie, et aux différentes conditions de vie et de mort dans les camps, Jonathan Huener (2003) dira que les victimes et prisonniers d'Auschwitz

³⁴ En 1947, le nom était Musée d'État d'Oświęcim-Brzezinka, puis, en 1999, le nom devient Musée d'État d'Auschwitz-Birkenau à Oświęcim (Musée d'État d'Auschwitz-Birkenau, 2010 : 13).

³⁵ Les chiffres présentés dans la documentation offerte par le Musée varient légèrement : 1 100 000 juifs déportés et 1 000 000 tués, entre 140 000 et 150 000 Polonais déportés et entre 70 000 et 75 000 tués, 23 000 Roms déportés et 21 000 tués, 15 000 prisonniers soviétiques et 14 000 tués, 25 000 « autres » et entre 10 000 et 15 000 tués (*Ibid.* : 12).

³⁶ Juifs, Polonais, Soviétiques, Roms, prisonniers politiques, homosexuels, témoins de Jéhovah, etc.

[...] defy generalizations and convenient categorizations. Just as the history of the camp was multifaceted, so too have collective memories and public manifestations of those memories been diverse and at times even contradictory, to the extent that the commemoration of one prisoner group has offended or silenced the memory of another (*Ibid.* : 14).

Effectivement, aucune mémoire/histoire ne peut rendre compte complètement de la réalité objective et subjective du camp, et les différents sens donnés à ce Musée Mémorial ne sont jamais neutres : il ne sera seulement et inévitablement qu'une *représentation* de ce qu'a été Auschwitz de 1940 à 1945 (préservée, reconstruite, distordue...). Le temps disjoint le lieu physique de ce qui s'y est produit, et seul un effort de commémoration peut les rapprocher à nouveau, effort indissociable du temps présent dans lequel est mis en récit l'histoire du Musée Mémorial et de ceux qui en font la mise en récit.

Les différents sens dont le Musée Mémorial est investi matérialisent et concrétisent des interprétations particulières de l'histoire, perceptibles autant à travers une analyse diachronique des expositions, des représentations, des actions politiques et des conflits qui se jouent sur le temps long, qu'à travers une analyse davantage synchronique où sont relevées les différentes perspectives et les rapports de pouvoir autour d'un événement singulier. Les mémoriaux influencent corrélativement la façon dont le passé est conçu et la compréhension du présent : des lieux fortement symboliques pour la communauté internationale tel qu'Auschwitz mettent en relation et en tension des groupes porteurs de mémoires distinctes dans le présent.

Il sera d'abord question de proposer quelques considérations théoriques autour de ce qui est dorénavant convenu d'appeler les « lieux de mémoire », pour ensuite faire un historique du Musée Mémorial et présenter les enjeux mémoriels et historiographiques des différentes expositions, indissociables des régimes politiques en place et des considérations géopolitiques. Cette mise en contexte permettra de rendre intelligible l'écart entre les mémoires collectives juives et polonaises dans les controverses autour

des symboles religieux. J'expliquerai comment la signification donnée à un lieu de mémoire peut changer en fonction du gouvernement et du régime, du contexte sociopolitique et des acteurs qui tentent de faire valoir des mémoires différentes, ce qui sera intimement lié à la contextualisation sociohistorique du premier chapitre. J'aborderai ensuite les débats autour de la présence de signes religieux sur le terrain des camps, la controverse des croix s'inscrivant dans la continuité d'une autre polémique autour de la présence d'un couvent sur le site du Musée Mémorial. J'analyserai finalement le corpus en faisant ressortir les principaux thèmes et enjeux qui le traversent et en répondant aux questions de recherche qui motivent ce mémoire.

2.1 Musée Mémorial : médiation entre lieu physique et représentations

Selon Pierre Nora (1986), un lieu de mémoire échappe à l'oubli parce qu'il est investi de sens collectivement. Comme le mentionne Young (1993), si le lieu et les événements qui s'y sont produits semblent d'abord indissociables, le temps les disjoint de sorte que seul un acte délibéré peut les lier à nouveau (*Ibid.*). Ce qui différencie un lieu d'histoire d'un lieu de mémoire est alors précisément cette volonté de *se souvenir* qui lui est insufflée par le travail des groupes sociaux (*Ibid.*). Le lieu de mémoire est le résultat d'un effort de réactualisation de la mémoire, ou des mémoires, dans le présent. Or, quelle mémoire sera réhabilitée, qui en décidera et dans quel contexte ? Ces questions soulignent que la constitution des lieux de mémoire résulte d'une interaction entre mémoire, histoire et politique. Le Musée Mémorial d'Auschwitz-Birkenau est donc aussi un espace de consolidation des identités nationales à travers l'institutionnalisation de certaines mémoires (*Ibid.*). C'est pourquoi l'histoire des camps, les différentes mémoires qui y sont associées ainsi que les dynamiques politiques y sont entremêlées. Les enjeux mémoriels reposent sur des représentations de l'histoire distinctes et sur la polysémie associée au symbole d'Auschwitz.

Selon Young, les lieux de mémoire tel qu'Auschwitz existent par la potentialité de leur changement. Cela implique, d'une part, la volonté étatique de préserver des ruines, volonté qui transformera un lieu historique de destruction en lieu de mémoire (*Ibid.* : 120). Deux pôles sont alors en tension lors de la construction et de l'élaboration d'un lieu de mémoire nationale, soit l'instrumentalisation politique et le « devoir de mémoire », la commémoration d'un événement passé conflictuel et douloureux. D'autre part, toujours selon Young, les lieux de mémoire acquièrent une certaine autonomie avec le temps : « In some cases, memorials created in the image of a state's ideals actually turn around to recast national ideals in the memorial's image. Later generations visit memorials under new circumstances and invest them with new meanings » (*Ibid.*). La signification que revêtira un lieu de mémoire n'est donc jamais figée, puisque son sens se construit en rapport dynamique avec les enjeux du présent : les événements du passé sont regardés à partir de points de vue contemporains, et le récit qui en est fait permet d'éclairer réciproquement événements du passé, enjeux présents et possibilités futures.

Les lieux de mémoire et les objets qui y sont présentés, pour pouvoir être investis de sens nouveaux, doivent éviter le risque de naturalisation ou de fétichisation des traces, ruines et objets (*Ibid.* : 127). En abordant précisément le cas d'Auschwitz, Young dira que la distance qui sépare les vestiges de ce qu'ils évoquent tend à s'effacer, ce qui entraîne une confusion entre la partie et le tout : « In the rhetoric of their ruins, these memorial sites seem not merely to gesture toward past events but to suggest themselves as fragments of events, inviting us to mistake the debris of history for history itself » (*Ibid.* : 120-121). Cette naturalisation de certains objets ou ruines du passé tend à faire oublier que la mémoire elle-même est une reconstruction d'un passé et non pas sa réplique fidèle (*Ibid.* : 127). La fétichisation des ruines fait oublier que l'histoire est médiée, à savoir qu'on ne peut y avoir accès directement : ces objets font partie d'une mise en récit particulière, qui implique des sélections, des occultations et des exagérations de certains événements et de faits historiques. Leur explication et leur

justification dans un certain cadre interprétatif, lui-même inscrit dans un espace-temps particulier, influencent leur intelligibilité et leur signification. « In confusing these ruins for the events they now represent, we lose sight of the fact that they are framed for us by curators in particular times and places » (*Ibid.* : 128). Pour que les lieux de mémoire et les objets qui les composent gardent une potentialité de changement, il faut reconnaître que le sens qui leur est attribué est précisément *attribué*, et non pas immanent.

2.2 Historique du Musée Mémorial d'Auschwitz-Birkenau

Je tenterai de mettre en évidence les médiations de l'histoire telles qu'elles ont été présentées sur le site du Musée Mémorial d'Auschwitz-Birkenau depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale et les différents conflits d'interprétation qui s'y sont joués, dans le but de comprendre en quoi Auschwitz est à la fois le symbole de l'extermination des Juifs d'Europe et celui des prisonniers politiques polonais. Jonathan Huener soutient que malgré les instabilités mémorielles à Auschwitz de 1945 à 1979, trois caractéristiques de la mémoire collective se maintiennent : 1) le langage martyrologique polonais et catholique ; 2) la marginalisation de l'extermination des Juifs et de la centralité de la Shoah ; 3) l'instrumentalisation politique par l'État polonais communiste (2003 : 29). Le site représente principalement la souffrance et l'expérience des prisonniers polonais et acquiert une valeur symbolique importante pour l'autoreprésentation des Polonais, bien que ce cadre commémoratif puisse entrer en tension avec celui du récit soviétique.

Dès le mois de mai 1945, le site d'Auschwitz est mis sous la protection du Ministère de la Culture et des Arts et pris en charge par des survivants polonais. Un plan pour la conception du Musée est proposé en 1946, issu d'un projet public ouvert à la pluralité des influences et des agendas commémoratifs, irréductibles aux exigences de l'État, mais qui ne pourra pas être réalisé faute de fonds (*Ibid.* : 62). Le camp est alors préservé

à la mémoire des martyrs de la nation polonaise et des autres nations, et chaque baraque à Auschwitz I est dédiée à une mémoire nationale. La mémoire officielle à Auschwitz était structurée principalement autour de la martyrologie nationale polonaise et de la menace perpétuelle de l'Allemagne sur la Pologne (*Ibid.* : 78). La mémoire des Juifs se retrouvait alors subsumée sous les martyrologies nationales (Young, 1993 : 130). L'identité juive des victimes était secondarisée par rapport à leur citoyenneté polonaise (Holc, 2005 ; Szurek, 2009a). Le nombre de morts « Polonais » incluait sans distinction les victimes juives, participant à « gonfler » la martyrologie nationale, et le destin des Polonais et des Juifs était perçu comme analogue. L'exposition, ouverte en 1947, était divisée en deux périodes, « biological destruction of the Poles » et « biological ruin of the Jews », ce qui, selon Huener, renforce l'idée de souffrance parallèle, les deux groupes étant représentés comme ayant fait face à un génocide (2003 : 74). Le génocide des Juifs n'a donc pas été totalement nié ou effacé du musée, mais a toujours été marginalisé ou subsumé à celui des victimes polonaises (*Ibid.* : 76). Par ailleurs, le lieu des expositions était Auschwitz I, où les infrastructures des camps étaient restées en meilleur état et où a été liquidée l'élite polonaise, alors que Birkenau, immense étendue en ruines où a eu lieu l'extermination des Juifs, est longtemps resté négligé.

Durant la période stalinienne des années 1950 et dans le contexte des tensions issues de la Guerre froide, le contrôle étatique est croissant sur le Musée Mémorial et modifie l'exposition et la fonction publique du Musée, qui devient une arme politique en faveur du régime : l'exposition est revue pour être compatible avec l'héroïsme socialiste et le discours marxiste de la lutte des classes, dont l'ennemi n'est plus l'Allemagne, mais les fascismes (*c.-à-d.* États-Unis) (*Ibid.* : 81). La mise en récit particulière qui est faite de la Deuxième Guerre mondiale a pour but de montrer que l'impérialisme anglo-américain est la continuité historique du fascisme hitlérien (*Ibid.* : 101). Dans ce changement de trame narrative, « [...] the process of industrialized mass murder that doomed the vast majority of jewish deportees did not easily lend itself to the image of conspirational, cohesive, and, above all, politically progressive opposition to the

fascists » (*Ibid.* : 96). La spécificité de la souffrance juive est effacée : l'antisémitisme des nazis est interprété comme une distraction au profit des vrais ennemis de classe (*Ibid.* : 102). Cette version de l'histoire servait les enjeux liés à la Guerre froide et est indissociable de la campagne antisémite déclenchée par Staline.

Dès 1954, le site entame un processus de déstalinisation, et l'exposition est revue pour correspondre davantage au plan développé en 1947 (*Ibid.* : 106). Le cadre interprétatif reste d'inspiration marxiste, mais la « persécution raciale » remplace la « persécution politique ». L'identité juive des victimes reste cependant floue. Plusieurs pavillons mettent de l'avant la martyrologie catholique, la résistance patriotique, l'héroïsme socialiste et la solidarité internationale, donnant aux « prisonniers-martyrs » un statut de héros (*Ibid.* : 132). Quant à Birkenau, aucun cadre narratif n'est proposé et le site est laissé, pour ainsi dire, « à l'abandon » (*Ibid.* : 137).

Selon Huener, trois éléments sont à l'origine du processus d'internationalisation d'Auschwitz et ont occasionné les premières contestations de la mémoire officielle à Auschwitz : le comité international d'Auschwitz, la construction du monument commémoratif et l'ouverture du pavillon dédié à la martyrologie juive. Le comité international d'Auschwitz était constitué de survivants, mais était soumis aux exigences politiques de l'État polonais et les membres, bien qu'ils soient majoritairement Juifs, étaient définis davantage comme combattants et comme socialistes (Huener, 2003 : 150 ; Young, 1993 : 130). Un monument commémoratif à Birkenau constitué d'une rangée de plaques commémoratives et d'une sculpture a été érigé à la suite d'un concours international : la sculpture, qui représentait initialement des formes humaines, a été transformée avant le dévoilement au public en 1967 en un bloc de marbre noir avec un triangle au centre, symbole particulièrement associé aux prisonniers politiques. Young suppose que la sculpture initiale suggérait des enfants, qui n'auraient pas pu être tués en tant que prisonnier politique, mais seulement en tant que Juifs, ce qui ne correspondait pas au récit que voulait alors présenter le régime

soviétique (1993 : 141). Sur les plaques commémoratives en rangées était inscrit un message rappelant que quatre millions de personnes avaient souffert et avaient été tués par les nazis entre 1940 et 1945 dans ces camps, ce qui échoue à reconnaître la souffrance et l'extermination des Juifs et exagère le nombre de victimes (Huener, 2003 : 146 ; Young, 1993 : 141).

La première exposition du pavillon de la martyrologie et de la lutte des Juifs ouvre en 1968, au même moment où se déploient la campagne antisioniste et les purges antisémites. Selon Huener, la relation entre l'antisémitisme d'État et la configuration de la mémoire officielle à Auschwitz devient explicite (2003 : 170). Pour Gensburger et Niewiedzial, l'arrivée au pouvoir de Władysław Gomułka en 1956

[...] a mis en œuvre le tournant nationaliste du régime dès le début des années 1960. Les outils de la politique de la mémoire qu'étaient les mises en récit et les commémorations ont été alors activement mobilisés tandis que le gouvernement élaborait une construction de l'*ethos* national fondée sur le martyre et l'héroïsme du peuple polonais (2007 : 130).

L'exposition représente la communauté juive mondiale comme indifférente à la situation de détresse des Juifs à Auschwitz, et les Polonais comme solidaires et héroïques face à une souffrance et à un destin partagés (Huener, 2003 : 180). Selon Huener, cette exposition était une façade pour détourner l'attention internationale de la campagne antisémite qui avait lieu à cette époque, mais elle nuira à la crédibilité du régime plus qu'elle ne l'avantagera (*Ibid.* : 182). Ce paradoxe se concrétise par l'instrumentalisation de la figure des Justes qui se déploie au même moment que l'expulsion des Juifs : « [...] cette répression des "amis des juifs", (re)devenus, comme les juifs eux-mêmes, ennemis de la nation, s'est accompagnée en 1968, en plein regain de lutte antisémite contre "les milieux étrangers hostiles", de la mise en avant par le régime des sauveteurs de juifs en général, et des Justes en particulier » (Gensburger et Niewiedzial, 2007 : 131)³⁷.

³⁷ Elles ajoutent que parmi ces « étrangers hostiles » faisaient partie « les juifs ingrats » qui ne reconnaissaient pas l'aide apporté par les Polonais et « qui "prouvaient" par-là, définitivement, leur non-appartenance à la nation » (2007 : 131) et que « [l]'année 1968 marque donc la première entrée des Justes dans la liste des personnes évoquées par la politique publique de la mémoire. En apparence, cette

Certaines transformations subséquentes laissant présager l'éventualité de la chute du communisme permettent la réaffirmation de la vision nationale et catholique polonaise, purgée des demandes idéologiques de l'État, dont la messe papale célébrée à Birkenau en 1979 par le Pape Jean Paul II, polonais d'origine, en est un exemple (Huener, 2003 : 186). L'homélie du Pape aborde les menaces que constitue la haine, l'intolérance, l'oppression, la violence et la guerre (*Ibid.* : 221), mais en ajoutant au cadre commémoratif de la tradition nationale polonaise celui de la catholicité. Comme le mentionne Young, « Like all memorials, Auschwitz also functions as a performance space, a political stage » (1993 : 144). La visite du Pape permet d'ouvrir une nouvelle phase dans les relations judéo-polonaises et judéo-catholiques, mais son homélie annonce parallèlement les conflits à venir sur le symbole d'Auschwitz³⁸ (Huener, 2003 : 219 ; Steinlauf, 1997 : 95). Comme le démontre Huener, si le processus d'internationalisation d'Auschwitz permet au caractère martyrologique national polonais de s'affirmer en se détachant du récit socialiste, il entre au même moment en tension avec le public international, du fait de la nouvelle visibilité du site (*Ibid.* : 195)³⁹.

insertion se rattachait à la politique intérieure du gouvernement. Elle participait de la campagne antisémite qui a conduit à l'exclusion, symbolique et géographique, de l'espace national d'une partie de la population. Mais, précisément, ayant pour fonction de redéfinir la frontière entre l'intérieur et l'extérieur de la "nation polonaise", cette insertion de la figure des Justes dans le récit prescrit par le pouvoir s'est située d'emblée, et avant tout, dans une perspective de politique étrangère » (*Ibid.* : 132).

³⁸ Huener explique bien les tensions dans le discours du Pape : « To invoke the martyr's death of Maksymilian Kolbe was to raise questions about Kolbe's nationalism and his supervision of anti-Semitic publications before the war and, more broadly, the anti-Semitic traditions of the Polish Church. To uphold the death of Edith Stein as a sacrificial death for the faith was to blur the historical distinction, drawn by the Nazis, between Catholic political prisoner and « racial » Jews who happened to have converted to Catholicism. To refer to Auschwitz as the « Golgotha of our age » was a poignant and effective use of metaphor, but the image associated Auschwitz with the sentiments of Polish messianism and located it within the purview of Christian culture. To celebrate mass at Birkenau was a moving recognition of the martyrs of Auschwitz and of the former camp's place in the postwar identity of the Polish nation, but the mass was also a Christian ritual held on what was regarded by many as the world's largest Jewish burial ground » (2003 : 225).

³⁹ L'inscription du Musée Mémorial à la liste du patrimoine mondiale de l'UNESCO en 1979 est également un élément important : le statut légal du camp sera mobilisé dans les arguments lors des controverses du couvent et des croix pour justifier la présence des symboles religieux (en affirmant que le terrain du couvent est hors du périmètre) ou pour l'invalidier (en affirmant que le terrain est dans la périmètre et donc qu'il y a violation de la convention de l'UNESCO).

Le premier ministre polonais, Tadeusz Mazowiecki, en 1989, entame une reconstruction officielle de la mémoire publique, notamment en enlevant les sous textes marxisants du Musée et en créant le conseil d'Auschwitz, constitué de survivants, de dirigeants polonais et de chercheurs (Young, 1993 : 150). Les changements apportés au Musée et au monument commémoratif montrent les variations du récit national selon les enjeux du présent. Après la fin de la Guerre froide et avec l'ouverture du site à des touristes et à des visiteurs de pays de l'Ouest, la question de la pluralité des mémoires devient centrale. Comme nous l'avons vu avec Young, le sens associé à un certain lieu est issu du travail des groupes sociaux porteurs de mémoires différentes, et il ne saurait y avoir une neutralité mémorielle ou historique. Huener explique effectivement que

Minimalist representations of the past, stripped of any stylized or aestheticized interpretation, may appear as "neutral containers" for the facts of history, but the postwar history of the memorial site shows how elusive "neutrality" can be. Neutral and objective representation of the Auschwitz past is, strictly speaking, an impossible goal (2003 : 228).

Ce faisant, le récit et la représentation de l'histoire dans les expositions et dans les discours politiques à Auschwitz durant la période communiste ne resteront pas incontestés : cette internationalisation est indissociable du déclenchement de la première controverse sur les symboles religieux catholiques à Auschwitz autour de la présence d'un couvent sur le site des camps.

2.3 Controverses autour des symboles religieux

Cette révision du récit national dans la foulée de la fin du communisme soviétique ne s'est pas produite sans débats et controverses. Alors que, dans les années 1980, une sérieuse révision historiographique et mémorielle sur la Deuxième Guerre mondiale, la Shoah et les relations judéo-polonaises avait été entamée à la fois en Pologne et internationalement (avec le film documentaire *Shoah* en 1985, et l'article de Blonski en 1987 notamment), dans la même période se déroule la controverse particulièrement

houleuse autour d'un couvent adjacent au camp d'Auschwitz, témoignant que la révision du symbole d'Auschwitz par le nouveau gouvernement ne s'est pas produite sans aspérités⁴⁰. Cette querelle est intrinsèquement liée à celle des croix, autant temporellement (la polémique autour du couvent se situe dans les années 1984 à 1993 et celle autour de la croix de 1998 à 1999) que thématiquement (interrogeant toutes deux la place des symboles religieux catholiques à Auschwitz). Ce conflit rend visible la confrontation des représentations d'Auschwitz – entre symbole du martyr polonais et symbole de la Shoah⁴¹ – questionnant du même coup les frontières de l'identité nationale polonaise et la place qu'y tiennent les relations judéo-polonaises (Huener, 2003 : 235).

La polémique est déclenchée lorsqu'une quinzaine de sœurs carmélites, à l'automne 1984, s'installent dans le *Theatergebäude* (utilisé par les nazis comme un entrepôt pour le Zyklon-B), un peu à l'extérieur d'Auschwitz I, pour prier pour l'expiation des crimes et en l'honneur des martyrs (Young, 1993 : 146). Un groupe belge, Aide à l'Église en détresse, lance alors une campagne de financement pour aider les religieuses, qui, selon eux, sont « [...] a spiritual fortress and guarantee of the conversion of strayed brothers from our countries, as well as proof of our desire to erase outrages so often done to the Vicar of Christ [Pope Pius XIII] », ce qui attire plusieurs critiques de survivants et de leaders des communautés juives⁴², qui demandent à ce que les sœurs soient relocalisées à l'extérieur des camps (*Ibid.* : 146). Après une première rencontre à Genève en juillet

⁴⁰ Une étude de Marek Kucia permet de comparer l'évolution des perceptions des Polonais du symbole d'Auschwitz. À la question « What above all do you associate the word "Oswiecim" with ? Is it for you... ? », 47% des réponses en janvier 1995 étaient « above all a site of the martyrdom of the Polish nation » contre 8% pour « above all a site of the annihilation of Jews ». En janvier 2010, 39% des répondants avaient sélectionnés « above all a site of the martyrdom of the Polish nation » contre 47% pour « above all a site of the annihilation of Jews » (2015 : 197).

⁴¹ Selon Bartoszewski (1991) et Klein (2001), la majorité des membres des communautés juives ne savaient pas que le complexe d'Auschwitz-Birkenau avait été d'abord conçu pour l'extermination massive des Juifs, et les Polonais ne reconnaissaient pas en majorité la centralité de la Shoah, ce qui a rendu le conflit plus difficile et les malentendus plus fréquents.

⁴² Les critiques portaient principalement autour du supersessionisme et du rôle du Vatican durant la Deuxième Guerre mondiale.

1986, des représentants des communautés juives et certains membres du clergé catholique polonais signent un accord en février 1987⁴³ prévoyant la relocalisation des sœurs dans un nouveau centre interconfessionnel à construire à Oświęcim, pour février 1989 (*Ibid.* : 146). Ni le délai initial ni le nouvel échéancier pour juillet 1989 ne sont respectés. En mars 1989, la grande croix utilisée lors de la messe papale de Jean Paul II à Birkenau est installée durant la nuit devant le couvent, un geste généralement interprété comme un acte politique d'opposition à la relocalisation des sœurs. Cette situation exacerbe les tensions entre les Polonais catholiques et plusieurs membres des communautés juives.

En juillet 1989, un groupe de sept Juifs américains dirigé par Rabbi Avi Weiss entre sur le terrain du couvent pour discuter avec les sœurs et leur demander de quitter ce lieu commémoratif. Sans réponses, ils restent sur le terrain du couvent et prient. Après quelques heures, des travailleurs polonais interviennent et expulsent par la force les manifestants. Cet événement ne fait pas consensus : les mises en récits et les représentations qui en sont données sont assez divergentes⁴⁴. Cet incident exacerbe davantage les tensions : en août 1989 le Cardinal Marcharski repousse l'implémentation de l'accord, le Cardinal Glemp prononce une homélie dans laquelle il mobilise de vieux préjugés antisémites pour critiquer la polémique autour du couvent⁴⁵ et le premier ministre israélien Shamir déclare que les Polonais « boivent

⁴³ Accord qui implique notamment que « There will, therefore, be no permanent Catholic place of worship on the site of the Auschwitz and Birkenau camps. Everyone will be able to pray there according to the dictates of his own heart, religion and faith ».

⁴⁴ Divergences qui se retrouvent dans les livres de Bartoszewski (1991) et de Klein (2001). Bartoszewski, décrit les acteurs de la protestation comme un « radical Jewish group », qui « [...] climbed over the convent fence and banged on the convent door and windows, demanding that the nuns leave the building » (1991 : 86), insistant sur l'impétuosité de leur manœuvre. Klein suggère plutôt que : « [...] the Jews rang the bell, wishing to explain to the sisters why they were there – although they could not speak Polish – and continued ringing and trying to attract nuns' attention. Failing to receive any response, the seven men scaled the fence and found themselves in the courtyard of the convent. They knocked on the wooden door of the convent but once again failed to get a response » (2001 : 16).

⁴⁵ Voici quelques extraits de son homélie qui ont suscités de fortes critiques : « [...] my dear Jews, do not speak to us from the position of a nation raised above others [...] », « Your power lies in the mass media which is at your disposal throughout many countries. Do not let this power serve to disseminate

l'antisémitisme dans le lait de leur mère » (cité dans Polonsky et Michlic, 2004 : 260).
Devant cette escalade et à la demande de plusieurs leaders juifs, le pape intervient et aide au financement du nouveau centre pour que soient relocalisées les sœurs. Le nouveau centre est prêt au début de 1993, mais le pape doit écrire aux sœurs en avril 1993 pour leur demander de quitter le couvent à Auschwitz, ce qu'elles feront, en cédant leur bail à une Association pour les victimes de guerre polonais.

Depuis la visite du Pape et l'homélie à Birkenau en 1979, la résistance au communisme soviétique se structure principalement autour de l'Église et des symboles religieux. Young affirme alors que pour la majorité des Polonais, une attaque contre l'Église était à ce moment de l'histoire perçue comme une attaque contre les aspirations nationales d'indépendance : « Forcing the Carmelites from Auschwitz seemed, in Polish eyes, not only to deny the martyrdom of Poles that took place here, but to threaten the very independence they seemed finally to be gaining » (1993 : 149). Pour Geneviève Zubrzycki (2006), ces controverses ajoutent une « couche » supplémentaire de sens à Auschwitz : en plus des cadres commémoratifs nationalistes polonais, socialistes et catholiques, vient s'adjoindre celui de la souveraineté de la Pologne, la « dramatization and enactment of nationalist discourse » (2006 : 99). La controverse autour du couvent soulève ainsi les enjeux associés à la conscience historique, à la place d'Auschwitz dans les récits martyrologiques des deux groupes et aux relations judéo-polonaises, et « donne le ton » pour la controverse des croix à venir.

Comme nous l'avons vu précédemment avec Young, Auschwitz, comme tout mémorial, n'est pas seulement un lieu où des mémoires divergentes et des interprétations historiques sont concrétisées et matérialisées, et donc potentiellement

anti-polonism. Recently, a squad of seven Jews from New-York attacked the convent at Auschwitz. Admittedly the sisters were not killed nor was the convent destroyed because they were restrained – but do not designate them heroes. Let us maintain a civilized attitude » et « Without anti-polonism there will be no anti-semitism here either » (cité dans Bartoszewski, 1991 : 110).

débatues, critiquées, contestées, revues, mais également un espace performatif, une scène politique (Young, 1993 : 144). La messe papale, le couvent, la décision de planter la croix et les manifestations du Rabbi Avi Weiss témoignent de cette utilisation du site symbolique d'Auschwitz où se confrontent des interprétations divergentes du passé et où se déploient des débats sur la façon dont il convient de le réactualiser dans le présent. Les actions qui s'y déroulent prennent un sens particulier précisément parce qu'ils sont situés sur ce lieu symbolique : chacun de ces symboles à un autre endroit n'aurait pas eu la même charge politique et émotive.

L'action des croix entreprise par Kazimierz Świtoń est indissociable du lieu où elle s'est produite (Holc, 2005 ; Zubrzycki, 2006). L'histoire et la mémoire ne sont pas seulement médiées par les expositions et l'organisation du Musée Mémorial lui-même, mais aussi par des actions plus performatives qui obligent à reconfigurer des symboles comme la croix, Auschwitz, mais aussi l'identité nationale polonaise⁴⁶. Si le caractère mémoriel de l'action est lié au passé et à la façon dont il est compris et interprété, la médiation est toujours de l'ordre du présent : autant dans la « performance » de l'activiste nationaliste, que pour les réactions engendrées et les études produites au présent de l'écriture. Si cette controverse se cristallise autour du symbole de la croix, autour donc de la place de la religion en Pologne, je tâcherai de faire ressortir surtout la difficulté d'intégrer les récits des Juifs qui entrent en contradiction avec le régime d'historicité dominant en Pologne. Cette action peut être lue comme une forme de résistance au changement de récit instauré par le nouveau régime qui implique la reconnaissance que les Juifs sont les principales victimes de la Deuxième Guerre mondiale, et non les Polonais, et que conséquemment ils ont droit de regard sur les cadres commémoratifs à Auschwitz. Ce qui se joue dans cette controverse n'est pas seulement une croix (un symbole catholique), mais un régime d'historicité particulier,

⁴⁶ L'identité nationale n'est évidemment pas seulement un symbole, mais c'est la dimension discursive que nous analysons. Voir Juteau (2015) et Hage (2000) pour les luttes pour la définition des frontières de la nation à même le groupe dépositaire « légitime » de la nation.

dans lequel les Polonais étaient représentés comme les principales victimes et résistants aux occupations, et où l'identité nationale avait comme marqueur important la catholicité (excluant ainsi les Juifs)⁴⁷.

2.3.1 Description de la controverse des croix

Durant son discours pour la cérémonie commémorative du 50^e anniversaire du pogrom de Kielce en juillet 1996, Elie Wiesel a critiqué les croix et les étoiles de David sur le terrain de Birkenau, qui seront enlevées en vertu de l'accord de l'UNESCO en décembre 1997. La grande croix plantée dans la foulée de la controverse du couvent ne sera toutefois pas retirée. Pendant que le plan *Program Oswiecimski*, initié par Alexander Kwasniewski dans le but de consolider les grandes lignes directrices pour les futurs développements sur le site d'Auschwitz (Jan Van Pelt, 2003 : 384), est mis sur pied, un membre du gouvernement polonais, Krzysztof Sliwinski, annonce en février 1998 lors d'une entrevue avec le journal français *La Croix* que la croix installée devant l'ancien couvent sera retirée. Cette nouvelle déclenche une vague de protestations en Pologne. En mars 1998, 130 membres du parlement signent une pétition contre la relocalisation de la croix⁴⁸. Kazimierz Świtoń s'installe sur le terrain où se trouve la croix pour protester contre son retrait et défendre sa présence, installant des drapeaux polonais et des banderoles sur la clôture avec des slogans antisémites, et, en juin 1998, il commence une grève de la faim pour faire pression sur l'Église afin qu'elle confirme que la croix restera en place. Il demandera aux Polonais de venir

⁴⁷ Pykta montre que la compréhension de la « polonité » et de la nation de la National Democracy était masculine et catholique, et excluait conséquemment les femmes Polonaises non juives, les Juifs polonais et les Juives polonaises. Elle montre l'imbrication de ces figures de l'altérité dans les discours : « Juif » et « femme » dans le discours du nationalisme polonais sont indissociables, ensemble ils forment tout ce que « l'identité nationale » tel que promu par Dmowski ne veut pas être (2013 : 13).

⁴⁸ Lech Walesa, qui avait refusé de reconnaître la Shoah au 50^e anniversaire de la libération du camp, mais qui devra le reconnaître le lendemain de la cérémonie suite à une discussion avec Elie Wiesel, se prononcera en défense de la croix.

planter d'autres croix pour commémorer les 152 Polonais tués par les SS à cet endroit du camp : en août, 200 autres croix seront plantées.

Ni l'Église ni le gouvernement n'osent intervenir au début de la crise et les positions sont très mitigées au sein même du clergé, des politiciens et de la population. Si la majorité des acteurs s'entend pour dire que les croix devraient être retirées, le cœur de la discorde initiale, le retrait de la grande croix, reste sujet à désaccord⁴⁹. À la fin du mois d'avril 1999, le parlement passe une loi délimitant un périmètre protégé pour le camp. Kazimierz Świtoń met alors des explosifs sur le camp et menace de les faire exploser, ce qui justifie l'intervention de l'armée polonaise pour mettre un terme à cette action, le 28 mai 1999. Au moment où la police polonaise intervient, quelque 300 croix avaient été plantées. Elles seront toutes retirées, sauf la grande croix qui a amorcé la controverse.

Dans le corpus constitué, une seule publication analysant les différentes controverses sur le site d'Auschwitz fournit des arguments venant légitimer la présence des symboles religieux à Auschwitz, et un seul article de journal traduit du polonais, disponible dans *The Continuing Agony*, prend la défense de la croix. Je présenterai brièvement ces publications dans le but de soulever principalement la façon dont la croix est défendue par les acteurs plus directement concernés par la controverse, et je m'appuierai ensuite sur des publications plus analytiques afin de problématiser davantage ces aspects. Je poursuivrai avec les publications, plus nombreuses, d'auteurs

⁴⁹ Zubrzycki cite les résultats d'un sondage sur l'opinion des Polonais par rapport aux croix : avant la déclaration du Cardinal Glemp qui demande de cesser de mettre des croix (août 1998), 35% des répondants affirmaient que seulement la grande croix devait rester contre 34% qui croyaient que toutes les croix devaient rester. Après la déclaration du Cardinal (septembre 1998), 49% des répondants affirmaient que seulement la grande croix devait rester contre 15% qui croyaient que toutes les croix devaient rester. En se basant sur un autre sondage, elle affirme que « [...] in fact, even before the official declaration, 74 percent of Poles felt that those participating in the War of the Crosses should submit to the personal appeals of Cardinal Glemp and other bishops and stop erecting crosses, while only 16 percent thought the right course of action was to "defend the papal cross" and erect new crosses in spite of the various appeals from prominent ecclesiastical figures (CBOS 1998) » (2006 : 197).

contestant la présence des croix. Je me baserai ensuite sur les analyses déjà produites pour complexifier la compréhension de la controverse et des enjeux qu'elle soulève (si les perspectives de chaque auteur.e sont différentes, elles sont plus complémentaires qu'opposées).

2.3.2 Justification de la présence de symboles religieux à Auschwitz

Dans l'article intitulé "*Out of Place*" in Auschwitz ? *Contested Development in Post-War and Post-Socialist Oswiecim* (2006), les auteurs mobilisent le concept de « géographie morale » pour soutenir qu'à chacune des controverses autour d'Auschwitz, les discours proposés sur la question de la commémoration ont échoué à être localisés dans leur contexte géographique et historique. Les auteurs réfutent l'idée selon laquelle les revendications des Polonais qui souhaitent utiliser le site pour mettre en valeur le récit national catholique sont formulées uniquement par indifférence ou mépris des sensibilités juives ; ils postulent qu'elles devraient plutôt être inscrites dans l'héritage de la période communiste et de son hostilité face aux symboles religieux et à la difficulté de construire des Églises. De cette mise en récit, trois principaux thèmes peuvent être soulevés 1) la défense de la perception d'Auschwitz comme lieu de souffrance polonaise et d'affirmation nationale à travers les figures du martyr catholique en signe d'opposition au communisme ; 2) l'atteinte à la souveraineté nationale dans la continuité historique des occupations ; 3) l'incompréhension de la Pologne par la communauté internationale.

Auschwitz : lieu de souffrance polonaise et d'affirmation de l'identité nationale en opposition au récit socialiste

Les auteurs de "*Out of Place*" [...] proposent deux raisons pour lesquelles les symboles religieux comme la croix sont importants à Auschwitz. D'abord, puisque les premiers prisonniers étaient des « Polish Catholics » et que plusieurs y sont morts. Puis, parce

que l'exposition, ses guides et les manuels qui la complétaient auraient longtemps représenté une interprétation communiste de l'occupation allemande, ne reconnaissant que très peu la souffrance des Polonais catholiques. Selon les auteurs, « There was very little recognition of particular suffering of Catholic Poles in the Museum. The communist silence over Jewish suffering in the Museum before the 1990s is now well known but that of Poles is not so recognised outside Poland » (2006 : 157). Quant à la croix elle-même, les auteurs lient sa présence à la nécessité vers la moitié des années 1980 de faire valoir, via les symboles religieux, une conception non communiste de l'occupation allemande en Pologne et que dans la foulée de la controverse du couvent « that suffering was further recognised when [...] the cross from the Pontifical Mass was erected in 1987 at a spot where the Germans had shot 153 Poles » (*Ibid.* : 158).

Ces lignes argumentatives ont de quoi surprendre. Toutes les études lues et citées dans ce mémoire affirment que l'expérience de la souffrance polonaise était structurante dans l'exposition du musée depuis son ouverture (jusqu'au début des années 2000), que la martyrologie catholique polonaise était centrale, même si elle était inscrite dans un cadre commémoratif également socialiste. L'explication proposée par ces auteurs et leur interprétation de la représentation des groupes au Musée Mémorial donnent l'impression que la souffrance des Polonais a été effacée par le récit socialiste tout autant que celle des Juifs, mais que le martyr polonais n'est toujours pas reconnu aujourd'hui, contrairement à celui des Juifs. Cette mise en récit particulière, disons-le, distord l'histoire de la commémoration au camp et permet d'effacer un des enjeux centraux de la controverse, soit la difficulté de reconnaître la Shoah et la souffrance des Juifs *en Pologne*, dans le paradigme historiographique – ou le régime d'historicité – dominant. Les enjeux de reconnaissance en Pologne sont différents de ceux qui se déploient dans la communauté internationale : en Pologne, le récit dominant ne laissait pas de place pour les Juifs, alors qu'à l'international, l'histoire des Polonais est peu connue. Toutefois, prendre la situation historiographique internationale pour justifier le maintien du récit tel qu'il est en Pologne relève d'une logique fallacieuse. Cette mise

en récit semble impliquer que la non-reconnaissance du sort des Polonais durant la Deuxième Guerre mondiale et durant le régime communiste soviétique par la communauté internationale puisse justifier la non-reconnaissance par les Polonais du sort des Juifs pendant la Deuxième Guerre mondiale et du rapport conflictuel entre Polonais catholiques comme majorité nationale et Juifs polonais comme minorité nationale, notamment parce que la souffrance des Juifs lors de la Shoah est reconnue par la communauté internationale et qu'elle efface la souffrance des Polonais, qui elle n'est pas reconnue.

Par ailleurs, cette mise en récit efface l'histoire des relations judéo-polonaises pendant et après la guerre, en opérant une scission entre « Polonais » et « Juifs » : pourtant, l'histoire de l'antisémitisme et des violences qui ont été entre autres responsables d'importantes vagues de migration et donc de la disparition graduelle du groupe porteur d'une mémoire longtemps effacée à Auschwitz et dans le récit officiel oblige à réfléchir les groupes des « Polonais » et des « Juifs » dans une analyse relationnelle. Ce qui apparaît ici est donc l'utilisation d'une mise en récit particulière, d'un contexte historique, pour « effacer » celui des relations judéo-polonaises et de l'enjeu de la reconnaissance de la Shoah au changement de régime. Cet effacement est d'autant plus évident dans la contextualisation de la croix litigieuse, qui a été placée en opposition à l'accord de Genève à un moment névralgique du conflit.

Atteinte à la souveraineté nationale et continuité historique des occupations

Les auteurs se placent d'emblée du côté de « l'Est » en affirmant qu'il est « difficile pour des intellectuels libéraux occidentaux de comprendre » l'importance de l'Église en Pologne : elle est l'institution qui a défendu les droits des Polonais durant la période communiste et les symboles religieux sont liés à la résistance durant l'occupation. Les auteurs soulignent que même si la plupart des Polonais n'appuyaient pas Świtoń, « [...] many ordinary Catholics saw the attempts to remove the cross as much as an attack on

their faith as anything done during the Nazi and communist eras » (*Ibid.* : 160)⁵⁰. Même si la majorité des Polonais catholiques liait toute attaque contre les symboles religieux aux occupations, il est étonnant que les auteurs n'aient pas une perspective davantage critique par rapport à cette continuité. Présumer que ceux qui veulent enlever la croix (*c.-à-d.* les Juifs principalement, mais aussi certains Polonais) attaquent les catholiques comme durant l'ère nazie et communiste, est extrêmement problématique. Cette mise en récit efface le sort réservé aux Juifs durant ces deux régimes et les relations judéo-polonaises en Pologne : le point de vue adopté est celui du groupe national des Polonais, définis par la catholicité, et l'oppression qu'il a subie en relation avec d'autres groupes nationaux, mais qui n'intègre pas à l'analyse les relations à même la Pologne, entre majorité et minorité ethnico-nationale (rapports conflictuels qui sont souvent tus par la majorité, mais qui ne devrait pas l'être pour les chercheur.e.s)⁵¹.

Selon Pawlikowski (2002), ce genre d'argument était effectivement très présent durant les controverses. Il soutient que les interventions des communautés juives étaient perçues par plusieurs Polonais comme une continuité dans l'histoire des occupations : « Just when new possibilities for a measure of democracy and national self-respect have appeared, into the picture come the Jews and their claims to the Auschwitz camp which many Poles regard as a national political shrine » (2002 : 145). Sur cet enjeu, Hansen (2010) constate, dans son analyse de discours, que cette continuité entre la croix sous le régime communiste et la croix dans le contexte de cette controverse met

⁵⁰ Un autre aspect de leur texte aborde la controverse autour du centre d'achat à proximité du camp. Je n'aborde pas cette querelle, mais cette citation me semble représentative de leur utilisation de la « géographie morale » : « [...] how out-of-placeness is being constructed in Oswiecim. What is normally to be found at the entrance to a major tourist attraction, one with around 500,000 visitors a year ? The answer would be parking facilities, places to get food, most likely fast food, shops selling tourist goods such as postcards and souvenirs, hotels and motels. At the entrance to the Auschwitz Museum things do not quite work out like this » (2006 : 164).

⁵¹ Tous ces aspects problématiques sont d'autant plus étonnants que le texte a été publié en 2006, c'est-à-dire quelques années après les premiers débats autour du livre *Neighbors [...]* de Gross, qui cherche à rompre avec le paradigme historiographique qui sépare l'histoire des « Polonais » et des « Juifs » comme des histoires parallèles pour souligner leurs interrelations et la nécessité pour le groupe des polonais catholiques d'entamer une réflexion critique sur les relations aux minorités ethnico-nationales.

implicitement le régime communiste et ceux qui s'opposent à la croix (majoritairement des Juifs) dans le camp des ennemis de la Pologne (2010 : 78). Dans cette représentation du conflit et par la mise en récit qui en est faite, les « victimes » restent les Polonais catholiques contre les pouvoirs étrangers qui saperaient la souveraineté de la Pologne⁵². Pour Zubrzycki (2006), les Polonais interprètent la période communiste comme faisant partie de l'histoire des occupations et des luttes menées par les Polonais pour l'indépendance, et la transition à une démocratie libérale comme la réalisation de la souveraineté nationale (2006 : 23). Durant ces occupations, l'Église catholique avait effectivement le rôle d'institution centrale dans le maintien et la défense de la « communauté nationale » contre les occupants (*Ibid.* : 60). Ces liens entre catholicité et identité nationale seront étayés à la prochaine section.

Incompréhension de la situation des Polonais par la communauté internationale

Les auteurs de "*Out of Place*" [...] soulignent à maintes reprises que les Polonais sont incompris par la communauté internationale : « Most commentators, politicians and the media outside Poland seem to have taken their lead from the Jewish protests about the presence of a place of Christian religious observance so close to Auschwitz I » (2006 : 158). Cette formation discursive crée une opposition entre les points de vue polonais et juifs, alors qu'ils ne constituent pas des groupes homogènes : déjà, dans le petit échantillon que j'ai pu constituer pour ce corpus, les positions sont variées, et les analyses soulignent effectivement les désaccords importants à même les groupes. Les auteurs soulignent souvent le « Lack of comprehension of the Polish dimension to the

⁵² L'analyse de la controverse proposée par Holc (2005) souligne à cet effet que « Any claims to Auschwitz memorialization that privileged Judaism or Jewish experience were vulnerable to this strategy, which attributed an ostensible threat to Poland on the part of "Jews" who were enemies, organized, conspirational (that is, who hid the main aims of their actions), and colonizing » (2005 : 306-307). Cette représentation de tous ceux qui s'opposent à la croix est indissociable de la précédente controverse autour du couvent : « The dispute over the location of the Carmelite couvent prefigures the 1998 crosses controversy in the way that Jews were posed as external threats to a legitimate Catholic presence at Auschwitz » (*Ibid.* : 308).

convent and the latter cross controversies [...] » (*Ibid.* : 160), et l'« apparent lack of empathy from non-Poles » (*Ibid.* : 164) dans les discussions et les plans pour le futur de la commémoration à Auschwitz. Pour les auteurs, le Musée a rompu avec le passé communiste et avec « a nationalistic Poland » trop liée à l'antisémitisme, pour faire plaisir à ses visiteurs potentiels et aux donateurs à l'extérieur de la Pologne, mais s'est aliéné les habitants de Oświęcim et d'ailleurs en Pologne (*Ibid.* : 168). Les controverses autour des frontières d'Auschwitz montrent, selon les auteurs, que le « moral landscape » est surveillé et organisé par des institutions et des organisations extérieures à la ville d'Oświęcim et à la Pologne qui croient savoir ce qui est le mieux, mais qui sont éloignées (*Ibid.* : 169).

À l'image des discours produits en lien avec la controverse du couvent, les déclarations du Cardinal Glemp, le Primat de l'Église catholique en Pologne, seront teintées d'antisémitisme et il devra se rétracter. Dans l'article traduit disponible dans *The Continuing Agony*, il impute la responsabilité de la controverse des croix aux pressions exercées par l'État d'Israël et par certains membres des communautés juives, opérant un renversement des causalités, ce qui lui permet de représenter les défenseurs de la croix comme résistants aux pressions de pouvoir étranger : « The complications have increased as a result of the interventionist declaration of the government of Israel which demanded the removal of the crosses » (1998 : 112), et déclarant que « In truth, this group [the defenders of the cross] came into being not because of a fantasy but because of constat and increasing pestering by the Jewish side for the fastest possible removal of the papal cross » (*Ibid.* : 113). L'atteinte à la souveraineté de la Pologne est effectivement soulignée :

The Jewish side argues that the cross cannot stand because millions of Jews perished in Auschwitz. The Christian side argue that the cross should stand because thousands of Christians, including Jews-Christians, perished here. This is Polish land, and the imposition of another will is viewed as interference in sovereignty (*Ibid.* : 112).

Le Cardinal Glemp ne comprend pas pourquoi les symboles religieux ne peuvent pas coexister : « In other graveyards, such as Monte Casino, next to crosses of killed

soldiers are stones with Stars of David » (*Ibid.* : 112). Holc (2005) souligne, le recours des Polonais voulant justifier la présence de la croix aux arguments suivants : 1) la possibilité de la coexistence des symboles religieux, témoignant par conséquent d'une incompréhension du judaïsme et 2) la capacité de la chrétienté à inclure la souffrance des Juifs, renvoyant de ce fait au problème du supersessionisme. Après cette déclaration, il se rétractera et demandera, dans une brève déclaration, à ce que plus aucune croix ne soit plantée.

La défense de la croix se fait en présumant une incompréhension de l'histoire et de la situation des Polonais par la communauté nationale, qui prendrait le point de vue des Juifs. À travers cette mise en récit particulière de l'histoire et en évacuant les relations judéo-polonaises et les problèmes du régime d'historicité dominant en Pologne, certains auteurs renversent la situation : les Juifs ne sont plus les victimes et leur tentative (partagée par plusieurs Polonais non juifs aussi) de faire reconnaître la place de la Shoah à Auschwitz n'est plus une tentative de revoir un récit dominant : ce sont les Polonais qui sont perçus comme des victimes des pouvoirs étrangers qui s'ingéreraient dans le nouvel État-nation souverain pour imposer une vision de l'histoire.

2.3.4 Contestation de la présence de symboles religieux à Auschwitz

La controverse des croix divisera le clergé polonais. Zubrzycki (2006), dont l'important et incontournable travail sera discuté dans la prochaine section montre bien que les réponses – ou l'absence de réponse – du clergé en font une entité loin d'être homogène. Les publications rédigées par les membres des communautés juives ne sont pas non plus un bloc monolithique : j'ai un très petit échantillon des différentes positions, mais qui donne un aperçu de la pluralité des points de vue et des différentes façons de contester la présence des croix à Auschwitz. Les deux interventions de membres du clergé catholique polonais qui s'opposent aux croix et à Świtoń structurent leur

discours essentiellement autour de deux axes : 1) réitérer l'importance de la catholicité pour les Polonais à travers le rôle joué par le symbole de la croix sous le communisme et 2) critiquer l'instrumentalisation de ce symbole dans la foulée de la controverse.

Catholicité et symbole de la croix pour l'identité polonaise

L'Archevêque et le Père qui s'opposent à la présence de la croix sur le site d'Auschwitz « contextualisent » leur intervention journalistique en faveur du règlement du conflit en affirmant l'importance de la croix en Pologne. Pour l'Archevêque Henryle Muszyński, l'identité polonaise et la catholicité sont presque indissociables :

From the beginning of Polish history it has been deeply inscribed in the land of our fathers, so that it is impossible to understand Poles and the Polish nation without Christ, without the cross and the resurrection, of which the cross is a symbol, condition, and mark [...] (1998 : 116).

De cette façon, il réitère l'importance historique de la croix comme symbole pour les Polonais catholiques. Le Père Stanisław Musiał, en abordant la croix litigieuse, l'inscrit dans les méthodes utilisées par les Polonais catholiques lors du régime communiste pour défendre leurs droits et leur liberté de culte, comme nous l'avons vu avec les auteurs de *"Out of Place"* [...] (1998 : 50). Ces deux auteurs se positionnent donc du point de vue des Polonais catholiques, adressent leur article en reconnaissant la place du symbole de la croix dans la construction de l'identité nationale polonaise, notamment en opposition au régime communiste, pour ensuite expliquer en quoi l'utilisation des croix et la charge symbolique et nationaliste/politique qui leur est imputée est malvenue et distord son sens.

Si Musiał et Muszyński soulignent l'importance de la catholicité pour l'identité nationale polonaise pour ensuite critiquer l'utilisation de la croix, Hansen (2010) constate que pour plusieurs auteurs de son corpus, cette « fusion » ou métonymie entre la croix comme symbole de la catholicité et la catholicité comme marqueur de l'identité et de la souveraineté nationale, les mènent plutôt à percevoir toute attaque contre la

croix comme une attaque contre la Pologne elle-même (2010 : 76). Cette observation se retrouve également dans l'analyse sociohistorique de la construction du mythe fondateur de la nation polonaise comme ayant une catholicité intrinsèque de Zubrzycki : elle souligne que « the making of the cross as a dominant symbol and martyrdom as a core narrative, the representation of Jews as “Other,” and Catholicism as a key element of Polish identity » (*Ibid.* : 35) et que les défenseurs de la croix opéraient effectivement une fusion entre l'identité nationale polonaise et la catholicité.

Instrumentalisation de la croix dans la controverse

Les deux membres du clergé critiquent l'instrumentalisation politique du symbole de la croix par les « défenseurs de la croix » et le silence de l'Église à cet effet. Ils soulignent que dans le contexte de la controverse, la croix n'est plus utilisée pour la commémoration des victimes et que le sens du symbole est détourné : « Of course, what is involved here is neither God nor the honoring of the memory of the victims murdered at Auschwitz » (Musiał, 1998 : 107). Ces auteurs soutiennent que le symbole de la croix est mobilisé dans une lutte politique et sert à s'opposer à un autre groupe, à défendre l'intolérance et des propos antisémites, ce qui est contraire au sens qui lui a été accordé par l'Église depuis Vatican II : « [...] the exploitation of the symbol of the cross and of its Christian content for battling anybody is a denial of Christianity and the cross » (Muszyński, 1998 : 116). Ils perçoivent alors les « défenseurs de la croix » comme en étant plutôt les fossoyeurs, et ce même si certains peuvent penser bien faire, en affirmant défendre la croix contre la profanation et pour protéger la mémoire des victimes (*Ibid.* : 51) :

Today, one can “defend” the cross while actually profaning it. To tell the truth, it is not those people who demand that the cross on the gravel heap near the Auschwitz camp be transferred or removed who are against the Cross of Christ, but those who put them there and are leaving them there (Musiał, 1998 : 110)

et Muszyński d'ajouter que « For those who use the cross as a tool for fighting anybody, act, in fact, as the enemies of the Cross of Christ » (1998 : 117).

Pour Holc, la croix n'est effectivement plus mobilisée pour la commémoration des victimes : « The action then shifted from representing itself as memorializing victims who had been ignored to an assertion of the cohesiveness and catholic nature of Polish ethnic identity » (2005 : 312). Zubrzycki défend également que ce débat entre deux mémoires et deux récits martyrologiques se déplace pour devenir un débat intranational et intrareligieux sur le sens des symboles, sur la définition de la catholicité, de la nation et de leur lien dans le nouvel État-nation (2006 : 16).

Critique à l'intersection des récits nationaux israéliens et polonais

Les deux articles rédigés par des Juifs polonais dans le corpus témoignent bien de leur position de marginalité, autant par rapport au récit national polonais que par rapport au récit national israélien. Leur inscription dans les angles morts des deux récits leur permet d'avoir un point de vue situé particulièrement intéressant au moment même où se déroule la controverse. En étant au croisement et en marge des deux groupes sociaux et de leur récit national distinct, s'identifiant aux deux et les critiquant tous deux, leur posture d'énonciation leur permet d'être critiques des tentatives de réification des groupes parce qu'ils ne cadrent pas dans le récit nationaliste : ils se retrouvent exclus ou en marge des frontières des groupes auxquels ils s'identifient.

Konstanty Gebert critique la mise en récit qui est faite par l'État d'Israël à travers la *March of the Living*⁵³, où l'Europe et la Pologne plus particulièrement y sont présentées

⁵³ Certain.e.s auteur.e.s abordent la *March of the Living* pour montrer la représentation de la Pologne et des Polonais qui y est véhiculée, et la difficulté de réconcilier les deux récits. Selon Weinbaum, « Over the past decades [...] in the minds of many Jews, however, Poland itself has become an extension of Auschwitz - "the necropolis of night and fog" frozen in time in Jewish consciousness » (2001 : 5). Les Polonais ne sont pas perçus comme des victimes : « Until this very day, in Jewish circles, Poles are generally seen as implacable antisemites whose complicity in the Shoah was both clear and unmistakable. They are not perceived as victims, but are seen at best as heartless bystanders, and often even predators » (*Ibid.* : 23). Ce constat est partagé avec Lehrer (2012), Zubrzycki (2006) et Kugelmass (1993).

comme un cimetière, et Israël comme le lieu de la résurrection (1998 : 208). Il souligne le mépris des Juifs vivant en diaspora, et l'effacement de la vie juive polonaise. Pour la controverse des croix, il affirme que « Most Jews react to what is happening at Auschwitz and Birkenau as if it concerns them, and them alone. They are barely cognizant of the Polish, non-Jewish martyrdom which also occurred there » (*Ibid.* : 210). Gebert rappelle que la croix n'a pas été plantée sur le site d'Auschwitz uniquement pour s'opposer aux Juifs, mais qu'il y a bien des raisons chrétiennes dans le support des Polonais pour la croix (*Ibid.* : 210).

Stanislaw Krajewski soulève les enjeux liés à la relation qu'entretiennent le nationalisme polonais et la croix dans cette controverse. Cherchant visiblement à se distancier de certaines positions tenues, il affirme d'emblée qu'il conteste la présence de la croix parce qu'elle domine l'espace et non parce qu'il perçoit Auschwitz comme un site du martyr juif exclusivement (1998 : 39). À l'opposé, pour Rabbi Avi Weiss, le rabbin américain ayant mené la protestation au couvent des sœurs carmélites, la présence de symboles religieux à Auschwitz constitue une profanation des six millions de Juifs morts durant l'Holocauste :

While we have deep respect for people of all faiths, as well as for their places and symbols of worship, we wanted to make it clear that a church, convent, or cross in Auschwitz, the largest Jewish cemetery in the world, is a desecration of the six million Jews who were murdered in the Holocaust. It is as inappropriate as a Jewish star or synagogue would be on the grounds of a Catholic cemetery (1998 : 671).

Auschwitz est ici clairement le symbole de la Shoah. Rabbi Avi Weiss s'inquiète du passage de ce qu'il appelle la « mémoire courte » à la « mémoire longue » et exprime la crainte que la mémoire de l'Holocauste « will not remain intact » (1998 : 674). Les événements historiques seraient commémorés lorsqu'ils sont intégrés dans des rituels : or, il n'y en a pas pour la Shoah, et, toujours selon Rabbi Avi Weiss, les musées ne sont pas fiables pour la commémoration. La seule chose qui puisse assurer la perpétuation de la mémoire de la Shoah est alors le site lui-même (*Ibid.* : 674-675). Face à ce diagnostic, Weiss suggère que ce soit l'État d'Israël qui négocie le futur d'Auschwitz,

pour assurer la mémoire de la Shoah à long terme (*Ibid.* : 676). Pour Gebert, aucun symbole religieux ne devrait être permis sur le site des camps, alors que Krajewski propose une organisation de la présence des symboles. Pour Gebert toutefois il ne s'agit pas d'effacer le martyr polonais : même si la croix est retirée, il restera la cellule de Kolbe avec des croix et des icônes chrétiennes, qui n'offensent personne (1998 : 212), position que partage le Père Musiał (1998 : 53).

En commentant la chronologie des événements, Krajewski mentionne, comme l'Archevêque Muszyński et le Père Musiał l'importance des symboles religieux durant la période communiste. Bien que les intentions de ceux qui ont mis la croix dans la foulée des événements de 1989 étaient pour lui visiblement inscrites dans la « guerre religieuse », il rappelle que pour la majorité des Polonais, la croix était une façon de s'opposer à la répression religieuse du gouvernement communiste : « It is also worth stressing that in Communist Poland placing crosses or building whole chapel secretly, with no permission, was a standard way of proceeding. Popular support was so strong that usually the authorities did not dare to demolish the illegally placed religious symbol » (1998 : 39).

Ceci dit, et d'autre part, Gebert critique également la place de la croix : pour les Juifs, la croix n'est pas le symbole des victimes, mais plutôt des auteurs du crime. Il ne devrait donc pas y avoir de croix à Auschwitz puisqu'elle est le symbole de l'histoire de l'Europe chrétienne et cette histoire est indissociable de la Shoah pour les Juifs :

There is, of course, no collective responsibility for past actions. But there is collective responsibility for history. And the history of Europe is a Christian one. [...] The crosses remain the symbols of that Christian European history. The same crosses which now tower above the walls of the camp (1998 : 209).

Dans les deux publications du clergé qui s'opposent aux croix, il n'y a pas de regard autoréflexif et critique par rapport à la place de l'Église dans l'histoire européenne : ils critiquent l'instrumentalisation politique de la croix et non la croix en elle-même dans son rapport symbolique (comme symbole de la catholicité) à l'histoire des Juifs

européens. Leur mise en récit ne questionne pas le symbole de la croix dans l'histoire de l'Europe et de la Shoah.

Un aspect soulevé également par Krajewski concerne la « matérialité » des débats mémoriels. Effectivement, si les débats entourant la croix semblent opposer des récits discordants entre groupes « Polonais » et « Juifs » et contester l'identité nationale des Polonais, les Juifs polonais sont directement impliqués, non seulement au niveau des débats mémoriels, mais dans leur quotidien. Krajewski écrit effectivement que

Polish Jews have felt that they have been waging a war in which they seemed to fight Catholic symbols. Hearing that, for example, a group of several hundred persons from Oswiecim wrote that the attempt to remove the cross meant a fight “against their dignity and their faith”, irritated some of the Polish Jews and frightened many others. Even those Jews who were bothered by the cross felt that the fight against it had already brought more harm than could be gained by its relocation (1998 : 43).

Le ton donné à la déclaration des Juifs polonais quant à la controverse des croix illustre cette position : ils réitèrent l'importance de reconnaître et de respecter la mémoire de toutes les victimes d'Auschwitz et soulignent qu'il ne s'agit pas seulement du symbole de la Shoah, mais également de la souffrance des Polonais sous l'occupation allemande. Même s'ils respectent la croix pour les catholiques et affirment qu'ils ne décideront pas pour la grande croix, ils considèrent que dans l'esprit de Vatican II, le compromis de l'absence de tout symbole religieux sur les camps est raisonnable (*Ibid.* : 45).

2.3.5 Perspectives analytiques

L'étude de Zubrzycki (2006) montre qu'en plus d'être une controverse entre deux perceptions différentes de la nature symbolique d'Auschwitz et de sa place dans la construction et le maintien du récit et de l'identité nationale, il s'agit d'une controverse sur la définition de la nation et de son lien avec la religion à même la Pologne. Elle dira que le débat, alors intrareligieux et intranational, porte sur l'identité nationale telle qu'elle est amenée à être revue dans la période post-communiste où les liens entre religion, nation et État se modifient. Elle soutient que lorsque la « nation polonaise »

n'avait pas d'État pour se reproduire, l'Église jouait un rôle central dans la survie du groupe. Toutefois, lorsque le groupe national acquiert le contrôle des appareils étatiques, le rôle et l'importance de l'Église tendent à diminuer et à sortir de la vie publique pour retourner dans la vie privée⁵⁴.

Pour trois des auteur.e.s du corpus, la controverse des croix apparaît comme indissociable des changements politiques et sociaux qui avaient cours en Pologne, de la conjoncture particulière des années 1990. Pour Holc (2005) et Hansen (2010), la controverse est liée notamment au sentiment d'insécurité et d'anxiété généré par l'eupéanisation de la Pologne (adhésion à l'OTAN, processus de négociation pour adhésion à l'UE, incertitudes économiques, pluralisation de la vie politique, sécularisation) qui mène à une redéfinition des frontières de l'appartenance nationale et de l'inscription de la nation dans un certain récit historique. Dans ce contexte, Hansen (2010) souligne la prégnance des stéréotypes et images qui marque un groupe *autre* comme extérieur constitutif du groupe à définir : dans le cas de la controverse des croix, cet autre se manifestait dans la figure des Juifs (2010 : 85).

Plus précisément, Zubrzycki explique l'émergence de cette controverse comme le résultat d'un processus double, motivé par la diminution de l'influence de l'Église et de son rôle pour la survivance du groupe au moment où la Pologne acquiert le statut d'État-nation et par la mise sur pied de plusieurs institutions pour la reproduction de la nation (histoire, éducation, langue, etc.) et le « repli » de l'Église dans la sphère privée

⁵⁴ Cette hypothèse a également été élaborée par Danielle Juteau dans son chapitre *From Nation Church to Nation State* (1999) à propos de l'articulation entre groupe national, Église et appropriation des femmes au Québec. Elle défend que face aux britanniques, la nation pour les « canadiens-français » est comprise comme la communauté du peuple (ethnique) et c'est l'Église qui est l'institution centrale de la survivance du groupe, parce que l'État est monopolisé par un autre groupe. La nouvelle communauté nationale qui se développe avec la période d'urbanisation et d'industrialisation au Québec entraîne une définition territoriale de la communauté nationale, « les québécois » : il y a passage des canadiens-français catholiques aux québécois francophones, excluant les autres francophones et catholiques sur le territoire canadien. L'Église n'est plus fondamentale à la survivance du groupe maintenant que la nation à un État pour se reproduire et les frontières et l'identité nationale s'en trouvent modifiées.

(2006 : 80-81). C'est donc la définition de la nation à travers son lien à la religion qui est renégociée : « The post-1989 transition is essentially a nationalist one, that is, the attempt at building a national state, a state of and for Poles, hence the need to define Polishness and its relation to both Roman Catholicism and the Roman Catholic Church » (*Ibid.* : 206). Zubrzycki soutient que la controverse des croix était dans ce contexte une action performative venant défendre les marqueurs catholiques de plus en plus contestés de l'identité nationale (*Ibid.* : 208). Plusieurs chercheurs dans le champ de la sociologie du racisme et du nationalisme ont effectivement observé que les changements de frontières formelles (souvent appliqués à l'ouverture du régime de citoyenneté) entraînent une redéfinition des frontières informelles. La renégociation des frontières de la collectivité vers une plus grande inclusion participe aux mutations du racisme, les marqueurs habituels délimitant les frontières de la communauté étant dorénavant remis en question (ici, par exemple, la catholicité des Polonais). Des processus de racisation de l'altérité participeront à la création de nouveaux marqueurs de séparation et d'exclusion, ou à la réactualisation d'anciens, permettant de distinguer ceux qui appartiennent au « nous » national de ceux qui n'y appartiennent pas⁵⁵.

La controverse des croix m'était initialement apparue comme une opposition à ce qui pouvait être perçu, du point de vue des Polonais ayant été socialisés sous le régime communiste soviétique, comme une « judaïsation » ou « dépolonisation » de la mémoire qu'incarne le symbole d'Auschwitz, et comme un acte de préservation de la mémoire des prisonniers polonais morts à Auschwitz, jusqu'alors un site important du martyr polonais. L'analyse du corpus montre que la controverse est une forme de résistance aux changements en cours quant au régime d'historicité dominant et au maintien d'un récit dans lequel les Polonais sont à la fois résistants et victimes sous les

⁵⁵ Dans le cas de l'Allemagne par exemple, les changements apportés dans le sens d'un régime de citoyenneté plus inclusif au tournant des années 2000 auront comme effet de « [...] renewed anxiety about safeguarding "German" values and traditions » (Winter, 2010 : 5). Il s'agit effectivement d'un moment de renégociation du sens de la citoyenneté et de ses frontières.

occupations. Or, ces modifications du paradigme historiographique et mémoriel officiel se produisent dans une conjoncture sociohistorique et politique où les frontières de l'identité nationale sont redéfinies par les nouvelles dynamiques et configurations issues de la transition. La controverse des croix n'est donc pas uniquement liée aux débats entourant le régime d'historicité qui prévalait, mais aussi à ceux autour de la redéfinition des frontières de la nation, dont un des marqueurs historiques principaux est la catholicité.

L'analyse de ce corpus aura donc permis de soulever deux éléments interreliés assez récurrents dans les publications et qui n'avaient pas été soulevés dans la contextualisation sociohistorique du premier chapitre : 1) la répression religieuse sous le régime communiste soviétique et la mobilisation des symboles religieux comme moyen de contestation du régime et des violations des droits ; 2) l'importance de la catholicité dans la construction historique de l'identité nationale polonaise, indissociable du rôle que l'Église a eu comme institution de survie durant les occupations⁵⁶.

Conclusion

La signification des lieux de mémoire et la construction d'un récit national particulier se façonnent réciproquement et sont indissociables du contexte politique et social. Les groupes sociaux porteurs de mémoire investissent ces lieux et les inscrivent dans une continuité historique : pendant presque quarante ans en Pologne, les Polonais catholiques ont été le groupe national qui a fait le travail de mémoire pour lier le lieu physique à une représentation de l'histoire particulière. Nous avons vu les changements de mises en récit et de représentations de l'histoire au Musée Mémorial d'Auschwitz-

⁵⁶ Zubrzycki montre qu'il aura fallu un long moment pour que l'identité nationale soit catholicisée et que le catholicisme soit nationalisé (2006 : 49).

Birkenau sous le régime communiste soviétique, la façon dont la mémoire publique a dû être restructurée lors du changement de régime et comment le récit national polonais se complexifie avec l'ouverture à la pluralité des mémoires entamée quelques années avant 1989⁵⁷. Le Musée Mémorial a également été une scène politique importante, ce qui a mis en lumière à la fois les mémoires conflictuelles entre Polonais catholiques et juifs et les ambiguïtés de l'identité nationale qu'Auschwitz incarne. L'histoire et la mémoire sont médiées par les expositions et le sens attribué au Musée Mémorial, mais aussi à travers les actes plus performatifs qui s'y jouent, comme c'est le cas avec les controverses du couvent et des croix.

À travers ces controverses sur la présence de symboles catholiques à Auschwitz, nous pouvons voir différentes mises en récit du passé liées à des interprétations discordantes de ce qui constitue l'identité nationale et de son lien à la catholicité. Ce que ce débat a de spécifique, ce qu'il permet de saisir et qui sera important dans le prochain espace de débat que j'étudierai est donc : 1) la difficulté de faire reconnaître en Pologne la centralité de la Shoah ; 2) le travail d'autoréflexivité générale sur les relations judéo-polonaises et l'antisémitisme dans le présent ; 3) les débats sur l'identité nationale polonaise et ses frontières. Si être Polonais est implicitement lié à la catholicité, les catégories de perception du monde social en seront assurément influencées, et comme nous avons vu dans le cadre théorique, les historiens ne sont pas à l'extérieur des rapports conflictuels qui structurent et divisent la société : cette représentation du groupe national polonais comme historiquement catholique risque d'influencer leur analyse et leur compréhension de qui fait partie de la communauté nationale polonaise. Bref, ce que l'on voit avec ce premier espace de débat, et grâce aux travaux de

⁵⁷ Les Polonais ont parfois été accusés par certains représentants des pays de l'Ouest d'être responsables de l'extermination des Juifs en Pologne, de sorte que l'indifférence mondiale lors de la Deuxième Guerre était réduite à l'antisémitisme de la Pologne (Meng, 2011 ; Lehrer, 2012 ; Kugelmass, 1993). Young affirme ainsi que « If Poles seem to have displaced the Germans as the first enemies of the Jews, it's time we asked why : not to diminish the specter of anti-Semitism in Poland, but to remember what our postwar alliances ask us to forget » (1993 : 150). Lehrer (2012) constate également que pour beaucoup de Juifs encore aujourd'hui, le blâme qui incombait aux Allemands s'est déplacé sur les Polonais.

Zubrzycki, Holc et Hansen, entre autres, ce sont des conflits sur le sens à donner à l'identité nationale, sens qui n'est jamais figé, dans une conjoncture où il y a pluralisation de la vie sociale et politique, et où l'identité nationale polonaise s'est construite en opposition aux Juifs. C'est un débat qui questionne le lien entre catholicité et identité nationale dans le contexte de la transition vers une démocratie libérale et une économie capitaliste et qui interroge les catégories de perception de la réalité sociale. On peut aisément pressentir que les conflits sur les représentations des groupes sociaux ethno-nationaux dans le premier espace de débat seront partie intégrante des publications dans le deuxième lieu d'expression du débat sur les relations judéo-polonaises.

La reconnaissance de la mémoire des Juifs à Auschwitz vient donc directement questionner non seulement le récit national catholique polonais, mais aussi les relations judéo-polonaises avant, pendant et après la guerre et conséquemment la façon dont le groupe national rend intelligible son histoire et son identité nationales dans le présent. Dans le cas de la Pologne, depuis 2005, mais surtout depuis l'élection à majorité en 2015 du parti conservateur Droit et Justice, dont il sera question dans les deux prochains espaces de débats, ce lien semble particulièrement évident : la fermeture de la communauté nationale et la réaffirmation du marqueur de la catholicité se fait réciproquement avec la fermeture du récit historique afin que seuls les événements glorieux soient mis de l'avant. Ceci nous ramène à l'idée de Ricœur selon laquelle la fermeture des frontières de l'identité nationale dans le présent est liée au contrôle de l'histoire, alors que la possibilité de débattre du passé permet une ouverture dans le présent pour revoir les rapports de pouvoir notamment.

Ce phénomène n'est toutefois pas une spécificité de la Pologne. Au Canada, sous le gouvernement conservateur de Stephen Harper, la mise en récit de l'histoire canadienne était orientée vers une histoire glorieuse et militaire, avec, entre autres, un financement important pour la commémoration de la guerre de 1812, la transformation

du prix Thérèse-Casgrain du bénévolat pour le prix du premier ministre, la modification du guide de citoyenneté pour la naturalisation et le changement du Musée d'histoire des civilisations au Musée canadien de l'histoire fortement structuré autour des faits d'armes, pour ne donner que quelques exemples. Aborder les enjeux en réfléchissant sous forme dialogique avec le Canada me ramène à ma posture d'énonciation, mais permet aussi de ne pas traiter le cas de la Pologne comme un cas à part, ou propre aux pays de l'ancienne Europe de l'Est. D'une part, la « polonisation » de la Deuxième Guerre mondiale et de la Shoah n'est pas un phénomène purement polonais : les autres États-nationaux aussi recadrent cette histoire dans leur récit (Meng, 2011 ; Young, 1993) et, d'autre part, le rapport à l'histoire et la fermeture de la communauté nationale se déploie aussi dans des démocraties libérales multiculturelles comme le Canada.

CHAPITRE III

DEUXIÈME ESPACE DE DÉBAT : L'ENJEU DE LA RECONNAISSANCE DES VIOLENCES CONTRE LES JUIFS À PARTIR DU CAS DU MASSACRE DE JEDWABNE (1941)

Introduction

Le retour à une souveraineté nationale en 1989 s'est accompagné d'une réappropriation et d'une nationalisation de l'histoire et de la mémoire, parallèlement aux processus de démocratisation et de pluralisation de la vie sociale et politique (Droit, 2007). La Pologne entre également dans des négociations pour adhérer à l'Union européenne, mais l'acceptation de l'interprétation de la Shoah qui y est promue est souvent vécue comme un « deuil diplomatique » (Michlic et Himka, 2013 ; Traverso, 2012). Comme nous l'avons vu avec la controverse sur les symboles religieux à Auschwitz, le régime d'historicité dominant en Pologne est contesté par la nouvelle place accordée aux « mémoires juives », jusqu'alors refoulées, ce qui ne manque pas de susciter des débats sur les frontières de l'appartenance nationale à travers les redéfinitions et les contestations des notions polysémiques telles que « nation », « citoyenneté », « Polonais » et « Juifs » (Lehrer et Meng, 2014 : 7).

Avec l'ouverture des archives et l'accès à de nouvelles données, le passé n'est plus figé et différentes interprétations peuvent en être proposées et débattues. Jan Tomasz Gross, professeur à Princeton, a quitté la Pologne en 1968 et s'inscrit dans un mouvement de relecture critique de l'historiographie polonaise. Il a publié *A Tangled Web* (2000 [1998]), qui confronte le paradigme dominant, mais cet ouvrage n'obtiendra pas d'échos retentissants. C'est la parution de *Neighbors. The Destruction of the Jewish Community in Jedwabne, Poland, 1941* (2003 [2000]), qui déclenchera un débat national sur les relations judéo-polonaises en Pologne et la prolifération subséquente

de travaux sur ce sujet. *Fear : Anti-Semitism in Poland after Auschwitz : An Essay in Historical Interpretation* (2006) et *Golden Harvest : Events at the Periphery of the Holocaust* (2012), les deux livres suivants du même auteur, susciteront également d'importantes controverses, autant en Pologne qu'à l'international. Ceci dit, je me concentrerai principalement sur les débats entourant *Neighbors [...]*⁵⁸ et n'aborderai qu'en complément les deux autres livres.

Les trois publications de Gross traitent des violences antisémites perpétrées par des Polonais non-juifs pendant et après la Deuxième Guerre mondiale. Si les controverses autour des symboles religieux à Auschwitz ont contesté la place symbolique de ces camps dans le récit national polonais en mettant en concurrence les récits polonais et juifs pour le statut de victime collective principale du régime hitlérien, les livres de Gross viennent, quant à eux, brouiller les catégorisations bourreaux-victimes-témoins, car elles ne sont pas étanches et ne parviennent pas à rendre compte de la multiplicité des positions des Polonais pendant la guerre. Ses livres obligent à réfléchir à l'extérieur des catégorisations généralement utilisées pour rendre intelligible cette période et ébranle le paradigme mémoriel et historiographique en Pologne : il confronte les mythes de la nation victime et résistante et la perception des souffrances parallèles, et comme dans le cas des controverses à Auschwitz, les révisions et les contestations de la mémoire et de l'histoire des relations judéo-polonaises influencent réciproquement les sens donnés à « l'identité nationale » et à l'inscription du groupe dans une certaine continuité historique. Ce faisant, les débats historiographiques et mémoriels nous en disent autant sur le présent que sur le contexte social et politique dans lesquels ils se déroulent (Traverso, 2011).

⁵⁸ La structure argumentative des critiques pour les livres suivants, bien qu'elle leur soit spécifique, ressemble essentiellement à celle du premier livre.

Dans un premier temps, il sera question de revenir sur *Neighbors [...]* et de le résumer en le décortiquant suivant les trois moments de la structure narrative proposée par Ricœur (2000) : l'objectivation des archives, les théories explicatives et la représentation dans la mise en récit. Dans un deuxième temps, il sera question de faire ressortir les enjeux soulevés lors de ces débats, autour des trois mêmes moments. J'inscrirai finalement les trois livres dans le contexte de leur publication. Il sera moins question de la nature des arguments mobilisés, que du contexte sociopolitique dans lequel ils s'insèrent, contexte largement structuré autour de l'Institut de la mémoire nationale (IPN), organisation qui s'occupe de l'historiographie de la période 1939-1989 et qui a notamment comme mission de préserver la mémoire des pertes, des victimes et des dommages à la nation polonaise causés lors la Deuxième Guerre mondiale, dont les orientations sont intimement liées au gouvernement en place.

3.1 *Neighbors [...]* de Jan Tomasz Gross

Le livre *Neighbors [...]* se penche sur les relations judéo-polonaises pendant la Deuxième Guerre mondiale en Pologne, et s'interroge sur un épisode de violence et de pillage contre les Juifs polonais perpétré par des Polonais non-juifs. Je vais d'abord le résumer en suivant les trois moments *méthodologiques, non chronologiques et toujours imbriqués* de l'opération historiographique (Ricœur, 2000) et, à travers eux, les aspects du régime d'historicité dominant qui sont contestés, la conceptualisation des groupes sociaux qui est mise de l'avant et le contexte national et discursif.

3.1.1 Interprétation des événements historiques

Neighbors [...] décrit le meurtre des Juifs polonais de Jedwabne en 1941 par leurs voisins polonais. Jedwabne est un petit village dans le nord-est de la Pologne dont un peu moins de la moitié de la population était juive avant la guerre, soit environ mille habitants juifs (Persak, 2009). En 1939, Jedwabne se retrouve sous occupation

soviétique suite au pacte de non-agression entre Hitler et Staline. C'est en 1941 que les Allemands attaquent les Soviétiques et Jedwabne devient sous occupation allemande. Quelques semaines plus tard, les habitants juifs sont assassinés par leurs voisins polonais. Les hommes, les femmes et les enfants juifs sont réunis sur la place du marché, puis les hommes sont obligés de détruire une statue de Staline pour ensuite transporter les morceaux jusqu'à une grange, où ils sont tués. Les autres sont amenés par la suite à la grange, où ils sont brûlés vivants. Après les meurtres, les biens et propriétés des Juifs seront pillés. Des nazis étaient présents lors du massacre, mais les meurtriers étaient Polonais⁵⁹. Les estimations du nombre de victimes varient, autour de quelques centaines (*Ibid.* : 462). Environ dix habitants juifs originaires de Jedwabne ont survécu au massacre et à la Shoah (*Ibid.*). Des meurtres de masse et des pogroms par les habitants polonais contre leurs voisins juifs ont lieu dans toute cette région à l'été 1941, dans une vingtaine d'endroits (Kichelewski, 2011).

Avant la parution du livre *Neighbors [...]*, le massacre de Jedwabne était imputé aux Allemands et la vague de violences qui déferla le long de l'ancienne frontière entre Allemands et Soviétiques était refoulée. Sur la première plaque commémorative de Jedwabne, inaugurée dans les années 1960, était inscrit : « Site of the suffering of the Jewish Population. The Gestapo and the Nazi Gendarmerie Burned Alive 1600 People 10 July 1941 ». En 2001, dans la foulée des controverses suscitées par le livre, une nouvelle plaque est inaugurée, sur laquelle il est inscrit en Polonais, Yiddish et Hébreu, « To the Memory of Jews from Jedwabne and Surrounding Areas, Men, Women, and Children, Fellow Dwellers of this Land, Who Were Murdered and Burned Alive on This Spot on July 10, 1941 – July 10, 2001 ». L'identité des meurtriers n'est donc pas énoncée, mais le discours du président lors du dévoilement du nouveau monument le

⁵⁹ L'IPN mènera une enquête et le rapport final, publié en 2002 : « [...] confirmed the decisive role of the Polish population in “conducting the criminal act”, whose direct perpetrators were “Polish citizens of Jedwabne and its environs : at least forty men” » (Forecki, 2013 : 210).

10 juillet 2001 soulignait que les Polonais étaient les auteurs du crime, ce qui n'était pas une décision consensuelle⁶⁰.

Principales thèses du livre et contestation du récit national

En reconstituant les événements du massacre de Jedwabne, Gross réfute l'idée répandue voulant que ce soit la collaboration massive prétendue des Juifs avec l'occupant soviétique de 1939 à 1941 qui expliquerait les violences contre les Juifs. Si l'antisémitisme est une condition nécessaire pour que les meurtres aient eu lieu, il ne constitue pas une condition suffisante : c'est la possibilité de pillage, d'expropriation et d'appropriation des biens, propriétés et espaces sociaux des Juifs, qui auraient incité au meurtre (Gross, 2003 : 110). Gross souligne bien évidemment que ces meurtres n'auraient pas eu lieu, n'eût été de l'occupation et de la violence des nazis. Si les relations entre Juifs et Polonais ont été médiatisées par les nazis, « [...] one should not deny the reality of autonomous dynamics in the relationships between Poles and Jews within the constraints imposed by the occupiers » (*Ibid.* : 9)⁶¹.

⁶⁰ « Le président de la République Andrzej Duda, conservateur et nationaliste, trouve déplorable que son prédécesseur [...], ait demandé pardon aux Juifs, au nom de la Pologne, pour le pogrom à Jedwabne. Selon lui, les Polonais, dont l'histoire est forcément glorieuse, n'ont en rien à s'excuser auprès de qui que ce soit » (Grabowski, 2016b : 7).

⁶¹ *Fear [...]* se penche sur les violences contre les Juifs après la guerre. Gross élabore sa critique du mythe du judéo-communisme : non seulement les Juifs ne seraient pas responsables de la soviétisation de l'espace social polonais après la guerre, mais, d'une part, le régime soviétique se serait servi de l'antisémitisme pour instaurer son pouvoir et, d'autre part, l'antisémitisme du Parti communiste aurait fortement incité les Juifs à fuir le pays. Gross revoit le pogrom de Kielce en juillet 1946 et soutient que l'économie morale en Pologne normalisait le meurtre des Juifs : « [w]hat stands out on this gruesome occasion is the widely shared sense in polish society that getting rid of the Jews, by killing them if necessary, was permissible » (*Ibid.* : 108). Les violences d'après-guerre révéleraient la conscience coupable des Polonais quant à la connivence avec les politiques nazies : « [...] it was widespread collusion in the Nazi-driven plunder, spoliation, and eventual murder of the Jews that generated Polish anti-semitism after the war, not the alleged postwar Jewish collusion in the imposition of Communism on Poles » (*Ibid.* : XIV). *Golden Harvest [...]* (2012) se saisit d'un thème transversal aux deux livres précédents : le pillage des biens et des propriétés des Juifs pendant et après la Guerre. En partant d'une photographie qui représenterait des Polonais après avoir creusé dans les dépouilles des Juifs morts et enterrés à Treblinka à la recherche d'objets oubliés par les nazis, Gross défend que le meurtre et le pillage des Juifs dans l'ensemble de l'Europe occupée par les nazis n'étaient pas le fait de quelques déviants ou marginaux, mais une pratique socialement acceptée, courante, qui traversait l'ensemble des groupes

Conceptualisation des groupes sociaux et des violences entre groupes

Avec *Neighbors* [...], Gross exprime son intention de confronter le régime d'historicité dominant en Pologne, qui ne traite presque pas des relations judéo-polonaises et qui considère généralement l'histoire des deux groupes comme distincte. En reconstituant l'histoire du meurtre des Juifs par leurs voisins polonais, Gross invalide cette idée et inscrit les deux groupes dans une analyse relationnelle. C'est en liant leur histoire et en refusant de les réifier que Gross conteste le récit national et ébranle la conscience historique et la mémoire collective du groupe dominant en Pologne. Il ne suffit pas « d'intégrer » les Juifs à l'histoire déjà écrite de la « nation polonaise », mais bien de changer l'interprétation qui est faite de toute cette période, ce qui souligne, encore une fois, le caractère relationnel des groupes.

Contexte national et discursif : l'enjeu des traductions

La traduction de *Neighbors* [...] contient des différences significatives, qui modifient ce qui fait débat. Par exemple, Gross aurait écrit dans la version polonaise que « the 1,600 Jedwabne Jews were killed neither by the Nazis, nor by the NKVD, nor by the UB, but by society », ce qui a suscité de vives réactions dans les publications des auteurs polonais, mais cette phrase – qui souligne que la société polonaise est responsable des meurtres – est inexistante dans la version anglaise⁶². Cet élément suscitera par ailleurs plusieurs critiques dans les débats. Nous y reviendrons.

sociaux. Si l'extermination des Juifs d'Europe est la responsabilité des nazis, Gross propose de se concentrer sur le corollaire de l'extermination massive des Juifs, soit le pillage de leur propriété.

⁶² La traduction de *Fear : Anti-Semitism in Poland after Auschwitz : An Essay in Historical Interpretation*, en Polonais se traduirait par *Fear : Anti-Semitism in Poland just After the War. The History of Moral Collapse* (Forecki, 2013 : 173). Kichelewski affirme que Gross aurait « délibérément choisi “une formulation plus radicale” de ses propos pour la version polonaise » (2009 : 1098). La version anglaise de *Fear* [...] contient un premier chapitre sur l'occupation nazie en Pologne et sur la mise sur pied du régime soviétique après la guerre, chapitre qui est inexistante dans la version polonaise :

3.1.2 Nouvelle manière d'aborder les archives

Pour *Neighbors [...]*, Gross reconstruit les événements de l'été 1941 principalement à partir du témoignage de Szmul Waserztajn, rédigé en 1945 au *Jewish Historical Institute of Justice* : il tente de documenter historiquement cette mémoire avec les archives des procès de mai 1949 et novembre 1953⁶³, le *Memorial Book of Jedwabne* de 1980 et les entretiens réalisés avec les habitants de Jedwabne par la réalisatrice Agnieszka Arnold en 1998. Le travail de Gross rappelle bien que du point de vue épistémologique, l'articulation entre histoire et mémoire ne permet pas de trancher qui, de la mémoire ou de l'histoire, a raison, et que c'est dans leur tension dynamique que s'écrit l'histoire (Dosse, 2008 : 37).

À contrepied des méthodes historiques habituelles pour cette période en Europe de l'Est, il plaide en faveur d'une approche avec les archives et les témoignages qui donnent raison, jusqu'à preuve du contraire, aux victimes de l'histoire et non l'inverse. Pour Gross, dans l'objectivation des archives, les chercheurs doivent changer leur façon d'appréhender les récits des survivants, d'un « a priori critical » à un « in principe affirmative » : « The greater the catastrophe the fewer the survivors. We must be capable of listening to lonely voices reaching us from the abyss, as did Waserztajn's testimony [...] » (2003 : 139-140). Pour Gross, cette nouvelle utilisation des archives est non seulement justifiée par le contexte de violence qui ne laisse que très peu de traces des vaincus, mais aussi, dans le cas de la Pologne, par l'absence d'études et de recherches qui se penchent sur les violences contre les Juifs⁶⁴ (*Ibid.*).

« Gross rationalised this decision by suggesting that this historical period is well known in Poland while it needed to be properly expounded to the western reader » (Forecki, 2013 : 222).

⁶³ Gross défend la validité des témoignages et des archives : au lendemain de la guerre, les Juifs n'ont aucun intérêt à accuser les Polonais plutôt que les Allemands et les archives issues des procès seraient valides puisqu'il ne s'agirait pas de procès politiques (sous Staline la souffrance des Juifs est effacée).

⁶⁴ *Golden Harvest [...]* se saisit pleinement de la nouvelle utilisation des sources. « The frequency of these reports is sufficiently high and their distribution sufficiently broad, however, to preclude

L'écriture, la mise en forme littéraire de *Neighbors [...]* – mais aussi de *Fear [...]* et de *Golden Harvest [...]* – se rapproche davantage de l'histoire sociale et n'est pas en rupture avec la subjectivité manifeste de son auteur, dans la mesure où le « je » de l'énonciation est assumé. Le lecteur « suit » les réflexions et les hésitations de l'auteur face à la découverte des témoignages et des archives qu'il nous livre, dans le cas de *Neighbors [...]* et *Golden Harvest [...]* ; ou quant à sa relecture critique des interprétations historiques avec *Fear [...]*.

3.1.3 Pour un changement de paradigme historiographique

Gross soutient que les frontières de l'identité collective sont construites et doivent toujours rester ouvertes pour intégrer des événements précédemment exclus (2003 : 135). Il ouvre alors la question de la responsabilité historique et collective. Il anticipe les critiques à ce sujet, et affirme que l'histoire d'une société est comme une biographie collective, et que tous mensonges refoulés ou niés nuisent à l'authenticité de cette histoire et sera « [...] laced with fear of discovery » (*Ibid.* : 169). Il annonce déjà que les « défenseurs de la Pologne » « [...] will keep diverting attention from shameful episodes burried in the past and go on defending Poland's good name, no matter what. They will take all setbacks and difficulties to be consequence of deliberate enemy conspiracies » (*Ibid.*).

De façon plus générale, *Neighbors [...]* oblige à réfléchir la Shoah comme un « phénomène hétérogène ». Au plan systématique pensé et mis en œuvre par le régime nazi⁶⁵ s'ajoutent des actes improvisés par les acteurs locaux (2003 : 124-125). La

concluding that these were isolated episodes in strictly confined areas. But the heart of all this lies not in asking what percentage of Polish peasants were hunting down local Jews (we will never be able to provide reliable statistics on this), but rather how these murders were carried out » (*Ibid.* : 58).

⁶⁵ Traverso défend que la Shoah représente une synthèse inédite de nombreux développements propres à la modernité occidentale qui apparaissent rétrospectivement comme des conditions nécessaires à son émergence (2002 : 15-21). Bauman soutient également que la violence nazie n'est pas une aberration de

compréhension et l'explication de la violence nazie et de l'antisémitisme ne peuvent plus s'épuiser dans cette rationalité instrumentale technocratique de la modernité : le travail de Gross en complexifie la compréhension, puisqu'il soulève que la Shoah a aussi donné lieu à des meurtres qui se sont déroulés avec des « [...] primitive, ancient methods and murder weapons [...] as well as the absence of organization. It is clear, from what happened in Jedwabne, that we must approach the Holocaust has a heterogeneous phenomenon » (2003 : 124). Reconnaître ceci implique une différence importante, d'une part, au moment de réfléchir à la responsabilité des meurtres liés à la Shoah et, d'autre part, quant aux possibilités réelles de survie des Juifs (*Ibid.* : 125).

3.2 Controverses et débats

Dans cette section, je propose d'analyser ce qui fait débat à travers les trois moments de l'opération historiographique, afin de voir différentes résistances au changement de régime d'historicité. Le maintien ou la révision d'un récit historique est intimement lié aux enjeux du présent, ainsi qu'à des conceptions particulières des groupes sociaux au fondement de la compréhension des relations judéo-polonaises dans le passé et dans le présent. Comme je ne suis pas historienne, mon objectif n'est pas de valider ou d'invalidier des sources et des interprétations : je regarde, dans une perspective sociologique, ce qui fait débat, ce sur quoi les conflits portent en réfléchissant à la conceptualisation des groupes sociaux⁶⁶. Cependant, je ne peux pas non plus éviter les

la civilisation occidentale : elle ne peut se comprendre que par sa relation à la rationalité instrumentale, à la modernité et au développement de la technologie et de la bureaucratisation (2002 [1989] : 19).

⁶⁶ *Neighbors [...]* a déclenché un débat national et j'ai pu constituer un corpus varié. Je m'intéresse particulièrement aux publications de Jan Marek Chodakiewicz, parce qu'il a édité un livre en réplique à chaque livre de Gross. Il travaille aux États-Unis, ces livres sont publiés en anglais et ils sont médiatisés en Pologne : *After the Holocaust* a été publié en polonais en 2008 par l'IPN comme réplique valide à *Fear [...]*. Par ailleurs, Chodakiewicz est l'un des auteurs les plus cités dans les publications du corpus qui critiquent Gross, avec Bogdan Musiał et Tomasz Strzembosz, entre autres. En général, les auteurs qui prennent part au débat dans mon corpus sont des historiens et des sociologues, mais il y a également des journalistes et des politiciens. À ma connaissance, Michlic et Polonsky (2004) pour *Neighbors [...]* et Forecki (2013) pour *Neighbors [...]* et *Fear [...]*, sont les principaux auteurs qui ont cherché à rendre compte des débats. Tous se basent sur les catégories d'Andrzej Paczkowski pour classer les réactions,

enjeux liés à la vérité historique : je ne ferai pas fi des enquêtes qui se sont produites depuis la publication et qui confirment les principales thèses de Gross. Je ne peux pas non plus m'extraire du temps présent dans lequel j'écris, avec l'évolution des débats que je regarde *a posteriori*, notamment en lien avec l'Institut de la mémoire nationale (IPN).

3.2.1 Conflit d'interprétation des événements historiques

Les débats quant à l'interprétation des événements historiques se structurent autour de la contextualisation des violences pendant la guerre, au sens et à la responsabilité des actions, ainsi qu'à la fréquence et à la « normalité » sociale des pillages et des violences.

Interprétation des violences à Jedwabne pendant la guerre

Porter (2002) relève deux tendances problématiques lors des débats sur les interprétations des événements de Jedwabne : la sous-explication et la surexplication. Dans le premier cas, les meurtres sont considérés comme le résultat de décisions individuelles qui ont cédé aux « forces du mal », et toute tentative pour essayer de les comprendre comporte le risque de les justifier. L'auteur souligne que le rabattement de l'explication sur les choix individuels « [...] makes it harder to identify the conditions of evil, the circumstances and (above all) the ideologies and worldviews which facilitated the perpetration of the Jedwabne crimes » (2002 : 24). Dans le deuxième cas, l'insistance sur le contexte et les causes des meurtres a pour effet d'amoindrir ou

mais suivant une terminologie différente : d'un côté il y a le *moral discourse, self-critical/affirmative*, et de l'autre le *defensive, defence of the Polish innocence paradigm/apologetic*, lui-même divisé en deux grands courants : les *moderate (defensive open/moderate apologetic)* qui cherchent à diminuer la responsabilité des Polonais et les *radical/offensive (defensive closed/radical apologetic)* qui nient la responsabilité des Polonais. Pour ma part, je propose de décrire par thèmes les débats, pour conserver la spécificité de mon approche, mais la division entre deux grands courants est inévitable.

même d'effacer la culpabilité et la responsabilité (*Ibid.* : 25).

Pour dépasser ces deux écueils, Holc soulève le potentiel heuristique du travail de tension dynamique entre choix/agentivité et rapports sociaux/structure chez Gross, puisque si les seuls responsables sont les meurtriers, il faut néanmoins se demander ce qui fait qu'une communauté devient capable de telles actions (2002 : 456). Le poids de la catégorisation ethnique était particulièrement important dans le contexte de ces violences, mais Holc soutient que le travail de Gross a le mérite de ne pas normaliser les conflits ethniques. *Neighbors* [...] pousse les chercheurs à réfléchir « [...] the facts that recognizes the power of ethnic categories as they functioned within a specific historical moment but suspends a reiteration of ethnic determinism in the re-narration of that historical moment » (*Ibid.* : 458). Appliqué à la reconstruction et à l'explication du massacre, elle affirme que

[...] rather than providing a stark choice between dismissing the massacre as the work of marginalized "hooligans," on the one hand, and collective national responsibility or guilt, on the other, *Neighbors* presents a case of individual choices mediated by ethnic and religious identities, strongly felt and linked to material sources of power (*Ibid.* : 455).

À la question de la conceptualisation des groupes, Porter défend que les chercheurs resteront dans l'impasse s'ils considèrent les Polonais et les Juifs comme « [...] two entirely cohesive, coherent, and homogeneous groups [...] » (2002 : 25). Holc rappelle que si les catégories ethniques étaient « [...] extraordinarily determinative during this period in deciding life or death, access to positions of power and to resources, and the ability to call on such cultural symbols as the nation », ces catégories étaient hiérarchisées et divisées (*Ibid.* : 457-458).

Il s'agit alors de reconstruire ce qui a rendu possible historiquement le « cultural mindset/framework » nécessaire pour que des Polonais tuent leurs voisins juifs, c'est-à-dire pour que les Juifs en arrivent à être perçus comme « both aliens and enemies (indeed, which drew an equation between aliens and enemies) » (2002 : 26). Porter

soutient que « The Jedwabne criminals were responsible as individuals, but they were also products of a specific ideology and worldview » (*Ibid.*). Les historiens doivent ainsi chercher à reconstruire le contexte qui a rendu possible l'exclusion des Juifs de la communauté, pour tenter de cerner les mécanismes et les processus, de les combattre et de les prévenir dans le présent (*Ibid.*).

Ceci dit, pour plusieurs auteurs, le travail de Gross manque de contextualisation, ce qui empêcherait les lecteurs de comprendre le sens des événements et des actions des acteurs sociaux. Wojciech Roszkowski affirme qu'il n'est pas possible de comprendre « [...] why people behaved the way they are alleged to have behaved. Nothing is said about the brutalization of everyday life under the Soviets, about revenge and counterrevenge during these horrible times, or about the scale of common banditry » (2002 : 461) et Bogdan Musiał que l'une des caractéristiques du travail de Gross est « [...] the omission of the historical context together with the simultaneous distortion of facts. This applies to both the genesis (the Soviet occupation of eastern Poland and its consequences) and the actual course of the crime in Jedwabne (the role of the Germans) » (2004 : 327). D'emblée, les responsabilités, la contextualisation et les tentatives d'explication des actes violents ressortent comme des éléments centraux au débat.

Qui est responsable ?

Deux schèmes interprétatifs, non mutuellement exclusifs, sont mobilisés par les auteurs qui contestent l'interprétation que Gross propose pour les meurtres de Jedwabne : reléguer les responsabilités des crimes aux Allemands ou remettre la faute aux Juifs eux-mêmes, responsables de leur prétendue collaboration avec les Soviétiques au détriment des Polonais. Cette collaboration expliquerait le ressentiment des Polonais à l'égard de leurs voisins juifs ainsi que leur participation aux massacres sous l'occupation nazie. Anna Bikont soulève à cet effet la tension entre le besoin de justifier

les meurtres et la relégation des meurtres aux Allemands : si les Polonais ne sont pas responsables, pourquoi chercher des facteurs justificatifs ? (2002 : 8).

Chodakiewicz défend que ce sont les Allemands qui ont organisé le meurtre des Juifs, même après la publication du rapport de l'Institut de la mémoire nationale (IPN) en 2002 qui invalide cette thèse, ce que l'auteur se garde bien de mentionner. Chodakiewicz défend que l'antisémitisme à lui seul n'est pas une condition suffisante pour expliquer le caractère meurtrier du massacre (2005 : 173), mais n'adhère pas à la thèse suivant laquelle les Polonais auraient perpétré les meurtres en raison de la possibilité d'expropriation et d'appropriation par le pillage. Pour lui, dans la plupart des cas, les Polonais auraient été contraints d'agir par les Allemands. Il affirme que « [i]n the case of Jedwabne there was also another factor, more important than any anti-Jewish sentiment. That is actual orders given by the Germans to manipulate mob mentality » (*Ibid.* : 174).

Bien qu'il admette que certains Polonais ont pris activement et volontairement part au massacre, il les place en marge de la communauté nationale en affirmant qu'il s'agissait majoritairement de Polonais d'origine allemande, des *Volkdeutsche*, ou des dégénérés : « Only a few degenerates of Polish society, including persons of ethnic German origin, were enthusiastic helpers of the Nazis » (*Ibid.* : 164, 167). Le reste des Polonais présents auraient été majoritairement des témoins du massacre (*Ibid.* : 173). Dans cette historiographie, la représentation des Polonais comme victimes et témoins est réhabilitée, reléguant alors la faute aux Allemands et à quelques Polonais en marge de la société. Selon Chodakiewicz, le spectacle de la violence nazie aurait troublé les Polonais présents : « Many, if not most, passive spectators gradually began to recoil in disgust and horror from the spectacle. [...] A number of Poles assisted the Jews by comforting them, quenching their thirst, allowing them to escape, and even giving them shelter » (*Ibid.* : 168). Non seulement la majorité des Polonais s'avèreraient être des victimes des nazis qui les contraignaient à prendre part au massacre, mais ils auraient

également agi solidairement face à la souffrance de leurs voisins juifs. Musiał abonde dans le même sens en affirmant que « [...] there are numerous indications that the Germans used coercion, and even violence, to force the Polish inhabitants to participate in the crime. Moreover, we cannot forget about the instances of Polish assistance to the persecuted Jews » (2004 [2001] : 335-336).

Dariusz Stola défend aussi que le massacre à Jedwabne était une action systématique et planifiée par les Allemands (2004 [2001] : 390). Il critique Gross pour avoir « dé-étatisé le cours des événements », puisque le déroulement du massacre nécessitait un cadre particulier, soit celui de l'État :

It cannot be seen as a form of social self-organization, a product of civil society that emerged to fill the void after the Soviet retreat. This was a German administration, a temporary administration set up by the occupier to manage an area in a newly acquired province. Karolak and his followers were simply local collaborators admitted to the lowest level of the administration (*Ibid.* : 396).

Stola exclut également les meurtriers de la nation, puisqu'ils sont des traîtres pour avoir collaboré avec les Allemands (*Ibid.* : 396-397). Cette exclusion, qui sert notamment à sortir cet événement du récit national – puisque ce ne serait pas réellement des *vrais Polonais* qui auraient commis des crimes – est largement critiquée par les auteurs qui prennent part au débat.

Pour Cienciala, les meurtriers ne sont pas marginaux, « [...] rather, they were average citizens of the town » (2001 : 63). Cette perspective est également partagée par Świda-Ziemia, pour qui les meurtriers de Jedwabne « [...] were not acting in a social vacuum. In committing murder, they were in harmony—in their understanding—with “cultured society”, with people who were not there, but whose voices were “audible” to them in that moment » (2004 : 106). Pour Zbikowski, Jedwabne est la pointe de l'iceberg des relations judéo-polonaises durant la guerre. Cet événement souligne la normativité sociale des actions anti-juives durant cette période : « The heroism of the Żegota activists and of all those righteous people [...] were just a drop in the ocean. Most of

the population was indifferent. Acts of hostility, envy, blackmail, and betrayal were much more numerous than we had previously thought » (2004 [2001] : 264). Face aux révélations de Jedwabne, deux pôles se dessinent quant à la responsabilité des Polonais : l'un reléguant Jedwabne à une exception, aux marges, et un autre intégrant Jedwabne comme un exemple – extrême – d'un comportement socialement accepté. Cette tension sera centrale au moment de réfléchir aux incidences dans le présent de ces événements.

Collaboration entre Juifs et communisme : mythe ou vérité historique ?

Certains auteurs analysent les relations judéo-polonaises par le prisme du mythe du judéo-communisme qui postule une « affinité élective » entre Juifs et communisme. L'adhésion à ce mythe comme fait historique a plusieurs effets sur l'interprétation des événements historiques : elle ne permet pas une distinction entre le travail de reconstruction de la mémoire historique et la mémoire populaire non réflexive, entre fait historique et construction sociale ancrée dans un préjugé tenace (Michlic, 2007 : 161).

Par exemple, Strzembosz décrit l'accueil enthousiaste de l'occupant soviétique par les Juifs pour expliquer les tensions entre Polonais et Juifs : « [...] the Jewish population, especially young people and the town-dwelling poor, staged a mass welcome for the invading army and took part in introducing the new order – some with weapons in hand » (2003 : 224). Il reproche aux Juifs d'avoir massivement collaboré avec l'occupant soviétique et d'avoir pris part à la destruction de l'État polonais⁶⁷. Pour

⁶⁷ L'enjeu des collaborations est une composante récurrente des débats sur l'interprétation des événements. La façon dont les relations judéo-polonaises sont représentées avant la guerre influence réciproquement la façon dont les meurtres sont contextualisés et expliqués. Par exemple, Wojciech Jerzy Mziszynski critique les historiens pour avoir accusé les nationalistes « [...] of taking, generally speaking, an immoral stance towards the Jews » (2012 : 295). Il entreprend ainsi de réhabiliter la National Democracy en défendant notamment que le nationalisme polonais des années 1930 « appeared as an oasis of serenity, not only in contrast to the Third Reich, but also other countries » (*Ibid.* : 298). Jedlicki,

Lukas, de 1939 à 1941, « Jews collaborated with the Soviets in the arrest, deportation and death of thousands of Poles » et de 1944 aux années 1950, « Jews again were prominently involved in the destruction of the Polish Home Army and the arrest and execution of Poles loyal to the Polish democratic government [...]. That process [...] continued throughout the Stalinist era [...] » (2004 [2001] : 431). C'est ce qui expliquerait l'envie de revanche et les meurtres. Pour Macierewicz, ce débat est insensé après « [...] fifty years of occupation directed by communists of Jewish origin supporting Russian Bolshevism » (2004 [2001] : 96), et défend que Jedwabne est le nouveau Kielce pour alimenter le mythe de l'antisémitisme polonais et pour taire la responsabilité des Juifs pour le communisme et l'occupation soviétique en Pologne (*Ibid.* : 95).

Si Strzembosz reconnaît que les Juifs ont vécu une certaine discrimination en Pologne, il ajoute cependant que les Juifs

[...] were not deported to Siberia ; they were not shot or sent to concentration camps ; they were not killed through starvation and hard labor. If they did not regard Poland as their homeland, they did not have to treat it as an occupation regime and join its mortal enemy in killing Polish soldiers and murdering Polish civilians fleeing to the East. They also did not have to take part in fingering their neighbors for deportations, those hainous acts of collective responsibility (2004 [2001] : 228).

Gross contestera cet argument en soulignant qu'il y avait proportionnellement plus de Juifs victimes des déportations que de Polonais (2004b [2001] : 260). On s'étonne aussi de la dichotomisation des deux groupes, qui laisse notamment croire que les Juifs polonais aient pu bénéficier de l'occupation soviétique. Cette citation illustre la forte identification de Strzembosz avec l'histoire des Polonais non-juifs, qu'il perçoit vraisemblablement comme opposée, en conflit, avec celle des Juifs polonais, qui non seulement sont placés à l'extérieur du « Nous » national, mais qui sont également vus comme des ennemis internes.

au contraire, souligne les rapports de pouvoir inégaux dans la Pologne de l'entre-deux-guerres, juste avant les occupations, et soutient qu'il est totalement invraisemblable que les attitudes face aux Juifs aient changé du jour au lendemain à cause des occupations (2004 : 242).

Quant à l'accueil des Allemands, Strzembosz soutient que les Polonais étaient hostiles à leur arrivée (2004 [2001] : 221), pour affirmer, quelques pages plus loin, qu'ils les ont accueilli avec soulagement (*Ibid.* : 234). Dans *Neighbors [...]*, Gross affirmait que les nazis avaient été positivement accueillis par les Polonais, ce que Strzembosz, loin de nier, défend :

Did the Polish inhabitants of Jedwabne and the surrounding villages enthusiastically welcome the Germans as saviors ? Yes, they did! If someone pulls me out of a blazing house in which I could burn to a crisp in seconds, I will embrace and thank that person. Even if the next day I regard him as yet another mortal enemy (2003 : 234).

Cette citation souligne le double standard quant à l'interprétation de l'accueil réservé par les Juifs aux Soviétiques, et par les Polonais aux nazis : dans le premier cas, il fait l'économie de toute analyse sérieuse des rapports sociaux qui structuraient les conditions dans lesquelles vivaient les Juifs avant l'arrivée des Soviétiques. Dans le deuxième cas, l'accueil des nazis est justifié et normalisé, puisque les Polonais sont, dans cette historiographie, ceux qui ont le plus souffert et les Juifs, ceux qui ont fait souffrir. Gutman dira que dans cette interprétation de l'histoire, « [...] Jews attacked, whereas Poles defended themselves » (2002 : 78). Plusieurs auteurs critiquent ce genre d'analyse puisqu'elle réduit non seulement toute la complexité des divisions à même les communautés juives et occulte la pluralité des affiliations politiques et idéologiques, mais elle fait également l'économie de la pluralité des réponses au régime soviétique, et ce, autant de la part des Juifs que des Polonais. Pour Gutman (2002), la conception de Strzembosz est celle d'une guerre entre deux groupes, ce qui efface tous les autres rapports qui les traversent et surtout le fait qu'il ne s'agit pas de deux groupes en guerre⁶⁸.

⁶⁸ « After all, Jews were also among the retreating Polish army units, since they were not only fellow citizens but soldiers as well. What professor Strzembosz has called “small-town Jewish masses” was actually made up of a mosaic of political and religious views. Attributing uniform characteristics and political attitudes to this ideologically divided collectivity is erroneous [...] » (Gutman, 2002 : 80).

En plus des nombreux aspects problématiques soulevés par l'utilisation du mythe du judéo-communisme, il ne permet pas de justifier que ce soient les Juifs, même les enfants, qui aient été tués et non pas tous les collaborateurs soviétiques, ce qui inclut aussi des Polonais. Musiał reconnaît ce problème, mais cherche à maintenir cette explication en affirmant que les Polonais associaient les déportations non seulement aux Soviétiques, mais aussi aux collaborateurs juifs, réels ou putatifs, qui, bien qu'en petit nombre, étaient très actifs et visibles : « [...] The fear and loathing of them was extended, by association, to the entire Jewish minority, causing a very distinct rise in antisemitic sentiment » (2004 : 330). Ce raisonnement, mobilisé par plusieurs auteurs du corpus, est également largement contesté, à commencer par Gross lui-même. Dire que plusieurs Polonais croyaient que les Juifs collaboraient avec les Soviétiques, « is just another way of saying that the Polish population was antisemitic. For this is an antisemitic stereotype that is firmly rooted [...] » (2004 [2001] : 260). Un autre auteur souligne la complexité de la réalité dans ce contexte et soutient qu'« Only an anti-Semite would regard a Jewish or a Jew who unfurled a red flag when the convoy of Soviet rumbled into his town as representatives of the entire Jewish people [...] »⁶⁹ (Blatman, 2002 : 56).

3.2.2 Débats autour de la nouvelle façon d'aborder les sources

Pour la plupart des auteur.e.s qui écrivent « en faveur » de *Neighbors [...]*, la nouvelle utilisation des archives proposée par Gross est accueillie positivement, en ce qu'elle

⁶⁹ Comme nous l'avons vu avec Juteau dans le cadre théorique, les groupes majoritaires et minoritaires sont constitués et liés par un rapport social inégalitaire : « Ce rapport qui unit à l'intérieur du même univers symbolique minoritaire et majoritaire, a deux faces, l'une concrète, qui peut inclure l'appropriation, l'exploitation et l'oppression, l'autre, idéologico-discursive, en l'occurrence l'idéologie raciste » (2015 : 21). Dans ce rapport, les catégorisations du groupe majoritaire tendent à homogénéiser les minoritaires et les différences intragroupes sont broyées. Ce processus fige la « différence » et la dissocie des rapports sociaux qui la constituent. Ainsi, comme le défend Wieseltier, « If you wish to understand anti-Semitism, do not study Jews. Study non-Jews, because the fantasies and the atrocities are theirs. [...] The notion that [...] prejudice has a basis in reality and oppression has a cause in the behavior of the oppressed, is itself a concession to the injustice [...] » (2004 [2001] : 447).

permet d'intégrer les mémoires jusqu'alors refoulées ou niées, et de les faire travailler ensemble pour arriver à questionner les « silences de l'histoire »⁷⁰. Si, pour plusieurs auteurs, l'utilisation des témoignages délégitime le travail de Gross pour son caractère trop émotif et moralisateur (Musiał, 2001), reproche qui lui sera fait également pour les deux livres suivants, pour Holc, la singularité du massacre de Jedwabne est transmise précisément par les témoignages et les sources qu'il utilise, ce qui en fait néanmoins un travail historique atypique : « Testimonials have been viewed as problematic tools for validating historical facts, but [they are] our best avenue for capturing realities that dominant cultural ideologies have kept hidden » (2002 : 455). Ceci dit, plusieurs auteur.e.s ne manquent pas de critiquer cet aspect.

Nouvelle façon d'aborder les archives et vérité historique

Plusieurs auteurs qui s'opposent à la nouvelle utilisation des sources soulignent son incompatibilité avec la recherche de vérité historique : cette approche saperait la méthodologie au fondement de la prétention à la scientificité de l'histoire. « There is no touchstone for historical truth besides the commitment to basic standards of historical veridicality, the commitment to accuracy and to the procedures of verification and documentation » (Wrobel, 2001 : 422). De considérer comme vrais les témoignages des vaincus de l'histoire lors d'une catastrophe jusqu'à preuve du contraire est interprété comme une absence d'analyse critique par rapport à ces témoignages et comme une façon d'accuser – à tort – les Polonais.

[...] it won't be difficult to prove the theses that Gross's book puts forward : the Poles are responsible for the Holocaust; the operation of the Nazi genocidal machine was

⁷⁰ Cette reconstruction des événements de Jedwabne est également confirmée par les mémoires des habitants actuels, perpétuées entre générations (Kaczyński, 2004 [2001]). Bikont (2011 [2004]), lors de ses enquêtes de terrain, constate qu'au fur et à mesure où les débats prennent de l'ampleur, les récits changent en faveur d'une posture plus « défensive », mettant à jour le rapport dynamique entre mythes populaires et production historique scientifique dans les discours des habitants. La mémoire se modifie et intègre les arguments mis de l'avant par les historiens plus nationalistes/conservateurs : ceux qui prétendent que les Allemands étaient présents le jour du massacre sont aussi ceux qui souscrivent au mythe du judéo-communiste.

underpinned by traditional Polish backward, atavistic antisemitism; the Jews were in no special way helpful to the Soviet occupation either in 1939 or in 1945 and, quite the contrary, were its main victims [...] (Macierewicz, 2004 : 97).

Cette façon d'aborder les sources est parfois perçue comme le paradigme dominant avec lequel les recherches historiographiques sont entreprises concernant la Shoah (Musiał, 2004 : 315). Avec ce biais favorable aux récits des survivants, Musiał dira que l'analyse critique des sources est écartée. Malgré une appréciation plus positive du travail de Gross et des questionnements qu'il soulève, Tomasz Szarota (2004 [2002]) croit également que sa méthodologie est problématique et que toutes attaques contre son livre sont indument interprétées comme des manifestations d'antisémitisme.

Sélection des sources en fonction d'une thèse a priori

Pour ces auteurs, la crédibilité du travail historiographique de Gross est minée parce qu'il aurait sélectionné les sources en fonction d'une thèse *a priori*, rejetant celles qui viendraient contredire son interprétation : « Gross seems more concerned about the alleged lack of Polish national grief over the Jews than about determining precisely and accurately what really happened in Jedwabne » (Lukas, 2004 [2001] : 432). Roszkowski considère que *Neighbors* [...] est un « political pamphlets with an a priori thesis » (2002 : 462) et Musiał un « textbook case of a selective and manipulative use of sources that serves only to confirm a preconceived thesis and, at the same time, to obscure the historical truth » (2004 : 341). Plusieurs auteurs mobilisent à leur tour des témoignages qui viendraient contredire ou invalider l'interprétation des événements proposée par Gross, notamment quant à la prétendue collaboration des Juifs avec le régime communiste. Certains témoignages attesteraient de cette complicité. À cet argument, plusieurs répondent qu'ils ne reflètent pas la réalité historique, mais plutôt les perceptions dominantes face aux Juifs, « [...] the subjective reality of the local people » (Bikont, 2004 : 284).

Crédibilité des sources

Certains auteurs critiquent l'utilisation des sources fondées sur la mémoire et issues des tribunaux sous le régime soviétique. Plusieurs soulèvent les incohérences et les contradictions à même les témoignages, ce qui nuirait à leur crédibilité (Musiał, 2004 ; Roszkowski, 2002 ; Wrobel, 2001). Les informations obtenues lors des entrevues avec les habitants de Jedwabne dans les années 1990 sont aussi considérées invalides, tout comme le *Memorial Book*, à cause de la distance temporelle qui sépare les événements des témoignages. La validité du témoignage de Szmul Wasersztajn est parfois attestée, souvent critiquée. Les auteurs ne manquent effectivement pas de faire ressortir les contradictions et la recollection de mémoires qui ne lui appartiendraient pas, mais qu'il aurait faites siennes lors du témoignage. Pour Musiał, les témoignages sont le produit de la mémoire collective de l'événement et ne sont ainsi pas fiables (2004 : 323). L'utilisation des archives des procès est également critiquée, puisqu'elles ont été produites sous le régime soviétique, durant lequel les interrogatoires n'excluaient pas la violence et la torture (Roszkowski, 2002 ; Wrobel, 2001 ; Strzembosz, 2004 [2001]).

3.2.3 Rapport à l'historiographie et à « l'identité nationale »

Si les débats autour de *Neighbors [...]* ont eu une ampleur nationale et ont suscité de vives réactions chez tous les acteurs de la société, c'est visiblement parce qu'ils sont intimement liés à des enjeux dans le présent. Loin de ne concerner que le passé, conçu comme clos et définitivement achevé, ces débats illustrent que conscience historique et représentation politique sont intimement liées (Habermas, 2005) et qu'une révision du passé peut ébranler la mémoire collective et les représentations dans le présent.

Quelle responsabilité aujourd'hui pour les crimes de Jedwabne ?

Pour Szarota, il n'est pas viable pour une nation de se faire dire que son histoire est

remplie d'événements honteux, et ce serait ce que le débat sur Jedwabne a déclenché, alors que la « société polonaise n'était pas encore prête pour cette vérité » :

Our national megalomania is, in its essence, the result of a negative stereotype of ourselves, of our lack of national pride. [...] Unless we are able to free ourselves of these complexes, our nation will continue to be xenophobic. To live in harmony with others, one must believe in one's own worth. Yet the debate about Jedwabne has had the consequence that Poles have confirmed in themselves what they already felt—a sense of shame (2004 [2002] : 383).

Ainsi, *Neighbors [...]*, en soulignant un événement sombre de l'histoire polonaise, nuit à la fierté nationale et participe à renforcer la xénophobie. Pour contrer la « national megalomania », qui serait le résultat d'un manque de fierté nationale, l'auteur suggère de ne pas aborder d'autres événements historiques que ceux qui sont glorieux : vaincre des excès de nationalisme devrait se faire par la valorisation de la nation et non pas à travers une réflexion critique sur le nationalisme. Cette citation condense plusieurs éléments quant à la conceptualisation de la « nation ». D'abord, les rapports sociaux qui la maintiennent et la reproduisent sont effacés, opérant une réification de l'entité « nation ». La nation ainsi autonomisée, l'auteur mobilise une explication psychologisante pour rendre compte d'un phénomène social, la xénophobie⁷¹.

Bien qu'elle refuse de considérer les meurtres comme des actions marginales, Cienciala critique l'idée voulant qu'ils fassent partie de l'identité nationale. Les meurtres ont eu lieu « [...] in a very specific political-economic climate, so they should not be seen as proof of genocidal Polish anti-Semitism » (2001 : 69). Que certains Polonais aient effectivement participé à l'extermination des Juifs organisée par les nazis, ne devrait pas conduire « to charge of collective Polish responsibilities », « for we cannot forget

⁷¹ À l'inverse, Magdziak-Miszewska (2001) considère que si certains éléments de l'histoire enseignée sous le communisme étaient rejetés par les Polonais, tout ce qui traitait des événements glorieux ou tragiques pour la majorité polonaise était accepté, et que l'indépendance est venue ébranler cette image positive. Les minorités nationales, qui étaient marginalisées sous le communisme, ont réintégré l'espace public et politique : « [...] it seemed that the rejected communist version of history had taken root in our consciousness in at least one sense : the acceptance of the dogma that Poland is a state belonging to ethnic poles. There was no reason for anyone else to see that state in a way differently from the way we ourselves saw it. Yet history as told by the minorities often differed from what we considered to be our own history—and therefore the only true one » (*Ibid.* : 303).

those who gave their lives in resisting the Nazi extermination machine » (*Ibid.* : 69). La mobilisation des Justes, pour contrebalancer les actes perpétrés par les meurtriers, est une stratégie souvent utilisée. Nous y reviendrons.

Jedlicki (2004) refuse de considérer comme marginal les meurtres, parce qu'il voit une réactualisation des problèmes d'antisémitisme dans les événements de 1968, où des « *szmalcownicy* [blackmailers] and police agents staged a national antisemitic campaign » (2004 : 240). Il rappelle par ailleurs que cet événement avait généré plusieurs critiques de l'international et que plusieurs Polonais « had the nerve to protest against the "anti-Polish" response that they provoked, and to appeal to the merits of the Righteous », ce qui n'est pas sans rappeler les réactions que nous avons vues précédemment (*Ibid.*). Jedlicki soutient toutefois que les Polonais n'ont pas à être puni pour les meurtriers et les collaborateurs sous le régime nazi, mais qu'ils doivent réfléchir à ce qui a rendu les crimes possibles, à ce qui a permis de les passer sous silence si longtemps, aux actes et aux propos antijuifs qui ont eu lieu depuis et au fait qu'encore aujourd'hui, au moment des débats, il y ait résistance à l'intégration de mémoires qui viennent contester le régime d'historicité dominant :

[...] the baggage of historical tradition handed down to us also includes a moral culture that made such crimes possible and helped us to justify them or pass over them in silence. We will bear responsibility for what we make of our past, for how we reconcile its glory and its shame, for the way we relate it to ourselves, and for the conclusions we draw (*Ibid.* : 244-245).

Les réflexions entourant les responsabilités pour les meurtres dans le présent sont indissociables des enjeux contemporains liés à l'antisémitisme et à la compréhension des inégalités.

Antisémitisme et anti-polonisme

Deux tendances assez opposées se dessinent : pour certains auteurs, les révélations de Jedwabne obligent à questionner l'antisémitisme aujourd'hui en Pologne, alors que,

pour d'autres, l'enjeu central est plutôt l'antipolonisme à l'extérieur de la Pologne. Pour Świda-Ziemia, l'antisémitisme n'est pas un phénomène qui sévit uniquement en marge de la communauté (2004 [2001] : 107). Elle soutient que « The Holocaust did not change the views of many Poles (the majority ?) and did not make a mark on Polish consciousness. Attitudes toward the Jews survived unaltered » (*Ibid.*). Depuis le changement de régime, elle observe la prégnance des préjugés antisémites dans le quotidien⁷², ce qui la conduit à affirmer que non seulement des actions symboliques de reconnaissance devraient être entreprises, mais également une réflexion critique sur l'antisémitisme « banal, quotidien » jusqu'alors minimisé, passé inaperçu : « Polish antisemitism, usually mild in its forms, will from now on be viewed through the prism of Jedwabne and will be treated as a real trigger for criminal acts. Jedwabne serves as a warning for the people of today » (*Ibid.* : 112).

Pour d'autres, les publications soulèvent davantage le problème de l'antipolonisme, soit la perception de la Pologne par les pays occidentaux. Dès les premières pages de *The Massacre of Jedwabne* (2005), Chodakiewicz explique que le travail de Gross a été bien reçu à l'international parce que règnerait chez les intellectuels américains un antipolonisme latent, un « deep-seated anti-Polish prejudices that afflict America's intellectual circles » (*Ibid.* : 4) et que la presse anglophone et israélienne représenterait le débat sur le rôle de la Pologne dans l'Holocauste de façon stéréotypée, en condamnant unanimement les Polonais (*Ibid.* : 150), tombant ainsi dans une « forme extrême » de préjugé anti-polonais « [...] inherent in racist language responsible for the “demonization of an entire [polish] people” » (*Ibid.* : 151).

Un exemple de ce genre de position, où l'antisémitisme est relégué aux oubliettes et où les réflexions sur la responsabilité collective par rapport aux événements du passé sont

⁷² Elle note par exemple « [...] in uncontrolled, involuntary proclamations and conversations—at the hairdresser's, while walking the dogs, at the bus stop, on the train, at parties. I believe that such remarks tell us more about social moods than declarations made in surveys » (2004 [2001] : 107).

entravées par une position défensive, est fourni par Roszkowski, pour qui *Neighbors [...]* rend tous les Polonais coupables par association, ce qui « [...] fits too well into the stereotype that Poles, according to Icchak Shamir, “imbibe anti-Semitism with their mothers’ milk”, a stereotype offensive to all Poles who were fed otherwise » (2002 : 464), soulignant au passage l’attitude négative des Juifs par rapport aux Polonais, mais qui se garde bien de mentionner que cette déclaration – problématique, effectivement – faisait suite aux commentaires antisémites du cardinal Glemp lors de la controverse du couvent. Servant visiblement à amoindrir ou « contrebalancer » les accusations d’antisémitisme, Musiał souligne quant à lui que le stéréotype de l’antisémitisme polonais consiste en la croyance répandue que les camps de la mort ont été construits en Pologne parce que les Polonais étaient antisémites : « This assessment of history is an exact inversion of the anti-Semitic stereotype. This is anti-Polish chauvinism » (2001 : 198).

Historiographie de la Deuxième Guerre mondiale et de la Shoah

Pour Holc, *Neighbors [...]* oblige à revoir la compréhension de la Shoah, qui ne serait plus géographiquement circonscrite dans l’espace des ghettos et des camps, mais également dans les communautés où vivaient les Juifs depuis longtemps :

Gross's text explicitly and implicitly recontextualizes Catholic-Jewish relations in Poland during World War II as part of the Holocaust, in the process raising the question of how the historian should properly locate where the annihilation of Europe's Jews ends and “normal” conflict between Jews and non-Jews begins (2002 : 457).

Cette appréciation des travaux de Gross n’est évidemment pas partagée : ils s’inscrivent, selon Musiał et Lukas, dans une nouvelle tendance historiographique problématique. Pour le premier, il s’agit d’une « ahistoricisation » de la Shoah à travers une décontextualisation et d’une mythologisation de certains événements (2001 : 340-341). Pour le deuxième, trois éléments sont incontournables pour toutes publications sur la Shoah : 1) une victimisation des Juifs et l’effacement de leurs torts, 2) une représentation des chrétiens comme intrinsèquement antisémites et 3) une

représentation des groupes non juifs, tout particulièrement les Polonais catholiques, comme des collaborateurs nazis, complices des atrocités (2004 [2001] : 430).

3.3 Débats historiographiques et mémoriels en Pologne : l'Institut de la mémoire nationale (IPN)

Ces débats répondent à des intérêts dans le présent, qui s'inscrivent dans des enjeux sociopolitiques quant au rôle de l'histoire en Pologne. Il me semble alors qu'il ne suffit pas seulement de faire l'analyse des arguments mobilisés par les historiens, mais aussi de tenter de mettre en lumière les rapports sociaux dynamiques qui participent à structurer les débats. En Pologne, l'histoire est un enjeu important et largement débattu, et ce, autant dans les milieux académiques que dans la sphère politique. Depuis 2005, les membres des différents gouvernements multiplient les intrusions dans le travail des historiens, tendance accrue depuis l'élection en octobre 2015 du parti Droit et Justice (*Prawo i Sprawiedliwość*, PiS). L'interprétation de l'histoire apparaît alors non seulement comme un débat entre des visions différentes, mais également comme un instrument de pouvoir au service du maintien d'un certain récit historique qui inscrit le groupe ethnico-national dominant dans la continuité des luttes pour la liberté et l'autonomie de la Pologne et des mythes de nation martyre et résistante pour légitimer les actions récentes du gouvernement⁷³.

L'IPN, fondé en 1998 et en activité depuis 2000, s'occupe de l'historiographie de la période 1939-1989 et a comme mission, notamment, de préserver la mémoire des pertes, des victimes et des dommages à la nation polonaise causés lors la Deuxième

⁷³ Par exemple, les changements apportés à la Constitution et à la liberté des médias par le parti PiS a été dénoncée par l'Union Européenne. Les dirigeants de PiS refuse la critique de l'UE, qu'ils décrivent comme une intrusion par des étrangers dans la politique du pays, et donc un non-respect de la souveraineté populaire, faisant référence aux différentes occupations vécues en Pologne. Dans la plateforme électorale de PiS, ils mentionnent que « [...] for 123 years there wasn't any sovereign Polish State. We could not decide our own fate. This is the reason that we consider the Polish state to be a value of the greatest weight, and why any undermining of its sovereignty, or its very existence, is unacceptable and fatal » (Porter-Scüzs, 2016).

Guerre mondiale, de préserver la mémoire des traditions patriotiques de résistance de la nation polonaise contre les occupants, et de dénoncer les crimes de guerre contre la paix et l'humanité (ma traduction, <http://www.ipn.gov.pl/en>). Cet institut est composé d'un bureau des archives, d'une commission pour la poursuite des crimes contre la nation polonaise, d'un bureau d'éducation publique et d'un bureau de la lustration (Behr, 2011). La direction de l'IPN est composée d'un directeur, élu pour cinq ans, et d'un Collège de neuf personnes, élues pour 6 ans (*Ibid.* : 13). L'élection des membres de la direction de l'IPN est indissociable des dynamiques politiques et de la composition du Parlement⁷⁴. La structure administrative de cette institution mémorielle limiterait la liberté académique et l'autonomie des chercheurs, qui dépendent des orientations prises par la direction (*Ibid.*).

3.3.1 Débats autour du massacre de Jedwabne

Face aux révélations de *Neighbors [...]*, l'IPN a mené une étude sur les meurtres à Jedwabne, réalisée sous la direction de Leon Kieres, en poste de 2000 à 2006. Le rapport a été remis en 2002 au parlement polonais⁷⁵, rapport qui corroborait la thèse de Gross⁷⁶. Sa publication a attiré à l'IPN et à son directeur plusieurs critiques de la droite nationaliste, notamment de la part de l'historien Andrzej Nowak, qui lui reproche son adhésion à l'histoire dite critique et « [...] plaide au contraire en faveur d'une histoire "monumentale", celle des "héros", qui puisse "servir à la construction de la communauté nationale" » (Behr, 2013 : 7).

⁷⁴ L'élection des membres de la direction est liée au pouvoir politique : le président doit d'abord obtenir une majorité des votes des membres du Collège, puis obtenir 60% des votes au Parlement. Les membres du Collège doivent être recommandés par des députés, puis élus à majorité au parlement.

⁷⁵ Lors du dépôt de ce rapport, Forecki souligne que : « The prosecutor's role was played by the deputies from the League of Polish families who, for example, asked the IPN president about the origins of his submission to Jews and the lack of interest in the crimes committed by Jewish communists on Poles. Antoni Macierewicz accused Leon Kieres of the "unfounded and unlawful" - burdening of Poles with the murder committed by Germans and of falsifying history » (2013 : 210).

⁷⁶ Le nombre de victimes a été revu à la baisse, mais révèle que d'autres événements similaires (une vingtaine) se sont produits dans la même région (Kichelewski, 2011).

Les historiens comme Nowak obtiendront plus de reconnaissance et de support suite à l'élection en octobre 2005 du Parti nationaliste et anticommuniste PiS, dont plusieurs dirigeants (*p. ex.* Jaroslaw et Lech Kaczynski), étaient hostiles au travail de Gross et à l'enquête subséquente menée par l'IPN. Cette victoire électorale a été une occasion pour ces politiciens de « [...] redress the outcome of the Jedwabne debate and suppress renewal positions in educational and cultural institutions [...] » en renforçant la « politique historique » avec l'aide de l'IPN (Michlic et Melchior, 2013 : 433-434).

3.3.2 Valorisation des Justes parmi les Nations

Cette « politique historique » fait l'objet de débat en Pologne, et concerne le rôle social et politique que devrait avoir l'histoire. Les promoteurs de cette politique sont initialement un groupe d'intellectuels⁷⁷, qui a réussi, en 2005, « [...] à imposer à l'agenda politique l'idée de la nécessité d'une intervention accrue de l'État dans le domaine de l'histoire » (Behr, 2013 : 2). Leurs idées ont effectivement été reprises par le parti PiS, mais également par le parti d'opposition, plus libéral⁷⁸. Pour les tenants de la politique historique, il s'agit d'offrir une alternative à la tradition historiographique dite critique depuis la fin du régime soviétique, qui aurait fait une trop grande place aux événements sombres de la Pologne, au détriment de ceux glorieux⁷⁹. Les

⁷⁷ La « politique historique » est une notion aujourd'hui assez répandue en Pologne. Selon Behr (2013), elle a émergé en réaction aux relations internationales (adhésion de la Pologne à l'Union européenne et défense du « point de vue polonais sur l'histoire »), mais aussi au niveau national, contre l'histoire critique. Les promoteurs de la politique historique sont des intellectuels proches de l'État et des champs administratifs, ils sont souvent administrateurs de Musée ou dirigeants à l'IPN.

⁷⁸ Grabowski affirme effectivement que « Regardless of whether the government in power belongs to a left- or right-leaning party, the principles of this often stated and sometimes unstated policy are largely immutable. There is no need for change because the current paradigm fits well the mood of the electorate and reflects a broad consensus within Polish society. It is based on a nationalistic and ethnic (as opposed to citizen-based) view of history » (2016a : 21).

⁷⁹ Ce « patriotisme moderne » s'oppose aux travaux critiques qui révèlent les zones d'ombre de l'histoire et qui rejettent le nationalisme, qualifié de « patriotisme critique ». Cette histoire critique « [...] is categorized as a method of creating a society of shame and thus is responsible for a symbolic form of destruction, undermining the communal sense of identity » (Michlic et Melchior, 2013 : 435).

promoteurs de cette politique souhaitent que les institutions étatiques comme l'IPN et les musées proposent « [...] un récit historique dont le but avoué doit être de mettre en valeur les pages glorieuses du passé afin de susciter un sentiment de “fierté” et de renforcer l’“identité collective” des Polonais » (*Ibid.* : 7).

C'est dans ce contexte qu'a été élu Janusz Kurtyka comme directeur de l'IPN, un historien qui partage les valeurs de la droite (Behr, 2011). Les membres du Collège en 2007 étaient pour l'écrasante majorité, « soutenus par une coalition gouvernementale qui fait du passé un ressort privilégié de sa rhétorique politique » (*Ibid.* : 12). L'IPN devient alors un instrument de la politique historique, et sert à produire et à diffuser le récit historique officiel : les travaux se concentrent principalement sur les héros et les martyrs de la nation polonaise, laissant derrière les travaux d'histoire sociale (*Ibid.* ; Grabowski, 2008b). La politique historique n'est pas qu'un objet de débat, mais également un ensemble de mesures qui visent à influencer les cadres interprétatifs du passé, qui se répercutent sur l'orientation des recherches et des publications de l'IPN : « Il s'agit de décrire l'histoire de la Seconde Guerre mondiale et de la PRL [République populaire de Pologne] comme celle d'une longue lutte pour la liberté, qui guiderait l'histoire de la Pologne depuis l'époque des partages au XVIIIe siècle » (Behr, 2013 : 11). Autrement dit, les travaux font un récit apologétique du passé en éludant les épisodes conflictuels qui viendraient contester la légitimité dans le présent du groupe majoritaire.

Le changement de direction, de Leon Kieres à Janusz Kurtyka, apparaît dans les programmes de recherche de l'IPN et vient corroborer l'orientation politique des directeurs et plus largement celle de l'Institut. De 2000 à 2005, le programme de recherche avait pour titre « L'extermination des Juifs sur les territoires polonais ». Depuis 2005, ce programme de recherche a été renommé « Les Polonais ayant secouru des Juifs au cours de la Seconde Guerre mondiale » et a été suivi de la publication de six ouvrages intitulés « Qui sauve une vie sauve le monde » depuis 2007 (*Ibid.*).

L'analyse de la mobilisation politique de la figure des Justes réalisée par Gensburger et Niewiedzial montre que l'IPN a voulu contrebalancer l'accusation d'antisémitisme et de meurtre portée contre les Polonais suite à la parution du livre de Gross par la mise en valeur des Justes⁸⁰. En 2003, une exposition sur les Justes a été inaugurée dans la capitale de Jedwabne, à l'initiative de l'IPN (*Ibid.*). Cette exposition soulignait l'aspect marginal des actes meurtriers commis à Jedwabne en 1941 et mettait de l'avant les Justes et tous les autres Polonais ayant sauvé des Juifs⁸¹. Cette utilisation des Justes par l'IPN et le gouvernement afin de lutter contre les accusations d'antisémitisme et de meurtres perpétrés par des Polonais contre des Juifs pendant la guerre implique l'effacement du fait que pendant la guerre, ceux et celles qui sont aujourd'hui nommé.e.s « Justes », n'ont pas seulement vécu.e.s sous la menace de peine de mort imposée par les nazis pour quiconque aidait ou cachait des Juifs, mais ils et elles subissaient des menaces, des pressions, des désapprobations et de l'exclusion sociale de la part de leurs voisins polonais. Après la Guerre, ils et elles préféraient souvent taire leur action par peur de stigmatisation sociale et de représailles de la part de leurs voisins⁸².

⁸⁰ Le thème des Justes parmi les Nations est central et participe aux cadres interprétatifs du passé de la politique historique (Michlic et Melchior, 2013). La figure des Justes en Pologne a souvent été mobilisée dans une perspective de politique étrangère dans l'objectif de mettre de l'avant la « grandeur morale » de la Pologne (Gensburger et Niewiedzial, 2007 : 131).

⁸¹ Gensburger et Niewiedzial notent également qu'au même moment, l'IPN a commencé à établir une liste plus exhaustive des Justes de cette région, et que les cérémonies de remise de médailles sont devenues de plus en plus courantes.

⁸² Ceci n'est pas sans rappeler Benjamin lorsqu'il mettait en garde contre la transformation de l'histoire des vaincus en outil pour les classes dominantes dans le présent : « Arracher la tradition au conformisme qui veut s'en emparer c'est restituer l'histoire [...] sa dimension de subversion de l'ordre établi, édulcorée, oblitérée ou niée par les historiens "officiels" » (Benjamin, dans Löwy, 2001 : 51). Le travail des historiens qui contextualisent le sauvetage des Juifs en Pologne durant la Guerre et sauvent de l'oubli les Polonais qui ont résisté non seulement à l'occupation nazie, mais aussi au contrôle social exercé par les voisins, permet de redonner une dimension subversive à la figure des Justes, autrement instrumentalisée par le pouvoir en place. La mémoire des Justes a une portée subversive et réflexive si elle n'est pas instrumentalisée. Les auteurs qui critiquent Gross pour son effacement des Justes cherchent à redorer l'image des Polonais, mais en effaçant le contexte général dans lequel les Justes agissaient.

3.3.3 Politisation et judiciarisation de l'histoire

Les tensions se traduisent également par des tentatives de politisation et de judiciarisation de l'histoire. En 2008, une tentative de poursuite contre Gross pour son livre *Fear [...]* a été entamée pour outrage à la nation polonaise, selon un article qui figurait dans la loi sur l'IPN introduite dans le Code pénal, qui stipule que « quiconque impute à la nation polonaise la complicité, l'organisation ou la responsabilité de crimes communistes ou nazis encourt une peine de privation de liberté pouvant aller jusqu'à trois ans », mais a été abandonné, faute de preuves (Kichelewski, 2009 : 1103). En guise de réplique à cette historiographie dite critique, l'IPN a fait traduire *After the Holocaust* de Chodakiewicz, qui réhabilite, bien qu'il s'en défende, le mythe du judéo-communisme⁸³.

En 2016, le gouvernement a menacé de retirer la médaille d'Ordre du mérite que Gross avait reçu en 1996, à cause des positions tenues dans son livre *Neighbors [...]* publié en 2000. Le gouvernement polonais a également entrepris de criminaliser l'utilisation de l'expression « camps de la mort/de concentration polonais », pouvant aller jusqu'à trois ans d'emprisonnement. La Société historique canadienne (SHC) a réagi à cette

⁸³ Selon Chodakiewicz, la cause des violences antijuives d'après-guerre est lié à trois phénomènes : les actions des communistes juifs en support à Staline et contre les indépendantistes polonais, la vengeance des Juifs polonais contre les collaborateurs réels ou supposés sous l'occupation nazie et la réclamation des propriétés par leur propriétaire juif, qui auraient été appropriées par les nazis et vendues ou données aux Polonais pendant la guerre (2003 : 67, 221-222). Selon lui, les violences contre les Juifs en Pologne après la Guerre seraient imputables à l'anticommunisme des Polonais, et ce, même s'il reconnaît que le mythe du judéo-communisme a pu influencer les perceptions des Polonais (*Ibid.* : 148, 222). Il consacre par ailleurs un chapitre sur la supposée vengeance des Juifs contre les Polonais après la guerre et défend que les survivants Juifs auraient eu un ressentiment injustifié, attaquant même parfois les Polonais les ayant aidés pendant la guerre (2003 : 114). Au final, les Juifs auraient causé plus de tort aux Polonais qu'à l'inverse : « Thus, for a variety of sometimes complex reasons, persons of Jewish origin were responsible for harming up to 7,000 Poles as established on the basis of a very limited sample of accounts » (*Ibid.* : 93) et « [...] probably a minimum of 400 and a maximum of 700 Jews and persons of Jewish origin perished in Poland from July 1944 to January 1947 » (*Ibid.* : 213). Cette représentation inverse les rapports de pouvoir, ce qui renforce la contradiction soulevée – et contestée – par Gross : dans cette mise en récit du passé, les Juifs auraient participé à mettre sur pied, et simultanément fuit, le régime communisme.

nouvelle en affirmant que « la tentative du gouvernement polonais de régler la parole et la pensée en criminalisant l'interprétation historique qu'elle considère problématique, viole les principes clés de la liberté académique qui sont des libertés civiles fondamentales dans les pays démocratiques », et en rappelant que les histoires officielles doivent pouvoir être critiquées. La SHC s'inquiète notamment que la législation s'applique « à l'histoire de la collaboration avec les crimes nazis contre le peuple juif à l'intérieur des frontières polonaises ainsi qu'à l'antisémitisme violent », pouvant entraîner une limitation des recherches⁸⁴.

Conclusion

Ainsi, à chacune des étapes de l'opération historiographique s'opposent des points de vue différents, informés par une adhésion à un paradigme historiographique et mémoriel particulier, qui donne sens à une perspective historique et à l'identité dans le présent. Il s'agit de mémoires enchevêtrées qui sont en rapport dynamique avec des interprétations historiques différentes, et qui informent, sans les déterminer, les conceptualisations des groupes sociaux, leur relation et les responsabilités pour les meurtres dans le passé et le présent. La définition du contexte des violences antisémites avant et après la guerre, ainsi que le sens des actions et l'agentivité des acteurs sociaux sont au cœur des discordes. Les catégories de perception de la réalité sociale (ici, les groupes sociaux sur le rapport ethno-national) utilisées dans la mise en récit de l'histoire sont indissociables du présent de l'écriture, de la représentation du monde et des conflits. Le choix des archives, celui, chez Gross, de mobiliser les témoignages de la minorité juive polonaise, est également contesté à plusieurs niveaux par des auteurs

⁸⁴ La SHC ajoute que « L'ambassade polonaise au Canada estime que cette loi polonaise “protège notre mémoire collective contre les codes de mémoire défectueux”. Nous croyons fermement que la recherche, la preuve et le débat sont les solutions à employer pour remettre en cause les histoires “défectueuses” et non pas la criminalisation de la mémoire collective ou la législation irrévocable de ce que constituent les “codes de mémoire défectueux” [...] ».

généralement soucieux de maintenir le régime d'historicité dominant. Comme le mentionne Holc :

Gross's intention is in part to correct a cultural reluctance in Poland to acknowledge the extent of anti-Semitism in its history and its consequent neglect of Jewish accounts as historical resources. To achieve the goal of disrupting established historical formulas, the author invokes brutal details of violence, incorporates his own sense of moral outrage, and invites the reader to share his shock in the event and his emotional investment in its implications (2002 : 453).

Le changement de paradigme proposé par Gross génère de fortes résistances à tous les moments de l'opération historiographique puisqu'il est en rupture avec les archives, méthodes, interprétations et mise en forme littéraire qui avaient majoritairement cours, sans compter que ces enjeux historiques et mémoriels sont intimement liés aux débats quant à la perception que le groupe majoritaire a de lui-même dans le présent, quant au sens à donner aux catégories de perception sociale, historiquement instituées. L'enjeu n'est pas seulement une révision historique liée à l'occupation nazie, mais une révision du récit national, de l'identité collective, des relations intergénérationnelles et familiales et de l'autorité des instances (partis politiques, universités, Église) (Janicka, 2016).

Les historiens qui écrivent du point de vue du groupe qui s'arroge le monopole de la définition de la nationalité, en se posant comme sujet et interprète légitime de la nation, risquent de ne pas faire le travail de remise en question des rapports de pouvoir et de réifier la nation et le nationalisme. Cette « nation », lorsque naturalisée, tend à être liée à l'idée d'une identité commune, d'une culture partagée et d'une communauté solidaire, fidèle en ce sens au paradigme herdérien (Wimmer, 2013). Gross conteste cette historiographie en refusant d'interpréter l'histoire du point de vue du groupe majoritaire. Cette contestation de l'historiographie dominante dénature la nation et montre les biais dans la compréhension, l'interprétation et la justification de l'histoire nationale. Gross critique le groupe national majoritaire qui s'est posé en sujet légitime de l'histoire nationale et qui a écrit et produit des études sur la nation polonaise à partir de leur point de vue situé, qui n'est par ailleurs pas exempt de préjugés antisémites.

Avec *Neighbors [...]*, mais aussi *Fear [...]* et *Golden Harvest [...]*⁸⁵, il intègre à l'histoire de ce groupe majoritaire l'histoire des Juifs et des rapports de pouvoir qui les lie dans un même espace national. La reconnaissance de ce passé implique alors non seulement une révision de la fierté et des mythes nationaux, mais aussi une réflexion qui incite une révision de la mémoire et de sa réinscription dans le présent.

Les travaux de Gross sont venus contester la conscience historique en remémorant des mémoires oubliées, mais la tendance générale n'est pas renversée (Traverso, 2012) : les historiens de l'Institut nationale de la mémoire (IPN) ont rapidement cherché à proposer un contre-discours pour résister à l'histoire du point de vue des Juifs en mobilisant et instrumentalisant la figure des Justes, falsifiant leur combat à travers une décontextualisation du sens de leurs actions. Grabowski affirme que la politique historique semble fonctionner en Pologne : l'auteur souligne qu'en 2015, 33% des répondants associent principalement Auschwitz aux victimes juives, contre un 47% qui croient qu'Auschwitz est principalement le lieu de la souffrance polonaise, ce qui démontre, selon l'auteur, « the accelerated pace of the “revisionist” perception of the past » (2016a : 21).

⁸⁵ Les thèses principales de *Fear [...]* et de *Golden Harvest [...]* émettent des hypothèses importantes : l'économie morale en Pologne après la guerre normalisait le meurtre des Juifs et le pillage des biens et des propriétés des Juifs en Europe était des pratiques socialement acceptées, qui traversaient tous les groupes sociaux.

CHAPITRE IV

TROISIÈME ESPACE DE DÉBAT : LA MISE EN RÉCIT DE L'HISTOIRE DU POINT DE VUE DES COMMUNAUTÉS JUIVES AU MUSÉE DE L'HISTOIRE DES JUIFS POLONAIS À VARSOVIE

Introduction

Le contexte esquissé au chapitre précédent fait état des dynamiques mémorielles et historiographiques autour de l'Institut de la mémoire nationale et de la politique historique depuis la parution de *Neighbors [...]* et a souligné la résistance déployée face aux contestations du régime d'historicité dominant. Toutefois, plusieurs initiatives sont entreprises pour sortir le passé juif du silence et de l'oubli, pour présenter la richesse de la culture et de l'histoire des communautés juives, pour questionner les relations entre Polonais juifs et non juifs, et pour revoir les représentations de l'identité nationale dans le présent.

Une de ces initiatives est sans contredit POLIN, le Musée de l'histoire des Juifs polonais. Situé sur le lieu historique du ghetto de Varsovie en face du *Monument aux héros du Ghetto* de Nathan Rapaport (1948), le musée a ouvert ses portes en avril 2013 et a inauguré son exposition permanente en octobre 2014. Il a été acclamé dans les médias et a été récompensé par plusieurs prix. Ce projet, initié dans les années 1990, raconte les mille ans de l'histoire des Juifs polonais à travers un musée basé non pas sur des objets et des artefacts, mais sur la constitution d'un récit. Pour Barbara Kirshenblatt-Gimblett, la conservatrice en charge de l'exposition permanente, le musée est un agent de transformation, il est une partie intégrante de l'histoire qu'il raconte. La mission est de « commémorer et préserver la mémoire et l'histoire des Juifs polonais et de participer à la compréhension et au respect mutuel entre Polonais et Juifs, ainsi qu'avec les autres sociétés d'Europe et du monde » et la vision est « de créer un musée

moderne, un centre éducatif et culturel, une plateforme pour engager un dialogue, une institution proposant une expérience transformatrice et promouvant une relation à l'histoire sur des bases nouvelles » (ma traduction, <http://www.polin.pl/en>). Le musée est ainsi un espace pour discuter des enjeux et des thématiques qui ont été abordés dans les sections précédentes de ce mémoire.

L'ouverture de ce musée, issu d'un partenariat public-privé, n'est pas sans soulever un certain nombre de contradictions : sa constitution s'est fait en parallèle des débats que nous avons abordés dans ce mémoire⁸⁶. Il est alors possible de penser que le récit proposé au musée, qui prend le point de vue de la minorité juive, viendra contester les paradigmes historiographiques et mémoriels officiels, qui résistent à l'intégration de l'histoire des Juifs et qui cherchent à mettre de l'avant les événements glorieux de la nation polonaise. Il semble y avoir des tensions entre, d'une part, la conception de l'histoire des relations judéo-polonaises et de l'identité nationale – qui se rigidifie autour d'une conception ethnoculturelle et religieuse de l'appartenance nationale – défendue par les instances polonaises officielles, et, d'autre part, le récit raconté au musée et la conception de l'identité nationale qui y est associée, soit l'intégration de l'histoire des Juifs polonais comme partie constituante de l'histoire de la Pologne et une réaffirmation de la place de l'héritage et de la vie juive polonaise contemporaine.

Le troisième espace se trouve ainsi, d'un point de vue théorique, au confluent des deux premiers espaces. Le musée articule deux temporalités, il est une médiation entre le

⁸⁶ Grynberg souligne que lors de la conférence internationale d'avril 2002 sur le futur musée, « [...] le ministre des Affaires étrangères Włodzimierz Cimoszewicz a tenu à relever "l'héritage commun des Polonais et des Juifs", précisant même : "Pendant près de mille ans, la Pologne a été la seule patrie réelle pour plusieurs générations de Juifs qui ont contribué à forger l'histoire polonaise" », au même moment où se déroulaient les controverses liées à la publication de *Neighbors [...] en Pologne* (Grynberg, 2003 : 146). Jan Grabowski s'inquiète pour sa part de la direction prise par le présent gouvernement : la ministre de l'Éducation, Anna Zalewska, aurait déclaré à la télévision polonaise en juillet 2016 que l'identité des auteurs du crime de Jedwabne et de Kielce n'était toujours pas confirmée et le directeur de l'IPN, Jarosław Szarek, aurait accusé les Allemands pour Jedwabne (2016b : 482).

présent de la narration et le passé qu'il s'agit de raconter. Le récit présenté s'inscrit dans un cadre interprétatif lui-même inscrit dans des dynamiques mémorielles, sociales et politiques spécifiques qui influencent irrémédiablement la narration. Il apparaît comme un espace social et public qui permet des réflexions critiques sur le passé. L'analyse des choix effectués permet de comprendre comment les acteurs du musée interprètent et représentent leur passé et la façon dont il est assimilé à leurs préoccupations et autoreprésentation dans le présent. Ces choix ne sont évidemment pas consensuels et suscitent des débats : ce chapitre est structuré autour de ces derniers.

Pour ce faire, je propose de présenter le musée, l'historique de sa constitution et la description de l'exposition permanente. Puis, j'exposerai les douze principes métahistoriques qui guident l'exposition et qui sont revendiqués par les concepteurs.trices du musée. J'aborderai ensuite les débats qu'il suscite, en trois temps : d'abord autour du récit proposé dans les galeries de l'Holocauste et de l'après-guerre, de l'architecture et du rapport à l'espace et aux monuments connexes. Je présenterai les débats quant au rapport entre le récit du musée et les paradigmes historiographiques et mémoriels, à travers la conceptualisation des groupes sociaux, l'accent mis sur le *Commonwealth of many nations* et les liens avec la politique historique. Finalement, j'aborderai les débats autour du thème de la réconciliation afin de montrer les tensions autour du travail de mémoire au musée.

4.1 POLIN : historique et exposition permanente

Cette section est basée sur le site et le catalogue d'exposition du musée. Je me concentre principalement sur les galeries de l'Holocauste et de l'après-guerre et sur les relations judéo-polonaises.

4.1.1 Historique du musée

L'idée de mettre sur pied ce musée a émergé après que Grażyna Pawlak, de l'Association of the Jewish Historical Institute, ait assisté à l'ouverture du United-States Holocaust Memorial Museum (USHMM) en 1993 (Kirshenblatt-Gimblett, 2015a : 265). Le projet est inauguré en 1996 sous la direction de Jerzy Halbersztadt, qui a été le directeur du musée de 2005 à 2011 (moment où il démissionnera), en collaboration avec le premier directeur du USHMM, Jeshajahu Weinberg (*Ibid.*, 2015b : 216). De 2000 à 2004, une équipe d'historiens, en collaboration avec une agence de conception/design, Event communication à Londres, a travaillé à l'élaboration du plan directeur de l'exposition permanente (*Ibid.*). En 2005, un partenariat public-privé a été conclu entre l'Association of the Jewish Historical Institute, responsable du financement et de la production de l'exposition, et le Ministère de la Culture et de l'Héritage national et la ville de Varsovie, responsables de l'emplacement, des frais de construction et de l'entretien (*Ibid.*). La même année, un concours d'architecture a été lancé, et le gagnant a été la firme finlandaise Lahdelma & Mahlamäki (*Ibid.* : 217). La construction du musée a été entamée en 2009 et s'est terminée en 2012 (*Ibid.*). Halbersztadt nommera en 2006 Kirshenblatt-Gimblett⁸⁷ « program director of the core exhibition » et ils réuniront une équipe internationale composée de chercheurs de plusieurs disciplines, de conservateurs et de concepteurs pour la constitution de l'exposition permanente (*Ibid.*). De 2006-2011, la conception de l'exposition se poursuivra avec Event communication et sera mise sur pied par une compagnie chargée de concevoir et de compléter des projets architecturaux et muséaux, Nizio Design International, à partir de 2011 (*Ibid.*). La première ouverture du musée a eu lieu en avril 2013, et l'inauguration de l'exposition permanente s'est tenue le 28 octobre 2014. Le directeur actuel du musée est le professeur Dariusz Stola.

⁸⁷ Elle est professeure émérite à l'Université de New-York (performance studies), dont les parents polonais ont immigré à Toronto un peu avant la Deuxième Guerre mondiale (Garbowski, 2016 : 4).

4.1.2 Galeries de l'exposition permanente⁸⁸

L'exposition permanente est divisée en huit galeries. Les conservateurs.trices voulaient constituer un « narrative museum » qui, bien qu'il n'occulterait pas les événements sombres de l'histoire des Juifs polonais, serait un « museum of life », en rupture avec les musées de l'Holocauste (Kirshenblatt-Gimblett, 2016a : 54). Je résumerai très rapidement les six premières galeries, et me concentrerai davantage sur les deux dernières, soit sur celle de l'Holocauste et celle de l'après-guerre.

Les visiteurs commencent l'exposition en traversant une « forêt » qui raconte la légende que les Juifs polonais se transmettaient pour expliquer leur arrivée sur le territoire polonais, la légende POLIN, qui veut que les Juifs aient entendu Po-Lin (Rest here) comme une injonction divine à s'établir en Pologne (*Ibid.*, 2015b : 218). Les visiteurs entrent ensuite dans la deuxième galerie intitulée « First Encounters » (960 à 1500)⁸⁹, rompant avec la légende pour entrer dans l'histoire. Cette galerie présente l'accueil chaleureux offert aux Juifs et les droits légaux qui leur sont accordés (la liberté de religion, la protection contre les fausses accusations et le droit de commerce). Les concepteurs soulignent que « [a]lthough acts of violence and blood libels did occur, on the whole persecution against Jews was on a much lesser scale in Poland than in the rest of Europe » (<http://www.polin.pl/en>). La troisième galerie, intitulée « Paradisus Iudaeorum » (Jewish paradise) (1569-1648)⁹⁰, est celle du Commonwealth polonais-

⁸⁸ En plus de l'exposition permanente et des tours guidés thématiques, le musée propose des expositions temporaires, des expositions mobiles et virtuelles, des activités éducatives, des conférences, des résidences pour chercheurs et artistes et des projets virtuels. Un espace appelé Menora dans Varsovie offre également un lieu de rencontre pour les ONG, des ateliers de cuisine et un Jewish café (<http://www.polin.pl/en>).

⁸⁹ Sous la supervision de la professeure Hanna Zaremska de l'Institute of History Polish Academy of Sciences (<http://www.polin.pl/en>).

⁹⁰ Sous la supervision d'Adam Teller de la Brown University jusqu'en mars 2010, puis d'Igor Kąkolewski de la University of Warmia and Mazury in Olsztyn (<http://www.polin.pl/en>).

lituanais, un État « powerful and ethnically and religiously diverse », considéré comme « l'âge d'or » de l'histoire des Juifs polonais dû à l'autonomie qui leur était accordée (<http://www.polin.pl/en>). La quatrième galerie, « The Jewish Town » (1848 à 1772)⁹¹, raconte les tensions entre les paysans et les Juifs, menant au soulèvement violent de Chmielnicki en 1648. Une partie importante de l'exposition est la reconstruction à la main, avec les méthodes et outils de l'époque, de la synagogue de Gwoździec. Cette galerie expose la vie quotidienne, les relations familiales et entre voisins, ainsi que les relations entre Juifs et catholiques.

La cinquième galerie présente l'« Encounter with modernity » (1772 à 1914)⁹², et débute avec la partition de la Pologne par la Russie, la Prusse et l'Autriche. Cette galerie raconte le processus de modernisation de la vie juive qui se concrétise par de nouvelles écoles, de nouveaux codes vestimentaires, de nouvelles normes culturelles, une nouvelle place dans l'économie, le développement de la culture yiddish et hébraïque et de nouveaux mouvements politiques. La sixième galerie⁹³, « On the Jewish Street », (1918-1939)⁹⁴, raconte l'histoire de la deuxième république, aussi parfois appelée le deuxième âge d'or, qui aurait offert des opportunités sans précédent aux Juifs et aurait été marquée par une forte mobilisation politique. Cette période est aussi celle de vagues de pogroms dès 1918, d'un antisémitisme croissant et de crise économique.

⁹¹ Sous la supervision d'Adam Teller de la Brown University jusqu'en mars 2010 (<http://www.polin.pl/en>).

⁹² Sous la supervision de Samuel D. Kassow du Trinity College in Hartford et de Marcin Wodziński de la University of Wrocław (<http://www.polin.pl/en>).

⁹³ Il y a effacement de la Première Guerre mondiale, mais je n'ai trouvé aucune information à ce sujet.

⁹⁴ Sous la supervision de Samuel D. Kassow du Trinity College in Hartford (<http://www.polin.pl/en>).

La septième galerie est celle dédiée à l'Holocauste (1939-1945)⁹⁵. Avec l'occupation allemande à l'Ouest et soviétique à l'Est, la Pologne perd son indépendance : « The Germans soon began to humiliate Jews systematically, rounding them up for forced labor, and isolating them from their Polish neighbors by confining them to ghettos » (<http://www.polin.pl/en>). En 1941, les nazis mettent fin au pacte germano-soviétique et construisent les chambres à gaz, faisant de la Pologne occupée le centre de la Shoah. Le site souligne les actions de résistance des Juifs, les Justes qui ont risqué leur vie et Jan Karski qui a tenté de prévenir le monde, « [b]ut the world remained indifferent » (<http://www.polin.pl/en>). La galerie se base principalement sur les mémoires d'Emanuel Ringelblum. Le site internet ne mentionne pas les aspects moins glorieux des relations judéo-polonaises. Le catalogue de l'exposition offre plus de détails, et place au cœur de la réflexion l'isolement des Juifs du reste de la société et la vie avant le génocide dans les ghettos. La perspective d'Adam Czerniakow (président du Warsaw Judenrat) s'y trouve également. Les relations judéo-polonaises, l'indifférence, les actions et discours contre les Juifs (qualifiées de pathologies sociales) et l'aide apportée aux Juifs sont abordées (Kirshenblatt-Gimblett et Polonsky, 2014 : 325, 329). Le catalogue traite des pogroms par les populations locales quelques semaines après la fin du pacte de non-agression dans un climat de « chaos and lawlessness » (*Ibid.* : 332).

La huitième et dernière galerie, « Postwar Years » de 1944 à aujourd'hui⁹⁶, aborde le dilemme entre partir ou rester pour les Juifs polonais au lendemain de la Shoah et la construction du *Monument to the Ghetto Heroes* en 1948. Cette galerie montre qu'« Although as years went by there were fewer and fewer Jews in Poland as a result of emigration and assimilation, the Jewish community continued to be active in various fields » (<http://www.polin.pl/en>). Elle aborde la campagne antisémite de mars 1968 et

⁹⁵ Sous la supervision de Barbara Engelking de l'Institute of Philosophy and Sociology of the Polish Academy of Sciences et de Jacek Leociak de l'Institute of Literary Research of the Polish Academy of Sciences (<http://www.polin.pl/en>).

⁹⁶ Sous la supervision d'Helena Datner et de Stanisław Krajewski, du Department of Philosophy and Sociology, University of Warsaw (<http://www.polin.pl/en>).

la nouvelle vague d'émigration qu'elle suscite. L'importance de l'histoire et de la culture juive pour les Polonais après 1989 termine l'exposition et ouvre la réflexion sur l'identité et la mémoire pour les Juifs polonais aujourd'hui (<http://www.polin.pl/en>). Il n'y a pas d'information sur les violences d'après-guerre, sur les raisons qui poussent les Juifs à quitter la Pologne, sur les débats autour des symboles religieux à Auschwitz ou sur ceux déclenchés par les livres de Gross.

Le catalogue offre évidemment plus d'information que le site internet : la vulnérabilité des Juifs après la guerre, leur solitude, leur retour perçu comme une « invasion », leur difficulté de récupérer leur maison, les violences, le mythe du judéo-communisme, la redéfinition des frontières territoriales, la relocalisation massive des populations et l'homogénéité de la Pologne après ces changements sont abordés (Kirshenblatt-Gimblett et Polonsky, 2014 : 353, 361). Le catalogue souligne l'espoir des Juifs qui sont restés en Pologne que le communisme « [...] would deliver a more just society and bring an end to antisemitism », mais qu'après 1948, la stalinisation des espaces sociaux a impliqué la liquidation des organisations juives (*Ibid.* : 367). Le catalogue rappelle qu'Auschwitz avant 1968 ne précisait pas l'identité juive des victimes et une note, accompagnant une photo dans le livre, aborde les enjeux entourant le monument commémoratif de Jedwabne (*Ibid.* : 392-393), mais il n'y a pas d'information sur les controverses du couvent, des croix et des livres de Gross. À la sortie de l'exposition, les visiteurs peuvent regarder des vidéos dans lesquels des Juifs polonais répondent à des questions telles que : « What does Israel mean to you ? Is there anti-Semitism in your country ? Did you always know you were Jewish ? ».

4.2 Lignes directrices de l'exposition permanente

Les réflexions autour du musée sont diffusées principalement par Kirshenblatt-Gimblett, la conservatrice qui a chapeauté la constitution de l'exposition permanente, ainsi que par Moshe Rosman et Michael Steinlauf qui ont été consultés dans ce

processus. Avec une équipe de chercheurs internationaux, ils ont élaboré douze principes métahistoriques qui guident la conceptualisation des galeries de l'exposition permanente⁹⁷. Je vais d'abord les décrire brièvement pour ensuite me concentrer plus spécifiquement sur les positions qui sont prises dans les débats sur les relations judéo-polonaises, sur la conceptualisation des groupes et sur leurs relations, et finalement sur la façon dont l'exposition est conçue pour des groupes porteurs de mémoire distincte.

Selon les concepteurs.trices, POLIN n'est pas un musée sur l'histoire de la nation (Kirshenblatt-Gimblett et Polonsky, 2014 : 19), mais bien sur l'histoire de la Pologne du point de vue de l'expérience des communautés juives polonaises, « [...] a way to recover the historic diversity of Poland – a history of Poland that is not a national history » (Kirshenblatt-Gimblett, 2016b : 151). Un élément qui est récurrent dans les discours autour de l'exposition du musée est le désir de « dénaturiser » l'homogénéité ethnique, linguistique et religieuse de la Pologne actuelle. Kirshenblatt-Gimblett rappelle que la composition démographique de la Pologne aujourd'hui est une « nouveauté historique » liée aux événements de la Guerre et de l'après-guerre. Les différentes galeries ont ainsi comme objectif de montrer un visage différent de la Pologne, un *Commonwealth of many nations*, un des endroits qui aurait été le plus tolérant et diversifié en Europe (Kirshenblatt-Gimblett et Polonsky, 2014 : 27). Dans les mots de Rosman : « The “truly Polish” Poland, the one that embodied Poland at its strongest and most noble, was (perhaps ironically) the relatively tolerant, multiethnic, multicultural one » (2012 : 369).

⁹⁷ POLIN n'offre pas de « master narrative », mais douze principes métahistoriques, qui sont au fondement des réflexions sur la constitution des galeries (Kirshenblatt-Gimblett, 2016a : 52). Rosman soutient que tout travail historique s'inscrit dans un « metahistorical big history ». Le musée doit offrir un « [...] focal point that organizes the exhibit around it and offers visitors an archimedean position from which they may relate to what they see and hear. They are free to agree or disagree; the important point is that there is a portal to engagement—and engagement may mean challenge or objection » (2012 : 363).

Cette articulation passé-présent-futur semble liée à la mission et à la vision du musée, notamment le désir de bâtir des ponts – entre communautés juives (polonaises, d’origine polonaise ou non) et communautés polonaises non-juives dans le passé et le présent, et entre les communautés juives et leur propre histoire en Pologne – après la rupture qu’a constitué la Deuxième Guerre mondiale (Kirshenblatt-Gimblett, 2016a : 50). Le musée se veut une place pour établir des dialogues, participant ainsi au travail de mémoire et de réconciliation. En ce sens, Kirshenblatt-Gimblett affirme que POLIN s’inscrit dans la mouvance des « critical museums », c’est-à-dire qu’il « [...] “contribute in a significant way to debates on the issues most fundamental to the contemporary world, empower the viewer, expose conflicts, and redress social inequalities” [...] » (*Ibid.*, 2015b : 233). En créant un musée qui raconte les mille ans de l’histoire de la Pologne du point de vue des communautés juives, elle souhaite que des enjeux importants soient soulevés et discutés, « [...] not least the many ways of being “Polish”, even today when Poland is more homogeneous than ever before » (*Ibid.*, 2016b : 151).

4.2.1 Douze principes

Le musée est un « theater of history » (principe 12), organisé en actes et en scènes (*Ibid.*, 2015d). Le premier principe est de considérer les mille ans de l’histoire des Juifs polonais comme la période la plus importante (principe 1), ce qui permet, d’une part, de ne pas structurer l’exposition autour de la Deuxième Guerre mondiale et de la Shoah – qui seraient perçus comme l’étape la plus importante de l’histoire des Juifs polonais – et, d’autre part, de ne pas créer une exposition téléologique, soit une mise en récit qui mènerait inéluctablement vers l’Holocauste (principe 5). Cherchant à se dissocier des musées de l’Holocauste, Kirshenblatt-Gimblett affirmera par exemple que ces musées « [...] situate the Holocaust within a history of hate. The logical endpoint – the telos of hate – is genocide. In contrast, the history of Polish Jews does not start with hate and

does not end with genocide » (*Ibid.*, 2016a : 54). Pour elle, l'Holocauste n'était pas inévitable, il ne s'agit pas d'une conclusion à l'histoire des Juifs polonais, et il ne faut pas que cet événement module tout ce qui le précède⁹⁸.

Pour ce faire, les concepteurs.trices ont décidé de garder les visiteurs dans le présent historique, ce qui évite une trame narrative avec une voix omnisciente qui anticipe l'histoire : dans chacune des galeries, la parole est laissée à ceux et celles dont l'histoire est racontée, c'est-à-dire à tous les Juifs polonais, et pas seulement les élites, héros ou hommes (principes 5 et 7). Ce musée, qui ne contient pas beaucoup d'artéfacts, est constitué autour des citations tirées des sources primaires, qui sont inscrites dans leur langue d'origine, dans le but notamment de montrer la diversité historique de la Pologne (*Ibid.*, 2016b : 56). L'histoire est ainsi matérialisée à travers l'héritage immatériel (principe 11) (*Ibid.*, 2015b : 229). La narration se fait du point de vue des principaux intéressés et les visiteurs sont en contact avec ces voix. Ceci dit, Kirshenblatt-Gimblett reconnaît que l'acte de sélectionner les citations, de les organiser et de les mettre en relation relève du travail des historiens, et que cette autorité auctoriale existe au musée. Le but est de créer et de présenter un récit à plusieurs voix, pour que les visiteurs puissent également ajouter la leur (principes 9 et 10). Elle défend une approche qui ne donne pas d'explication ou de réponse à la question *pourquoi* : elle propose plutôt de répondre à la question *comment* en offrant aux visiteurs un accès aux sources. « There are no easy explanations, but there is the historical record,

⁹⁸ Kirshenblatt-Gimblett se réfère à l'historien Salo Baron, pour qui l'Holocauste n'appartient pas à l'histoire juive, mais à l'histoire de la Deuxième Guerre mondiale, et qui souhaite que l'historiographie se déplace vers les interactions sociales, intellectuelles et économiques entre communautés juives et non-juives (2015b : 225). Si POLIN consacre une galerie à l'Holocauste pour sa part – inscrivant cet événement dans l'histoire des Juifs polonais –, le musée n'est pas réduit à cet événement : « [...] that is precisely where the opportunity lies, namely to consider the Holocaust as part of that thousand-year story, but not as the whole story » (*Ibid.*). Les historiens sionistes seraient ceux qui s'opposent le plus vivement à cette conception de l'histoire. Cet élément est particulièrement intéressant : le traitement de la Shoah par le musée est également critiqué par des chercheurs.e.s polonais.e.s, parce que le récit proposé viendrait renforcer le paradigme dominant en Pologne. Les raisons pour lesquelles l'Holocauste doit prendre une place centrale dans le récit historique sont différentes, mais défendues par les sionistes et les critiques polonais. Le musée se positionne en opposition aux deux.

sometimes thin, sometimes rich – for showing how something happened. If how is presented well, possible answers to the question why emerge » (Kirshenblatt-Gimblett et Polonsky, 2014 : 33).

Les concepteurs.trices affirment que l’histoire des Juifs polonais n’est pas séparée de celle de la Pologne (principe 2). L’histoire de la Pologne n’est pas un contexte pour l’histoire des Juifs polonais : elles sont mutuellement constitutives (Kirshenblatt-Gimblett, 2016a : 53). Le musée entend ainsi représenter un large spectre de relations, mais sans rabattre l’histoire des Juifs polonais sur une histoire des relations judéo-polonaises, puisqu’elle se réduirait trop souvent à une histoire de l’antisémitisme : « Above all, Jews are agents of history, and not only objects on which others projected their fantasies and fears » (*Ibid.*) (principe 3). Kirshenblatt-Gimblett affirme que les Juifs polonais étaient « categorically Jewish, distinctly Polish » (principe 4), c’est-à-dire que la « Polish Jewry was authentically and intimately linked to the Jewish past as well as interconnected with contemporary Jewry the world over. It was also leavened with characteristically Polish features » (Rosman, 2012 : 373).

Ceci dit, les concepteurs.trices soulignent la difficulté de circonscrire *qui* sont les Juifs polonais (entre autodésignation et hétérodésignation) et qu’est-ce que le judaïsme (principe 8). Ils ont ainsi décidé de garder ces questions ouvertes afin d’éviter des réponses normatives ou transhistoriques (Kirshenblatt-Gimblett, 2016a : 55). Pour reprendre les mots de Kirshenblatt-Gimblett, « Who is a Polish Jew remains an open question, and Polish Jews continue to be a work in progress » (*Ibid.*). Les concepteurs.trices de l’exposition ont décidé de ne pas prendre comme point de départ des « misperceptions » à déconstruire – que ce soit des stéréotypes antisémites/philosémites ou des stéréotypes sur l’antisémitisme polonais – pour éviter un récit défensif et proposer une approche qualifiée de « constructive engagement », afin de créer une « zone of trust » pour aborder des sujets difficiles (principe 6) (*Ibid.* : 54).

Les concepteurs.trices des expositions ne peuvent pas faire fi des trajectoires historiographiques et mémorielles propres à la Pologne où est situé le musée. En plus de ces douze principes, d'autres enjeux sont abordés en « prévention » des critiques potentielles, soit en réplique à des critiques déjà formulées.

4.2.2 Musée et paradigmes historiographiques et mémoriels

Kirshenblatt-Gimblett réitère que POLIN est un musée sur l'histoire des Juifs polonais, et non sur les relations judéo-polonaises, qui sont principalement étudiées en relation avec la Shoah (avant, pendant et après). Cette façon d'appréhender l'histoire serait tributaire d'un changement de paradigme dans les recherches autour de l'Holocauste, qui seraient passées de l'étude des nazis comme auteurs du crime, à celle des expériences et perspectives des victimes juives, à celle enfin du rôle des populations locales dans les meurtres des Juifs depuis les quinze dernières années (*Ibid.*, 2015b : 222). Selon Kirshenblatt-Gimblett, les auteurs qui s'inscrivent dans cette « troisième vague » considèrent que l'Holocauste semble arriver de nulle part dans l'exposition, et être imputable uniquement aux Allemands, effaçant alors l'antisémitisme polonais qui le précède, ainsi que les violences perpétrées contre les Juifs par des Polonais (*Ibid.* : 225-226).

Kirshenblatt-Gimblett se défend d'emblée contre cette critique : ce point de vue considérerait l'Holocauste comme la période la plus importante dans l'histoire des Juifs polonais, à tel point que le découpage historique se fait en relation à cet événement, faisant de l'antisémitisme le fil d'Ariane qui relie les différents moments de l'histoire des Juifs polonais (*Ibid.*). Elle se positionne en opposition à cette façon de concevoir, raconter et représenter l'histoire des Juifs polonais : ces derniers n'auraient pas pu constituer la plus grande communauté et être le centre de la vie juive si leur histoire n'avait été qu'une « unmitigated story of antisemitism » (*Ibid.* : 225).

Rosman (2012) considère que le musée a établi une « réponse polonaise » à trois volets aux accusations de complicité avec les nazis portées contre les Polonais. D'abord, le musée affirme que l'antisémitisme polonais n'a rien à voir avec la Shoah⁹⁹. Ensuite, le musée met l'accent sur les efforts pour sauver les Juifs plutôt que sur les dénonciations : « [...] the Museum goes into detail about heroic, *organized* Polish efforts to save Jews during the war. It took a network of people to save a single Jew; it took but one malevolent person to denounce a whole group of hiding Jews *and* their non-Jewish protectors » (2012 : 384). Finalement, les concepteurs.trices ont décidé de qualifier les violences contre les Juifs par leurs voisins, comme à Jedwabne, de violences locales spontanées inscrites dans des dynamiques conflictuelles locales et dans l'antisémitisme traditionnel, qui ont été possibles dans le contexte de la Shoah, mais qui ne peuvent pas être considérées comme des « systematic components of the Final Solution » ou des « mass collaboration with the German project » (*Ibid.* : 384-385).

Kirshenblatt-Gimblett affirme que le musée présente une histoire des Juifs polonais qui n'est pas soumise à la politique historique du gouvernement. Elle affirme que le développement de l'exposition permanente a été vérifié à plusieurs étapes de son développement par des experts de Pologne et d'ailleurs, afin notamment de s'assurer qu'aucune erreur se soit glissée et pour que le projet puisse bénéficier des expertises de plusieurs chercheurs (2015b : 218). L'exposition a également été revue, à la veille de l'ouverture, d'abord par le Ministère de la Culture et de l'héritage national, puis par le Conseil du Musée, responsable d'accepter l'exposition (*Ibid.*). Elle affirme néanmoins que l'accent mis sur les Justes parmi les nations dans les programmes éducationnels et

⁹⁹ Il affirme que « Conceived, imposed and executed by Germans [...], [the Shoah] was not emblematic of Polish-Jewish history ; neither was it that history's organic or logical conclusion » (2012 : 379) et « Is the Holocaust fundamentally a Jewish story or a Polish one ? Is it perhaps two related stories, the Shoah for the Jews and the German Occupation for the Poles ? » (*Ibid.* : 381-382).

culturels, dans les expositions temporaires et dans l'espace commémoratif autour du musée, est conforme à la politique historique étatique (*Ibid.* : 223-224).

4.2.3 Conceptualisation des groupes sociaux

La façon dont le musée conceptualise les groupes sociaux a déjà été abordée en creux à travers les douze principes. Pour Kirshenblatt-Gimblett, le musée n'en est pas un des relations judéo-polonaises, puisque cette histoire est principalement à propos des Polonais et « can be understood as an internal Polish problem addressed primarily to Polish society » (*Ibid.* : 224) : il est un musée de l'histoire des Juifs polonais, ce qui ne l'empêche pas d'avoir un rôle critique par rapport aux événements du passé (*Ibid.*). Pour Steinlauf, étendre l'histoire aux relations que les Juifs polonais entretenaient avec les autres groupes « [...] could help Poles re-embark on the project begun in the 1980s of reconfiguring their own identity as something hybrid rather than integral and thereby more suited to the complexities of twenty-first-century Europe » (2008 : 321).

La distinction opérée entre l'histoire des Juifs polonais et l'histoire des relations judéo-polonaises me semble à la fois « politique » et théorique. Politique d'abord, dans la mesure où le musée s'inscrit dans un contexte particulier, au confluent de récits historiques et nationaux et de groupes porteurs de mémoires distinctes et qu'il ne considère pas l'Holocauste et l'antisémitisme comme les éléments les plus importants de l'histoire des Juifs polonais (*Ibid.* : 225). Plutôt que de faire une galerie uniquement dédiée à l'antisémitisme, le musée a décidé d'intégrer les conflits dans la trame plus générale, en prenant soin de montrer la pluralité des relations entretenues. Théorique ensuite, même si ces deux aspects sont indissociables, parce que cette façon de « découper » le réel implique inévitablement une conception des groupes, qui n'est pas explicitement élaborée : nous savons qu'ils souhaitent laisser ouverte la question de *qui* est Juif et de ce qui constitue le judaïsme. Kirshenblatt-Gimblett opère une distinction entre une approche relationnelle entre Juifs polonais et Polonais non-juifs et une

approche qualifiée de relations judéo-polonaises. Alors que la première considèrerait le spectre des relations et percevrait les Juifs comme des acteurs sociaux qui font l'histoire, en relation aux autres, la deuxième se concentrerait principalement sur l'antisémitisme et réduirait les Juifs à des objets sur lesquels les peurs et les fantasmes des autres sont projetées (*Ibid.*, 2015b : 226).

4.2.4 Contextes nationaux

Les enjeux liés au musée mettent en relation des groupes porteurs de mémoire distincte et Kirshenblatt-Gimblett explique que des craintes contradictoires étaient énoncées de part et d'autre : que le musée soit dédié à l'antisémitisme et qu'il soit un musée « anti-polonais », ou au contraire que ce sujet soit complètement évité. Dans la même veine, les attentes par rapport à l'attention qui allait être accordée aux Justes et aux traîtres/meurtriers étaient en tension. Pour d'autres, l'enjeu était la représentation des Juifs communistes sans alimenter le mythe du judéo-communisme (*Ibid.*, 2015a : 270).

Le musée mise sur une zone de confiance propice pour aborder les sujets délicats et a décidé d'opter pour une stratégie qualifiée de « constructive engagement » plutôt que de favoriser une approche qui viserait à confronter les visiteurs : « The goal is, rather, to create an exhibition worthy of debates worth having » (*Ibid.*, 2016a : 54). Le musée est constitué dans un esprit de dialogue et de réconciliation : il faut qu'il soit porteur d'espoir (2015c : 12). Kirshenblatt-Gimblett n'affirme pas pour autant que les débats litigieux sont clos ou que la Pologne pourra redevenir le centre de la vie juive, mais que le musée peut jouer un rôle important dans le renouveau de la vie juive en Pologne, qu'il peut participer à donner une image différente de la Pologne aux communautés juives du monde (reconnaître l'héritage des Juifs polonais dans le monde aujourd'hui et simultanément déconstruire l'idée que la Pologne est un cimetière juif) et qu'il peut permettre de montrer aux Polonais non-juifs la richesse de l'histoire des Juifs polonais, à démystifier et éduquer (*Ibid.* ; 2015b : 224).

4.3 Débats entourant le musée

Bien que le musée se défende d'être un musée de l'Holocauste ou des relations judéo-polonaises, les débats se structurent principalement autour de ces enjeux polémiques, que j'ai divisés en trois thématiques générales : 1) le récit du musée : exposition, architecture et rapport à l'espace, 2) le récit et les paradigmes historiographiques et mémoriels et 3) les enjeux liés au présent et à la réconciliation. Ces trois blocs thématiques entretiennent tous des liens avec les questions relatives aux éléments contestés/défundus dans les récits, aux conceptualisations des groupes sociaux et aux contextes nationaux. Contrairement aux espaces précédents, les voix qui composent ces débats sont celles des critiques qui considèrent non pas que le musée, en racontant l'histoire de la Pologne du point de la minorité juive, nuit ou confronte le récit national, mais bien au contraire : ils critiquent le musée pour ne pas contester suffisamment le régime d'historicité dominant¹⁰⁰.

4.3.1 Récit du musée : exposition, architecture et rapport à l'espace

À travers les douze principes, les concepteurs.trices cherchaient simultanément à maintenir que 1) l'histoire de la Pologne ne constituait pas un contexte au déploiement de l'histoire des Juifs polonais, puisque ces histoires étaient mutuellement constitutives, mais aussi que 2) l'histoire des Juifs polonais était irréductible à une histoire des relations judéo-polonaises, ce que capte et traduit l'expression « categorically Jewish, distinctly Polish ». Ces éléments en tension posent des questions au moment d'aborder les enjeux liés à la Shoah et à l'après-guerre.

¹⁰⁰ La majeure partie des publications qui composent cette section est issue des actes d'une conférence à Princeton qui a eu lieu en avril 2015, rassemblés dans le livre *Poland and Polin. New Interpretations in Polish-Jewish Studies* (2016).

Galleries de l'Holocauste et de l'après-guerre

La principale critique adressée à la galerie de l'Holocauste suggère que la mise en récit proposée ne donne pas les outils pour comprendre ce qui rend possible la Shoah. Elzbieta Janicka souligne que si le musée permet de déconstruire les mythes de la collaboration ou de la passivité des Juifs durant la guerre, et qu'il montre le traitement différencié des Juifs polonais et des Polonais non-juifs, les questions relatives aux relations judéo-polonaises restent suspendues (*Ibid.* : 150). Pour plusieurs auteurs, l'Holocauste pensé comme une rupture dans la continuité historique ne permet pas de lier les actions et les discours antisémites d'avant-guerre aux événements de la Deuxième Guerre mondiale (*Ibid.* : 152). L'absence de trame explicative qui permettrait de comprendre les trajectoires et mécanismes des actes et propos antisémites dans l'histoire de la Pologne (et de l'Europe) fait apparaître l'Holocauste comme un événement inusité. Janicka observe que l'existence d'un « mur invisible » entre Juifs et Polonais durant la guerre est rendue incompréhensible : « In reality, that “wall around the wall” – which Israel Gutman describes as actual, horribly hermetic, and effective, was constituted by the attitudes and behaviour of the non-Jewish majority, in continuity with prewar behaviour and attitudes » (*Ibid.* : 151).

Elle critique par ailleurs le traitement réservé aux pogroms de l'été 1941 : ils seraient situés en URSS sur une carte et seraient qualifiés de « violences locales », attribués à la « population locale » : « The category of “local population” permits the pushing of Jews away to a safe mental and emotional distance, namely to that of an exogenous population. It also avoids any mention of the nationality and religion of the perpetrators » (*Ibid.* : 154). Plusieurs auteurs reprochent au musée de ne pas avoir pris en compte les débats des quinze dernières années. Pour Tokarska-Bakir, le récit proposé au musée constitue un ressac face aux importants débats qui ont eu lieu depuis la fin du communisme, principalement depuis le tournant des années 2000 (*Ibid.* : 52).

Contrairement au traitement des aspects moins glorieux des relations, Janicka soutient que la représentation de l'État clandestin polonais a beaucoup d'importance au musée, ce qui donne l'impression qu'il était vraiment préoccupé par le sort des Juifs. L'attitude réelle de cette organisation envers les Juifs et sa signification pour ces derniers ne seraient pas mentionnées (*Ibid.* : 158). Inversement, les Juifs qui ont sauvé d'autres Juifs ne seraient pas suffisamment représentés proportionnellement à leur importance du point de vue de la minorité juive et sont anonymisés.

La galerie de l'après-guerre est celle qui est le plus liée au présent, aux représentations, expériences et mémoires des groupes dont l'histoire est racontée. La plupart des critiques de cette galerie se concentrent sur le témoignage d'Helena Datner, sociologue, présidente de la communauté juive de Varsovie de 2006 à 2014 et co-conceptrice de la galerie, qui a démissionné peu avant l'ouverture du musée à cause des changements apportés à l'exposition¹⁰¹. Selon Datner, la constitution du musée s'est faite dans la peur de la société polonaise et des préjugés antisémites. Elle soutient que le musée souhaite présenter une histoire juive « more uplifting » en se concentrant par exemple sur les Juifs qui ont contribué à la culture polonaise. Par exemple, le besoin de promouvoir les Juifs qui se sont battus avec les Polonais serait une façon de prouver que « although something is Jewish, it is not anti-Polish » (Tokarska-Bakir, 2016 : 56).

Cette tension – représenter l'histoire des Juifs dans un pays où le travail de mémoire sur le passé et les réflexions critiques sur l'antisémitisme présent sont en processus – se serait traduite par l'élimination du « point de vue juif » sur l'histoire qui était racontée dans la galerie :

There was certainly a fear that the Museum would infuriate the society as to the fact that much money had been spent on the Jews. This fear resulted in the elimination from the

¹⁰¹ « Datner left the team of scholars in protest against this censorship, its ideological orientation, as well as its ultimatum form and the last minute formula in which it was carried out during the final phase of the production of the exhibits » (Janicka, 2016 : 147).

exhibition of what Datner described as “the Jewish point of view”, referring to the point of view of the historical actors in the examples she presented (*Ibid.*).

Datner explique par exemple qu’ils ont dû enlever le mot « libération » en parlant de l’arrivée de l’armée rouge à la fin de la guerre et l’expression « système social juste » en abordant l’espoir suscité par le nouveau régime¹⁰² alors que du point de vue des communautés juives, ce qui était important à la fin de la guerre était « [...] the liberation by the Red Army, the promises of equal rights, and the protection from anti-Semitism, including anti-Semitism on the part of the anti-communist underground » (cité dans Janicka, 2016 : 147). Datner fait également état des pressions pour aborder le changement de régime et la martyrologie polonaise sous le communisme, alors que ce ne sont pas des éléments qui sont importants du point de vue des communautés juives¹⁰³. Tokarska-Bakir soutiendra alors que le musée soumet le « Jewish language to the categories of the dominant majority » (2016 : 58).

Gebert souligne qu’il y avait beaucoup d’angoisses liées à la galerie de l’après-guerre, non seulement pour ce qui est des violences et des pogroms, mais aussi quant à la façon de raconter l’histoire des Juifs polonais qui ont collaboré avec le système communiste, sans renforcer le mythe du judéo-communisme. Pour cet auteur, même les purges antisémites de 1968 ne permettent pas de déconstruire ce mythe, puisque l’émigration des Juifs peut être vue comme un privilège (les Polonais ne pouvaient pas sortir du pays) et l’importance de l’implication des Juifs dans Solidarnosc pourrait « [...] activate the “cling to power” trope » (cité dans Hoffman, 2013).

Finalement, la section post 1989 a été coupée de l’exposition sous prétexte d’un manque d’espace¹⁰⁴. Pour Datner, il s’agit plutôt d’un manque de volonté politique

¹⁰² Formulation que nous retrouvons dans le catalogue de l’exposition.

¹⁰³ Cet effacement du « point de vue Juif » est également critiqué par Datner pour la galerie intitulée « Paradisus Judaeorum » : cette expression était mobilisée par les antisémites qui considéraient que les Juifs avaient trop de droits.

¹⁰⁴ En 2012, Rosman écrivant que les « Burning issues like the Auschwitz convent and cross are dealt with diplomatically, attempting to avoid partisanship. In this particular case the anonymous Museum

pour aborder les controverses et l'antisémitisme dans le présent, et du désir de finir l'exposition sur une note optimiste (Janicka, 2016 : 148). Janicka critique l'effacement des débats sur les relations judéo-polonaises depuis le changement de régime : la fin de l'exposition présente une projection de Polonais disant « I miss you, Jews », et termine avec la boutique du musée, où le « master narrative reigns absolute ». Halberszadt dira par exemple que « [...] “the last part of the exhibition is nearly devoid of any connection with the present time” » (*Ibid.* : 149).

Architecture et rapport à l'espace

Le musée est situé sur le site historique du ghetto de Varsovie. Comme le mentionne Meng, ce lieu hautement symbolique contient trois niveaux de temporalités et de significations historiques : le cœur de la vie juive d'avant-guerre, le site de la destruction des communautés juives et la reconstruction socialiste d'après-guerre (2011 : 233). Le musée, qui se veut un musée de la vie et non pas un musée de l'Holocauste, est ainsi en tension dynamique avec les différents sens accordés à l'espace sur lequel il se trouve.

Cette tension se retrouve notamment dans le choix effectué par le jury suite au concours d'architecture. Pour Rosenfeld (2016), les discours explicatifs de ce choix témoignent de la position du jury quant au lien entre l'Holocauste et le musée. Le jury a sélectionné le projet de Rainer Mahlamäki plutôt que celui de Daniel Libeskind. Ce dernier, architecte américain d'origine polono-juive, est connu pour son style déconstructiviste, qui est intimement lié à une réflexion sur l'Holocauste comme point de rupture (Rosenfeld, 2016 : 260). Le jury a manifesté de la réticence pour ce projet, soulignant qu'il était trop lié à la dimension tragique de l'histoire des Juifs au détriment des mille

narrative notes that the fact that this and other controversies can be aired publicly, freely and frankly is testimony to the new Poland and the new status of Jews within it » (2012 : 382).

ans de vie commune, et insuffisamment ouvert vers le futur (*Ibid.* : 261). Le jury a plutôt sélectionné le projet de Mahlamäki qui ne mettait pas en premier plan l'Holocauste, et qui offrait, dans les mots de l'architecte, un projet marqué par la « sérénité et la douceur » en opposition au style architectural dit « agressif » de Libeskind (*Ibid.* : 263).

Pour Matyjaszek (2016), l'inscription du musée dans l'espace de l'ancien ghetto met en tension deux images discursives contradictoires : celle des ruines du ghetto qui témoignent de l'interruption violente de la vie et des facteurs qui y ont contribué (modernité, unité nationale, progrès) et celle d'un endroit de nostalgie historique, qui porte la promesse de matérialiser la « genuinely Polish' Poland », un État moderne et puissant, héritier de la tolérance et de l'ouverture de cet âge d'or (2016 : 64-65). La matérialité du site soulève, selon cet auteur, une tension inhérente à la décision de mobiliser ce passé imaginé et de neutraliser simultanément les récits qui questionnent la représentation dans le présent de la majorité (*Ibid.* : 74). L'espace commémoratif aurait été « sanitized of its past », ce qui bloquerait les réflexions sur l'Holocauste que le lieu pourrait susciter (*Ibid.* : 86). L'exposition serait complètement détachée des ruines du site, puisqu'elles ne correspondraient pas à la reconstruction du Deuxième âge d'or des Juifs polonais de l'entre-deux-guerres (*Ibid.* : 92). Jacek Leociak, co-concepteur de la galerie de l'Holocauste, sera critique du résultat final. Il aborde l'enjeu des ruines du ghetto dans la galerie de l'après-guerre, qui semblent très fausses, alors que les ruines authentiques auraient pu être récupérées des excavations durant la construction du Musée (*Ibid.* : 95).

Monuments commémoratifs entourant le musée

Le musée fait face au monument commémoratif du soulèvement du ghetto de Varsovie de Nathan Rapaport. D'autres monuments commémoratifs sont venus s'ajouter au complexe mémoriel. Constituant l'espace à travers lequel les visiteurs se rendent au

musée, plusieurs auteur.e.s le considèrent comme participant à la mise en récit du musée. Au total, dix mémoriaux entourent le Mémorial et le musée : trois commémorent le soulèvement du ghetto, un souligne que les Allemands sont les auteurs du crime et six représentent des Polonais.es héroïques (Janicka, 2015).

Pour Janicka, les monuments autour du musée impliquent des politiques commémoratives et symboliques qui donnent à voir des rapports de pouvoir dans le présent (*Ibid.* : 200), c'est-à-dire une mise en récit qui correspond au régime d'historicité dominant en Pologne (2016 : 122). Elle souligne que ce récit évacue la normativité sociale des actions contre les Juifs dans le contexte de la Shoah¹⁰⁵ et la solitude vécue par les Juifs¹⁰⁶. Ces mémoriaux occultent le fait que les Justes composaient 0,25% de la population et que ce n'est pas l'effet dissuasif de la peine de mort qui justifie ce faible pourcentage, mais plutôt le « wall around the wall », soit l'attitude et les comportements de la majorité polonaise (*Ibid.*). Elle souligne que Jan Karski affirmait que « [...] “the entire Warsaw was the ghetto, the entire Poland was the ghetto” » (cité dans 2015 : 210) et qu'Irena Sendler s'opposait à l'instrumentalisation de ses actions pour les politiques mémorielles polonaises (*Ibid.* : 211). Non seulement l'insistance sur les Juifs distord la réalité, mais elle se fait parallèlement à l'absence de mention quant à la participation significative des Juifs dans Żegota (*Ibid.*). La dimension subversive de l'histoire qui contesterait l'ordre dominant est ainsi évacuée.

Dans la même veine que Matyjaszek, Janicka souligne que le Monument de 1948, le

¹⁰⁵ Le complexe mémoriel ne permet pas de comprendre que le principal problème n'était pas l'indifférence, mais « [...] the fact that it was a common occurrence for Poles to identify Jews, expel them from subsequent hideouts, rob them, denounce them, often hand them over to the Germans, and in many cases murder them » (*Ibid.*).

¹⁰⁶ Elle raconte par exemple le cas du 18 Miła Street, où les combattants de la Jewish Fighting organization et leur commandant Mordecai Anielewicz se sont suicidés collectivement parce que la Polish Home Army ne leur avait pas donné de cartes pour se cacher du côté aryen (2015 : 211). Dans le catalogue officiel de l'exposition, une des thématiques transversales est pourtant l'isolement.

musée et le lieu sur lequel ils sont situés portent en eux les traces de la présence et de l'absence des Juifs en Pologne et qu'en ce sens, ils sont susceptibles de susciter des réflexions critiques sur le régime d'historicité dominant quant aux relations judéo-polonaises (*Ibid.*). Or, ce potentiel serait étouffé : « Emphasizing the dominant majority's version of the events in this place is in fact a symbolic preemptive action. It is meant to silence the unwanted voice or suppress even the mere possibility that it might emerge » (*Ibid.*). Avec ce complexe mémoriel, l'Holocauste devient une scène pour mettre de l'avant l'héroïsme des Polonais¹⁰⁷.

Un projet récent de construction d'un nouveau monument dédié aux Justes polonais a semé la controverse. Dans le contexte de la politique historique, le projet a suscité de vives oppositions, malgré l'accord du rabbin de Pologne. Plusieurs auteurs y voient une façon de renforcer le paradigme historiographique dominant et de conforter l'opinion publique (Snyder, 2016). Le professeur Leociak, co-concepteur de la galerie de l'Holocauste, s'y oppose, soulignant que le Ghetto de Varsovie n'est pas un lieu propice pour commémorer l'héroïsme polonais : « [It] is a place to commemorate a Jewish disaster, where Jewish bones lie in the biggest Jewish cemetery in Europe » (cité dans Snyder, 2016), d'autant plus que le gouvernement au pouvoir depuis 2015 cherche à promouvoir les Justes qui auraient sauvé « des millions de Juifs » (*Ibid.*). Au contraire, Gebert défend le projet qui a été entamé sous le gouvernement précédent en affirmant que « We will not tailor our monument to the vicissitudes of Polish politics »¹⁰⁸ (*Ibid.*). Janicka souligne que la vive opposition au monument par plusieurs

¹⁰⁷ C'est une thèse que défend également Grabowski, qui qualifie cette insistance sur les Justes de « Righteous defence project », soit la transformation de la Shoah en un mythe national, impliquant sa graduelle déjudaïzation : « The Holocaust becomes a theatre that provides a stage upon which Righteous gentiles can perform noble deeds on the largely undefined and obscure crowd of anonymous Jews in need » (2016a : 23).

¹⁰⁸ Certains auteurs défendent le projet du monument en affirmant que la figure des Justes peut être une étape vers la réconciliation. Cette position est critiquée : « The asocial discourse of individualism presents anti-Semitism as the property of individuals who are autonomous when choosing their beliefs, rather than the element of culture that this reproduces » (Forecki et Zawadzka, 2016 : 119).

organisations et membres des communautés juives¹⁰⁹ n'a pas été prise en considération, ce qui l'incite à croire que seules les voix juives en accord avec le paradigme dominant sont entendues et considérées comme légitimes : « [...] we are dealing here with symbolic violence. Also, in this case, the inclusion of Jews into the history of Poland is conditional and consists in subjecting them to a permanent test of submission » (2015 : 210-211).

4.3.2 Récit du musée et paradigmes historiographiques et mémoriels

Les débats entourant les galeries de l'exposition permanente, l'architecture, le rapport à l'espace et aux monuments commémoratifs abordent déjà la façon dont le récit proposé au musée est lié aux paradigmes historiographiques et mémoriels. Dans ce qui suit, il sera question de faire ressortir plus précisément les débats sur la mise en récit de l'histoire au musée et la conceptualisation des groupes sociaux, sur l'idée du *Commonwealth of many nations* et les tensions et rapprochements qui existent entre le musée et la politique historique promue par le gouvernement.

Conceptualisation des groupes sociaux et mise en récit de l'histoire

Pour Kichelewski (2015), la prétention du musée de présenter une histoire relationnelle, un « vaste métissage écrivant une histoire commune », laisse plutôt place au récit d'une cohabitation somme toute heureuse entre deux groupes, ce que le nom du musée, POLIN, viendrait par ailleurs souligner (2015 : 198). Forecki et Zawadzka (2016) considèrent également que la trame narrative est celle de l'accueil généreux des Juifs par la nation et l'État polonais qui leur a offert droits et privilèges. Les Polonais

¹⁰⁹ Parmi les opposants au projet, Janicka énumère « [...] the Jewish Community of Warsaw, the Association "Second Generation" in Poland, the Association of the Jewish Historical Institute, the All-Polish Jewish Youth Organization as well as the Polish section of B'nai B'rith. Joining in with these protests was a group of Polish Jewish emigrants from 1968 [...] » (2015 : 210-211).

et les Juifs « [...] lived alongside, yet independent of one another, but liked, respected, helped, copied, and sometimes quarrelled – with each other. These quarrels concerned some difficult issues that were then a bone of contention, but today should be the subject of dialogue » (Forecki et Zawadzka, 2016 : 106). Pour ces auteur.e.s, l'Holocauste est présenté comme une force extérieure qui est venue annihiler les Juifs polonais, qui aujourd'hui manqueraient aux Polonais, « [who] fondly remember the time when their country was the cradle of multiculturalism and tolerance » (*Ibid.*).

Dans cette interprétation de la trame narrative, Forecki et Zawadzka critiquent l'effacement des rapports de pouvoir entre les groupes, qui subsistent toutefois en creux sans être problématisés. Ils soulignent que les thématiques de l'hospitalité et de la tolérance sous-tendent des rapports de pouvoir inégalitaires entre hôtes – qui peuvent faire preuve de tolérance – et visiteurs – qui peuvent être tolérés (2016 : 107). L'utilisation par les concepteurs.trices du musée des mots comme « dialogue, communication, conversation, coexistence ... » participerait ainsi à écarter les rapports majoritaire-minoritaires : « [...] we lose sight of the structurally conditioned minority-majority relationship with all its dynamics – first and foremost, the inherent power, dominance, and violence it implies » (*Ibid.*). Janicka considère que l'ensemble du musée est organisé autour du mythe « polin », soit que les Juifs auraient été sauvés par « [...] Poland as the state and society of the Righteous among the Nations, Poland as the Red Sea, Poland as the forest – the Polish innately loving Jews ever since » (2016 : 125).

Pour Kichelewski, ces représentations des relations judéo-polonaises sont tributaires du manque de réflexions critiques autour du concept de nation dans l'historiographie polonaise. Elle souligne par exemple que le « bien-être » de la « nation polonaise » est directement proportionnel à celui de la minorité juive : « [...] lorsque la “nation” polonaise, présentée de manière assez immuable depuis le Moyen Âge, est florissante [...], la vie juive est également prospère, tandis que lorsque la “nation” est menacée

[...], la coexistence polono-juive est rendue plus délicate » (2015 : 198). Cet élément est également soulevé par Janicka, qui le lie à la polonisation de l'histoire : « It turns out that the better the situation of Polish Jews, the more heavily their position depends on the behaviour and attitudes of Poles. The worse their situation, the weaker its connection with the Polish context » (2016 : 138).

Cette « polonisation » de l'histoire est également au cœur des discordes autour de la galerie de l'après-guerre¹¹⁰. S'il ne s'agit pas d'un musée sur les relations judéo-polonaises, l'état actuel de ces relations semble teinter la sélection des événements et leur mise en récit. Janicka souligne par exemple que « The master narrative under the sign of Polin respects all *lieux de mémoire* pertaining to the dominant narrative, even if they are of no great importance to the situation of the Jews, such as the Constitution of May 3, 1791 »¹¹¹ (*Ibid.* : 140). Elle critique également l'absence de commentaires explicatifs pour les pogroms de 1918 : l'antisémitisme de Roman Dmowski, la signification du traité de Versailles ainsi que le changement de statut des Juifs par rapport aux Polonais restent dans l'ombre, au profit de l'indépendance de la Pologne (*Ibid.* : 143)¹¹².

¹¹⁰ « “In our gallery they pressured us to dedicate considerably more space to the changeover of the political system to a communist one, more than the history of Poland as a context for the history of Jews requires. [...] The point of the critics was not only to narrate at greater length but also to do so differently : namely on Polish martyrdom under communism, in accordance with the currently dominant vision of history. The thing is that Polish martyrdom is not at all relevant to the history of Jews. For the Jews the entry of the Russians meant liberation from physical annihilation” » (Datner, cité dans Janicka, 2016 : 147).

¹¹¹ Zubrzycki aborde le symbole de cette constitution dans *The Crosses at Auschwitz* : « The Constitution of May Third was the culmination of an era of reform, a final attempt at sovereignty after the First Partition in 1772 and before the two subsequent ones that would soon follow (1793, 1795), eventually erasing Poland from the European map. In contemporary Poland, the Constitution of May Third symbolizes democracy, sovereignty, Poland's entrance into modernity, and its “Westernness” : Poland was definitely modern and Western, since it was the first to institute a constitution in Europe—as the story goes, in an attempt to assuage a common inferiority complex, but also, especially under Communism, to align Poland culturally and politically with the West » (2006 : 38-39).

¹¹² Janicka affirme que l'importance accordée à l'indépendance de la Pologne en 1918 occulte le changement dans les relations judéo-polonaises (les Polonais deviennent la majorité nationale et les communautés juives, une minorité) (2016 : 143).

Cette représentation des relations judéo-polonaises aurait également comme conséquence de mettre à la marge l'antisémitisme. À ce sujet, Tokarska-Bakir critique Kirshenblatt-Gimblett qui affirme que les livres de Gross ne sont pas à propos des relations judéo-polonaises, mais des relations que les Polonais non-juifs ont par rapport à eux-mêmes et Dariusz Stola qui considère que le musée n'est pas sur l'antisémitisme (soulignant que « The anti-Semites have to build their own museum! ») (2016 : 54). Tokarska-Bakir souligne qu'« Unfortunately, this is anything but a joke considering Polish realities. This is precisely the reason why anti-Semitism in Poland is not a museum object, but rather a collection of active codes, as there is no museum here, which would like to tell its story » (*Ibid.*). Dans la même veine, Janicka critique l'absence de problématisation au sujet de la doctrine chrétienne et de son rapport avec le Judaïsme et les Juifs polonais : « As a consequence, then, what remains unproblematized is anti-Semitism, its origins, essence, mechanisms, and its place within the dominant culture » (2016 : 138). La perception de la place de l'antisémitisme dans la société polonaise actuelle semble influencer la façon dont les auteurs conçoivent l'importance de sa mise en récit au musée.

Retrouver le Commonwealth of many nations

Pour Meng, l'intégration de l'histoire des Juifs à celle de la Pologne participe à la constitution de ville et de pays qui seraient marqués par la pluralité et le cosmopolitisme, « after a century of war, genocide, ethnic strife, and expulsions » (2011 : 235-236). Alors que Varsovie (et l'ensemble de la Pologne) est aujourd'hui ethniquement homogène, le musée permet de marquer la « nouvelle Pologne » post-communiste, démocratique, tolérante et cosmopolite : « Recalling the Jewish past confirms the righteousness of liberal democratic values and celebrates their triumph over fascism and Communism » (*Ibid.* : 237). L'ancien président, Komorowski, déclarait que l'accueil des Juifs et l'intégration de leur histoire dans la mémoire collective sont des mesures de « [...] tolerance, honor, and, above all, freedom » (cité

dans Roskies, 2015 : 5) et que l'ouverture de POLIN « helps to mark Poland's enormous achievement as a stable Western democracy » (*Ibid.*).

Meng rappelle toutefois que durant le 20^e siècle, l'association des Juifs au cosmopolitisme était un élément important qui alimentait les discours antisémites. Si Meng affirme que le philosémitisme n'est pas uniquement le revers de l'antisémitisme, il souligne néanmoins que cette contradiction illustre la tendance commune à essentialiser et s'appropriier la figure des Juifs pour des projets politiques : « This is not a Germans and Polish peculiarity [...]. It is a peculiarity of both the allure and the fragility of cosmopolitanism itself, an idea that celebrates human difference as much as it creates it » (2011 : 237). Il s'agit donc de questionner ce qui produit la différence, qui est différent et qui célèbre (ou haït) cette différence¹¹³.

Matyjascek propose une critique de ce qu'il nomme la « polinization » de l'histoire juive, soit l'utilisation du récit des relations judéo-polonaises au profit du projet nostalgique de reconstruction de la « genuinely Polish' Poland », basé sur un âge d'or passé. Cette « polinization » se constitue à travers le refus de confronter les événements qui viendraient instiller une réflexion critique sur les fondements du projet, puisqu'elle impliquerait un questionnement sur l'antisémitisme et les projets politiques d'avant-guerre, « [...] the most likely side-effect being a discovery of the roots of Polish intolerance and anti-Jewish violence at the heart of the "golden eras" now being rebuilt » (Matyjascek, 2016 : 73-74). Autrement dit, le projet de cette Pologne tolérante et cosmopolite serait fondé, selon cet auteur, sur la négation des événements difficiles qui viendraient susciter une réflexion critique et une révision des récits dominants et les frontières de l'identité dans le présent. Le projet serait miné parce qu'il enlèverait la charge subversive du passé pour conforter les rapports de pouvoir dans le présent.

¹¹³ Cette réflexion peut être poursuivie avec des auteur.e.s comme Colette Guillaumin (1979) dans une perspective matérialiste, Himani Bannerji (2000) dans une perspective marxiste et Ghassan Hage (2000) dans une perspective bourdieusienne.

Le musée comme outil de la politique historique ?

Cette idée du *Commonwealth of many nations*, dans le contexte de la politique historique du gouvernement et de l'Institut de la mémoire nationale (IPN), suscite de vives critiques. Kichelewski souligne que le passé multiculturel présenté au musée a comme objectif de montrer une image plus complexe et positive de la Pologne et de l'histoire nationale et qu'« [e]n ce sens, le musée s'inscrit pleinement dans la politique historique pratiquée par les gouvernements polonais successifs depuis près de dix ans [...] » (2015 : 199). Les auteurs soulignent leur inquiétude face à la vision « [...] ethno-nationaliste, martyrologique de la Pologne, sans regard critique sur son passé et sur les relations polono-juives » (Kichelewski, 2016 : 6) du nouveau gouvernement, sans compter les nombreuses critiques qui lui ont été adressées quant au respect des instances démocratiques (contrôle des médias, enjeux légaux et constitutionnels, liberté académique, droits des femmes et des personnes LGBTQ).

Certains auteurs soulignent que le discours dominant en Pologne présente une histoire glorieuse, celle des Polonais tolérants et accueillants qui auraient créé un paradis pour les Juifs, et que le récit présenté au musée concorde avec la politique historique mise en place par le gouvernement (Forecki et Zawadzka, 2016 : 111). Pour Tokarska-Bakir, la représentation de la Pologne qui est proposée au musée « [...] proves even better than the original one. Anti-Semitism disappears and what remains is nothing but kindness » (2016 : 54-55). Ce faisant, elle suggère que du point de vue des Polonais, cette représentation est une « [...] self-colonizing operation that will lead to less self-reflection on Poland's past on the part of its citizens » (*Ibid.*). Le musée et la politique historique du gouvernement partageraient la volonté de cacher ou de minimiser les aspérités passées et présentes dans les relations judéo-polonaises.

Les auteurs critiquent l'absence de ligne narrative claire au musée, ce qui permettrait aux visiteurs de construire l'histoire qui leur convient le plus, « entre une histoire de la

tolérance polonaise à l'égard des juifs et une histoire des grandes figures juives qui ont contribué à la gloire nationale polonaise » (Kichelewski, 2015 : 198). Les auteurs ne manquent pas de souligner la tension entre la revendication d'être un « narrative museum » et celle d'une absence volontaire de récit historique surdéterminant (Forecki et Zawadzka, 2016 : 109). Cette absence de trame narrative claire, jumelée au contexte polonais, fait craindre aux auteurs que les visiteurs sortent « indemnes » de l'exposition, qui confortera leur *a priori*. Cette liberté laissée aux visiteurs est liée à la profusion des informations et citations dans l'exposition, et à l'absence d'une perspective explicative (Forecki et Zawadzka, 2016 : 109 ; Janicka, 2016 : 138).

Pour Lehrer, ce désir d'avoir une voix claire qui confronte les Polonais sur l'héritage de l'antisémitisme est paradoxal : « If plural tellings of history traditionally create anxieties for conservatives, who tend to embrace unified ethno-national narratives, the POLIN Museum's "open" strategy appears to be creating more consternation among their political opponents » (2016 : 201). Elle s'oppose aux critiques énoncées qui accusent le musée de minimiser l'antisémitisme, d'offrir une vision nostalgique du passé et de participer conséquemment aux mythologies historiques apologétiques de la droite polonaise (*Ibid.* : 198). Pour Lehrer, et ce sera le sujet de la prochaine section, les critiques formulées par ces auteurs occultent une dimension fondamentale de l'exposition du musée : sa réception par des publics multiples.

4.3.3 Travail de mémoire et réconciliation

Les critiques formulées jusqu'à présent indiquent que le récit du musée ne confronte pas les événements sombres de l'histoire et efface les débats sur des enjeux toujours actuels. Or, la vision du musée est précisément d'être « [...] une institution proposant une expérience transformatrice et promouvant une relation à l'histoire sur des bases nouvelles » (ma traduction, <http://www.polin.pl/en>). Cette contradiction est au cœur des débats sur les potentialités du musée d'effectuer un travail de mémoire.

Place du musée dans les débats sur les relations judéo-polonaises

Les débats opposent deux groupes qui anticipent différemment la façon de « coming to term with a difficult past », de faire un travail de mémoire et de redresser les inégalités et perceptions biaisées dans un objectif de « réconciliation ». Contrairement aux deux espaces précédents, ce lieu d'expression de débats à ceci de particulier qu'il oppose deux groupes de chercheur.e.s critiques, qui veulent promouvoir l'histoire et la culture juive et lutter contre l'antisémitisme et la xénophobie dans le présent.

Pour Lehrer, cette opposition s'explique par le contexte professionnel des chercheur.e.s, entre les critiques du musée qui s'adressent à d'autres chercheur.e.s, et ceux et celles qui ont une pratique muséale, et qui s'adressent à des publics larges et diversifiés (*Ibid.* : 202)¹¹⁴. Elle considère que les critiques et les nationalistes polonais distordent tous deux le passé et le présent et mobilisent des catégories essentialistes, notamment en déniaient la pluralité des perspectives des Juifs,

[...] their own history outside of a confining framework that casts them as objects of Polish anti-Semitism, and their own evolving sense of Polish heritage, including the joyful feelings many have experienced upon encountering Poland's new Jewish spaces like the POLIN Museum (*Ibid.* : 210).

Ils effaceraient également le travail de mémoire fait par des Polonais non-juifs et leur appréciation du récit proposé au musée (*Ibid.*).

La virulence des critiques polonaises pourrait s'expliquer selon Lehrer par l'absence d'une mémoire nationale critique institutionnalisée et la prégnance des conceptions ethno-nationales polonaises, qui attiseraient « these scholars' sense of being the

¹¹⁴ Après les débats à Princeton, elle voit deux éléments à approfondir : d'une part, l'expérience des visiteurs du musée, les médiations qui influencent la compréhension du récit (*Ibid.* : 203). Avant d'affirmer que le musée laissera les visiteurs « indemnes » et confortera le récit dominant, Lehrer met de l'avant la nécessité de travailler sur la réception de l'exposition et la façon dont les publics construisent le sens au musée pour qu'il soit « critical in a productive way » (*Ibid.* : 204). D'autre part, elle suggère une discussion sur l'histoire publique, autant comme discipline que comme pratique, pour questionner la façon dont le public polonais comprend leur relation avec le passé juif.

conscience of the Polish nation » (*Ibid.* : 211). Lehrer critique cependant ce sentiment d'urgence/menace qui pousserait ces chercheurs à se concentrer principalement sur l'antisémitisme, puisque cette perspective 1) sape les approches constructives nécessaires pour toute transformation sociale et 2) la virulence de leur critique dans l'espace public peut être contre-productive et renforcer les populistes de droite (*Ibid.*).

Plusieurs auteurs, qu'ils soient critiques ou non du musée, soulignent que cette institution témoigne de l'évolution considérable du pays par rapport au sujet des relations judéo-polonaises et de l'histoire des Juifs polonais, passées sous silence ou distordues durant la période communiste. Pour Gebert, le musée permet de rompre avec les silences et manipulations de l'histoire en ramenant à la vie la mémoire et la gloire des Juifs polonais : la Pologne remet l'histoire des Juifs polonais à sa place légitime (de fierté autant pour les Polonais que pour les Juifs) (2008 : 301). Kichelewski souligne également l'objectif de lutte contre l'antisémitisme et contre l'ignorance quant à l'histoire de la présence juive que le musée compte mener de l'avant (2015 : 199).

Musée au croisement de deux groupes porteurs de mémoire distincte

Lehrer conçoit le musée comme le fruit du travail des activistes et des critiques des communautés juives qui commencent à déconstruire les stéréotypes et les mythologies essentialistes anti-polonais (à l'ouest). Même si le musée ne prend pas comme point de départ les perceptions erronées des Polonais et des Juifs, il participe néanmoins à les déconstruire. Selon cette auteure, « It is thus strange at this moment of Jewish communal maturation to hear ostensibly progressive Polish critics take up what sound like these same mythologies » (2016 : 198). Il y a ainsi une tension entre les préjugés portés principalement par les communautés juives et ceux portés par les communautés polonaises : le musée se trouve au confluent de ces deux récits et doit éviter de renforcer des préjugés existants.

Un élément qui n'est pas apparu comme central dans les débats est le point de vue des communautés juives et les stéréotypes associés à la Pologne et au Polonais, comme nous l'avons brièvement abordé dans le premier espace de débats à travers le récit qui est proposé dans la *March of the Living*, qui présente la Pologne comme le lieu de la Shoah, un cimetière, et Israël comme le lieu de la résurrection et de la vie (Gebert, 1998 ; Lehrer, 2012 ; Zubrycki, 2006). Kirshenblatt-Gimblett s'oppose à cette mise en récit, et le désir de faire de POLIN un musée de la vie vient également la contester.

Lehrer voit le musée comme un espace de dialogue possible qui permettrait de construire des ponts entre les Polonais juifs et non-juifs et les Juifs d'origine polonaise à travers le partage et le débat au sujet de cet héritage commun :

The challenge is to simultaneously decenter each community's habitual approaches to history, and not let the past get in the way of change. This requires creating what has been called a "third space" : a space that is "unfamiliar to both [sides], in which different groups can share a similar experience of discovery and where individuals are permitted to cross the boundaries of belongings" (2016 : 206 207).

Le récit proposé au musée sera reçu par des groupes porteurs de mémoires distinctes, et de part et d'autre des idées préconçues sur le passé et le présent peuvent entraver la possibilité d'établir un dialogue. En ce sens, les concepteurs.trices ont dû réfléchir à la tension entre éviter la trame narrative dominante où les Polonais sont représentés comme des héros/victimes/témoins, mais sans renforcer les stéréotypes des Polonais comme éternels antisémites, tout en étant capable de considérer et de lutter contre l'antisémitisme toujours vivant. Ne pas faire un musée de l'Holocauste, notamment pour créer un espace où l'attachement des Juifs polonais ou d'origine polonaise avec la Pologne et l'héritage qu'ils retrouvent au musée puissent être favorisés, sans cacher les aspérités de cette histoire¹¹⁵.

¹¹⁵ Le cas de la Pologne et des relations judéo-polonaises n'entre pas dans les modèles de réconciliation vaincus/vainqueur : les Polonais aussi ont été victimes, mais ont persécuté les plus vulnérables. Aujourd'hui, les Juifs polonais sont une infime partie de la population en Pologne et les Juifs d'Israël et d'Amérique ne sont pas dans une relation majoritaire-minoritaire avec les Polonais. Autrement dit, les relations judéo-polonaises n'entrent pas complètement dans la polarité vainqueurs/vaincus et posent des questionnements quant à l'aménagement de la « réconciliation » et du dialogue, ce qui est entre autres

Le musée comme agent de transformation ?

Les désaccords portant sur la place du musée dans l'évolution des débats sur les relations judéo-polonaises et les considérations sur la multiplicité des perspectives des visiteurs qui sont dans un rapport dynamique avec l'exposition, mettent de l'avant des conceptions différentes de la réconciliation et de la possibilité pour le musée d'être un agent de transformation. Kirshenblatt-Gimblett affirme que le musée ouvre une zone de confiance pour engager des sujets difficiles, plutôt que de chercher à confronter les publics. Pour Gebert, le musée permettra de redonner aux Polonais et aux Juifs ce qui leur a été volé : « [...] the memory of a common past, of triumphs shared and disasters experienced together » (l'histoire juive et polonaise brutalement interrompue par la Shoah peut se lier à nouveau) (2008 : 302). Kichelewski constate cette visée consensuelle du musée face aux différents publics (2015 : 198-199). Cette position est évidemment contestée par les critiques du musée qui voit dans cette marginalisation des événements conflictuels une façon de ne pas aborder les conflits qui s'actualisent dans le présent, doutant par le fait même de la capacité d'être un agent de transformation.

Pour Gross, le travail de mémoire par rapport au passé conflictuel doit se faire par « loudly speak out about our blemished past » (2016 : 33), mais ce travail est bloqué par des « defensive arguments » (*Ibid.* : 33). La question est alors de savoir si le musée permet de faire le travail de mémoire nécessaire, s'il suscite des questionnements sur les enjeux et les débats contemporains. Si les débats donnent une idée des limites et des défis du musée pour effectuer ce travail, il semble qu'une analyse des réceptions par différents publics, comme le propose Lehrer, soit la meilleure façon de savoir quel travail de mémoire le musée rend possible (ou impossible).

lié à la façon dont les actions sociales et leur normativité dans le passé sont comprises, ainsi que les rapports entre groupes dans le passé et dans le présent.

Kirshenblatt-Gimblett inscrit le musée dans la foulée des « critical museums » – soit un musée qui participe aux débats sur des enjeux contemporains fondamentaux, qui responsabilise les visiteurs, qui présente les conflits et qui s’attaque aux inégalités – ce qui semble contesté par plusieurs auteurs du débat. Pour Lehrer, ce paradigme a été développé dans des contextes postcoloniaux (pluralisme culturel, reconnaissance des inégalités, nationalisme critiqué), alors que « [...] In Poland, by contrast, discourses of cultural pluralism are still new and remain unevenly accepted in today’s ethnically homogenous society (2016 : 200-201), ce qui pose des questions nouvelles, mais qui ne mine pas pour autant la capacité du musée à être un musée critique. Lehrer soutient que les particularités du contexte polonais marqué par la période communiste, doivent être prises en considération :

There is a highly ideological competition for the recognition of “marginalized status” among various groups excluded from (or perceived to have been excluded from) the communist-era narrative [...]. Further, popular sentiments still focus on consolidating Poland’s long-suppressed national project. It is simply not a given from a local perspective, with its strong discourse of ethno-national martyrology, that a core goal of a critical museology in Poland would be for Poles to hold themselves accountable for working through their national failings vis-à-vis the country’s historical Jewish population (*Ibid.* : 201).

Les récits victimaires en compétition et la volonté de faire valoir le projet national polonais réprimé sous les occupations limiteraient pour le moment la possibilité pour le musée de présenter un récit qui inciterait les Polonais à questionner leur nationalisme par rapport aux populations juives.

Contrairement à la position défendue par Lehrer, Janicka considère que la trame narrative du musée ne permet pas de reconfigurer le récit historique dominant, de revoir les interprétations et d’entamer un débat sur les différentes positions et perspectives dans la relation majoritaire-minoritaire puisque le musée matérialise une soumission de la minorité juive à la majorité polonaise, ce qui bloque les possibilités d’émancipation : « If ipso facto something has been pre-empted, it is not anti-Semitism or the Holocaust, but the potential for change » (*Ibid.* : 171).

Deux déclarations par le directeur du musée, Dariusz Stola, posent problème et sont soulevées par les auteur.e.s qui questionnent le potentiel du musée d'être un agent de transformation. D'une part, Grudzińska-Gross souligne la prétention du musée de constituer une fermeture des débats sur les enjeux des dernières années. Stola souhaiterait que les visiteurs quittent le musée avec un sentiment de fierté¹¹⁶. Par rapport aux événements difficiles, il affirme que « In Poland, we had several very important discussions about the Polish-Jewish past, also about its most painful themes. It seems that this list of topics has been exhausted » (*Ibid.* : 42). Cette impression est partagée par Tokarska-Bakir, pour qui le musée est une tentative de régler les conflits¹¹⁷ (2016 : 52). D'autre part, en avril 2015, James Comey a fait un discours au USHMM où il abordait la question des citoyens ordinaires qui ont pris part au projet génocidaire nazi dans les pays d'Europe, dont la Pologne. Ce discours a suscité de vives critiques par plusieurs membres du gouvernement qui ont demandé des excuses au directeur du *Federal Bureau of Investigation* (FBI), et par les directeurs de musées historiques polonais, dont Dariusz Stola de POLIN et Piotr Cywinski du Musée Mémorial d'Auschwitz-Birkenau, qui ont écrit une lettre « [...] in which – in a condescending and dismissive tone – they lectured and berated the director of the FBI and (oozing irony) invited him to visit their respective establishments in order to improve his grasp of history » (Grabowski, 2016a : 17-18).

Ces deux cas font douter de la capacité du musée d'être un agent de transformation, puisqu'ils mettent en scène une position défensive qui, renforçant le régime d'historicité dominant, ne permet pas de faire le travail de mémoire pour intégrer les événements traumatiques dans la conscience historique et la mémoire collective. Or, si

¹¹⁶ « "I am proud of Poland, of the Polish Jews [...]. The past is one of the few things people possess. It is good to have a past that a person is proud of. And in an unequivocal way. Not : "I am proud, but..." only "I am proud," that's all" » (cité dans Grudzińska-Gross, 2016 : 42).

¹¹⁷ Grudzińska-Gross souligne que cette prétention à la fermeture du débat avait déjà été déclarée en 2006 par Jan Zaryn (directeur de la branche éducative à l'IPN) : « [...] Zaryn went on to postulate closing off research about the suffering of the Jews, and enlarging the part about the suffering of non-Jewish Poles. And this has been systematically implemented » (*Ibid.* : 43).

ces discours semblent miner le rôle critique que Kirshenblatt-Gimblett accorde à l'institution, l'ensemble des actions et des récits présentés au musée ne peuvent pas être réduits à ces discours officiels et, comme le mentionnait Lehrer, la réception et la compréhension de l'exposition par les différents groupes restent un terrain à investir.

Conclusion

Contrairement aux deux espaces de débat précédents, les rapports qui se jouent dans l'écriture et la représentation de l'histoire dans celui-ci opposent schématiquement deux perspectives, celle qui est défendue principalement par les concepteurs.trices du musée, et celle des critiques. Toutefois, nous ne sommes pas devant un groupe qui conteste et un autre qui défend le récit national dominant : de leur perspective, ces deux groupes défendent une visée progressiste de lutte contre l'antisémitisme et la xénophobie, de redéfinition des frontières de l'identité nationale et de réinterprétation de l'histoire pour y inclure celle des communautés juives. Il s'agit d'un débat à la fois sur la façon d'écrire et de représenter l'histoire en lien avec un projet pluraliste dans le présent, mais qui implique des façons différentes de réfléchir les enjeux. Conséquemment, même si la distinction entre critique et pratique muséale proposée par Lehrer permet de comprendre une partie des divisions et des débats, il me semble que le cas de Datner, la co-conceptrice de la galerie de l'après-guerre, montre que les enjeux qui divisent les auteurs ne s'y réduisent pas. D'autres rapports se jouent à travers les médiations de l'histoire, qui ont également à voir avec les paradigmes historiographiques, la conceptualisation des groupes sociaux et de leur relation, des contextes nationaux de production et de réception, et de la façon dont les inégalités et problèmes du présent sont compris.

Brièvement, nous avons vu que Lehrer considère que le musée ne peut pas « [...] hold [Poles] accountable for working through their national failings vis-à-vis the country's historical Jewish population » (2016 : 201) pour le moment, à cause des mémoires

concurrentes et du projet national polonais. Cette position n'est pas partagée par Datner, qui critique l'idée d'un « musée de la vie » qui ne présenterait pas les Juifs comme d'éternelles victimes. Pour elle,

[...] we are witnessing a display of Jewish complexes and relieving those who persecuted Jews from taking responsibility. If this is presenting Jewish life – however the question is where did the Shoah come from ? Why have the Jews always occupied a “dangerous place” in the [Polish] society ? (cité dans Tokarska-Bakir, 2016 : 55).

Le rapport entre le présent de la narration et le passé à représenter est ici patent : le contexte sociopolitique et historique – la Pologne contemporaine – incite deux auteures, par ailleurs toutes deux critiques et particulièrement sensibles au renouveau de la vie juive en Pologne et au travail de mémoire qui y est fait, à penser différemment la façon de constituer un « critical museum ».

Sur ce point, le choix des concepteurs.trices de revaloriser l'héritage multiculturel et de tolérance religieuse du passé polonais à travers le *Commonwealth of many nations* dans le but notamment de dénaturer l'homogénéité actuelle et récente de la Pologne, qui a également été légitimée idéologiquement par le parti communiste, et de questionner les conceptions ethnoculturelles de l'appartenance nationale, semble miser sur la cohabitation des deux groupes. Cette mise en récit n'exclut pas les événements plus difficiles – sauf les débats qui se sont produits dans un passé très récent –, mais ne les inscrit pas pour autant dans une analyse diachronique des relations entre Polonais et Juifs. Cette critique est celle qui est apparue le plus souvent chez les auteur.e.s qui contestent et questionnent la mise en récit proposée par le musée.

Si le principe du musée voulant qu'il s'agisse d'un musée de l'histoire des Juifs polonais, et non pas de l'histoire des relations judéo-polonaises, a un potentiel heuristique parce qu'il permet de ne pas réduire les Juifs polonais à la frontière externe (catégorisation) et de ne pas effacer les rapports entretenus avec les autres groupes, la perspective de Juteau (2015) sur les groupes ethno-nationaux permet de réfléchir la catégorisation sans enlever les processus d'identification des groupes minoritaires, leur

agentivité dans la relation et les dynamiques qui ne sont pas réductibles à leur relation au majoritaire. Les groupes ethnico-nationaux ont deux faces, l'une externe, c'est-à-dire le rapport aux autres, et l'autre interne, soit le rapport que le groupe entretient à son histoire, à la croyance en une origine commune (2015 : 19). En ce sens, la conceptualisation de Juteau renvoie à l'expression de Rosman, « categorically Jewish, distinctly Polish ». C'est dans le rapport aux autres que sont choisis les marqueurs de différenciation : l'idée de frontière interne proposée par Juteau évite de « réduire la construction d'un groupe ethnique à la domination et à l'Autre ». Elle affirme qu'elle « [...] refuse de reprendre à [son] compte l'explication des dominants qui effacent l'historicité des "ethniques", provoquant l'essentialisation, biologique ou culturelle, des minoritaires et l'occultation du lien entre histoire, culture, origine et ascendance communes » (*Ibid.* : 26).

Cette idée se rattache à celle défendue par les concepteurs.trices de l'exposition qui refusent de réduire la complexité et la richesse de la vie juive en Pologne aux peurs et aux fantaisies du groupe dominant pour en faire une histoire de l'antisémitisme. Toutefois, séparer les faces interne et externe des groupes me semble problématique. Cette opération risque de réifier ces derniers en effaçant les rapports qui participent à les constituer et qui les unissent dans une même formation sociale. Aux deux faces, Juteau ajoute les rapports entre minoritaire et majoritaire inspirés de la sociologue Colette Guillaumin. Juteau souligne, en s'appuyant sur Sayad (1999), qu'il faut ainsi se garder de « traiter les immigrants comme des invités », puisque cette conception des relations entre groupes participe à l'évacuation des « [...] "rapports inégaux constitutifs des nationaux et des non-nationaux" » (*Ibid.* : 27).

Ces outils conceptuels donnent un éclairage nouveau à l'affirmation de Kirshenblatt-Gimblett qui suggère que l'histoire des relations judéo-polonaises est « first and foremost about Poles », qu'elle est un « internal Polish problem adressed to Polish society » et que l'histoire des Juifs polonais est « something else ». En prenant comme

point de départ une analyse relationnelle des groupes, les deux faces sont indissociables : repousser la face externe comme appartenant aux Polonais non-juifs, rend plus difficile de comprendre les processus de catégorisation et d'identification, ainsi que les conditions matérielles d'existence. Dire que les groupes existent dans la relation ne signifie pas que ces groupes minoritaires n'existent que dans le regard du majoritaire, bien évidemment : « [...] récuser l'existence de catégories biologiquement différenciées ne revient pas à rejeter l'existence de catégories sociales issues d'un rapport de domination à l'intérieur duquel sont choisies les marques qui le délimitent » (*Ibid.* : 21).

Par ailleurs, ces rapports entre groupes se perpétuent dans le présent et la décision de ne pas faire un musée sur les relations judéo-polonaises entre visiblement en contradiction avec les relations judéo-polonaises contemporaines, qui semblent avoir influencées la mise en récit proposé au musée. La mise en récit du point de vue des acteurs dont il s'agit de raconter l'histoire, soit celle des communautés juives, peut conforter aussi bien que contester l'ordre dominant. C'est en ce sens que la façon dont les rapports sont compris dans le présent me semble indissociable des choix effectués dans la représentation de l'histoire. Il y a donc une ligne de tension entre la potentialité pour le musée de susciter des débats et d'éduquer divers publics sur des enjeux passés et actuels, et le danger de conforter le récit dominant en mobilisant l'histoire des Juifs polonais. Un autre enjeu est de savoir si le processus de revalorisation de l'héritage juif dans un objectif politique de redéfinition multiculturelle et inclusive de l'appartenance nationale peut susciter des réflexions critiques ou s'il sert plutôt à gommer des rapports de pouvoir.

CONCLUSION

Il n'est aucunement philosophique de s'étonner que soient « encore » possibles au XXe siècle les événements que nous vivons. Pareil étonnement n'a pas de place au début d'un savoir, à moins que ce savoir ne soit de reconnaître comme intenable la conception de l'Histoire d'où naît une telle surprise

Benjamin, Thèses sur le concept d'histoire, Thèse VIII

Ce mémoire avait pour objectif de réfléchir aux enjeux et aux rapports sociaux qui se jouent dans l'écriture et la représentation de l'histoire, dans le présent de la narration. Je me suis penchée sur les médiations entre passé et présent à travers trois espaces de débats historiographiques et mémoriels qui traitent tous des récits enchevêtrés des relations judéo-polonaises pendant et après la Deuxième Guerre mondiale : un lieu de mémoire, le Musée Mémorial d'Auschwitz-Birkenau et la controverse des croix ; une monographie, le livre *Neighbors [...]* de Jan Tomasz Gross et les débats sur le massacre de Jedwabne ; et finalement, un espace muséal, POLIN, le musée de l'histoire des Juifs polonais à Varsovie et la mise en récit de l'histoire du point de vue des communautés juives polonaises. Chaque espace a été analysé séparément, comme trois lieux d'expression synchroniques des débats, mais ils ont aussi une dimension diachronique : trois espaces singuliers portant sur un élément précis, ils s'enchaînent et s'inscrivent néanmoins dans le cadre de débats plus larges. Le premier se déploie une décennie seulement après la fin du communisme soviétique (1998-1999), le deuxième marque le tournant des années 2000 et se continue, sans se terminer, en 2012, et le troisième, dont le processus de constitution précède le premier espace, intègre l'espace public polonais à partir de son ouverture en 2013.

Chacun des espaces a été structuré autour de la question principale de recherche : *comment l'histoire et la mémoire des relations judéo-polonaises pendant et après la Deuxième Guerre mondiale sont-elles racontées dans trois espaces de débat ?*

« Raconter » implique de choisir, d'ordonner, de construire et de représenter. Je me suis intéressée à trois axes des récits et des débats : les éléments du récit national polonais qui étaient contestés ou défendus, les conceptualisations des groupes ethno-nationaux « Polonais » et « Juifs » et leur relation, et l'influence réciproque des contextes nationaux et discursifs dans la mise en récit de l'histoire. Ces trois aspects sont indissociables du présent de l'écriture, de la façon dont les auteur.e.s comprennent, interprètent et représentent l'histoire et les débats. Pour chacun des espaces, l'articulation entre passé et présent était une composante centrale. La conceptualisation des groupes sociaux ethno-nationaux est intimement liée à la façon dont la communauté nationale est perçue dans le présent et influence la mise en récit du passé qui est faite. Ces trois temporalités entremêlées – espace d'expérience, le présent vivant et l'horizon d'attente – sont ainsi indissociables des débats que nous avons présentés : les débats sur chacun des espaces ont été contextualisés et inscrits dans les dynamiques sociopolitiques liés notamment aux représentations de l'identité nationale polonaise en concurrence.

Les trois aspects du récit sur lesquels je me suis penchée – les éléments du récit contestés ou défendus, les conceptualisations des groupes et les contextes nationaux et discursifs – étaient imbriqués dans chacun des espaces. Je propose de les prendre séparément et d'articuler les trois espaces sur ces thématiques. À travers l'analyse croisée des trois espaces de débats, je réfléchirai à quelques limites non exhaustives du présent mémoire.

Contestation et défense du paradigme historiographique et mémoriel dominant

Chacun des espaces de débat est un lieu où la représentation des Polonais comme héros/victimes sous les occupations nazies et soviétiques et comme témoins passifs ou solidaires avec les Juifs est contestée ou défendue. Le premier espace a été consacré aux différentes représentations de l'histoire qui ont été matérialisées, critiquées,

débatues et revues sur le temps long au Musée Mémorial d'Auschwitz-Birkenau, et à la controverse des croix qui s'est déroulée de 1998 à 1999, où le Musée Mémorial apparaît comme un espace performatif et politique. Avec l'action de Świtoń, l'activiste nationaliste, c'est le symbole d'Auschwitz comme lieu principal de la souffrance polonaise durant la Deuxième Guerre mondiale qui est contesté : nous avons vu que l'appui à l'action des croix participe à lutter contre ce qui est perçu comme une « dépolonisation » de l'histoire des camps, une minimisation de la souffrance des Polonais au profit de celle des Juifs. Cette controverse ne concernait pas seulement un symbole catholique, mais un régime d'historicité particulier dans lequel les Polonais étaient représentés comme les principales victimes et résistants aux occupations, et où l'identité nationale avait comme marqueur la catholicité. L'importance de l'Église catholique dans la résistance aux occupations pour le groupe aujourd'hui majoritaire est venue soulever une problématique : la métonymie entre polonité et catholicité plaçait *de facto* les Juifs comme extérieur à la communauté nationale¹¹⁸. Cette controverse questionne le mythe de la catholicité intrinsèque des Polonais et participe à la dénaturalisation des marqueurs des frontières entre groupes.

Le deuxième espace de débat est venu davantage ébranler le régime d'historicité dominant en exposant un événement du passé où les Polonais n'occupent plus les rôles de victimes, de témoins passifs ou de héros, mais celui, simultanément, d'auteurs des crimes, ce qui souligne les limites de ces catégories pour rendre compte de l'agentivité des acteurs sociaux durant les périodes d'occupation. Les publications ultérieures de Gross poursuivent les questionnements sur la normativité sociale des actions contre les Juifs (étaient-elles des exceptions, perpétrées par des marginaux ou plutôt la norme sociale ?). À travers les trois moments de l'opération historiographique de Ricœur

¹¹⁸ Cette problématique est historiquement constituée : « Conceptually, the overwhelming identification of Catholicism with the Polish nation made it quite difficult for Jews, even if Polish-speaking, Western-clad, and “enlightened” in religious practices, to be accepted as entirely Polish » (Weeks, 2005 : 24). Pour une analyse de l'influence réciproque du catholicisme et de l'identité nationale polonaise, voir Zubrzycki (2006).

(2000), j'ai cherché à montrer que le travail de Gross conteste l'utilisation des archives, les interprétations et les représentations qui avaient cours. Ces débats ont suscité une forte résistance : l'Institut de la mémoire nationale (IPN), lieu officiel d'écriture de l'histoire nationale, a d'abord corroboré les thèses de *Neighbors [...]*, mais les dynamiques politiques ont tôt fait de s'immiscer dans le débat.

Le troisième espace de débats, le Musée de l'histoire des Juifs polonais à Varsovie semble en tension avec, d'une part, la conception de l'histoire et la politique historique défendues par l'IPN et avec, d'autre part, la représentation des frontières, ethnoculturelles et catholiques, de l'identité nationale défendue par le présent gouvernement. Les potentialités du musée d'être un agent de transformation sociale – autant pour l'interprétation du passé que pour les projets politiques dans le présent et la représentation de la communauté nationale – ont été contestées. Le musée est en rupture avec le silence et la distorsion de l'histoire juive qui avait cours sous le régime communiste et devient un lieu de sauvegarde de l'héritage, de lutte contre l'ignorance et l'invisibilité de l'histoire des Juifs polonais, participant aux processus de reconnaissance et de réconciliation. À travers le mythe du *Commonwealth of many nations*, le musée risquerait toutefois de renforcer le paradigme dominant en y soumettant le récit des minoritaires.

Les contextes nationaux et discursifs

L'influence réciproque des contextes nationaux et discursifs est probablement l'aspect le plus inégalement traité dans l'ensemble de ce mémoire. J'ai pu principalement analyser la dynamique entre le contexte national polonais et la mise en récit des relations judéo-polonaise dans chacun des espaces. Les groupes « Polonais » et « Juifs » n'entrent pas uniquement dans la polarité majoritaire-minoritaire dans le présent : le récit israélien a été critiqué aussi par plusieurs auteur.e.s des corpus, comme un autre récit national majoritaire qui défend des intérêts particuliers. Toutefois, ce

mémoire ne traite pas du récit national israélien. Je ne suis pas en mesure d'inscrire les critiques des auteur.e.s dans une connaissance générale de ce récit : je ne peux que rapporter ce qu'ils en disent et l'articuler aux autres positions. Par ailleurs, je ne suis pas historienne, ce qui constitue également une limite au moment de saisir la profondeur des débats du point de vue de cette discipline, et de leur possible inscription dans d'autres débats historiographiques qui ne me sont pas connus. Les questions liées à l'historiographie de la Shoah sont soulevées, mais je ne peux contribuer à la réflexion qu'en articulant les différentes positions prises dans les débats. Aussi, si ce mémoire a cherché à rendre compte de la complexité des récits enchevêtrés, il se limite à soulever des questions et des pistes de réflexion plutôt que de fournir des « réponses ».

Plusieurs auteur.e.s dans le premier et le troisième espace de débat notent les tensions, entre, d'une part, le récit national polonais et, d'autre part, le récit national israélien. Les Juifs polonais, dans le premier espace, soulignaient les problèmes de la controverse du point de vue des deux récits. Ils notaient que si le récit polonais effaçait la souffrance des Juifs à Auschwitz, le récit sioniste ne laissait pas de place pour les autres victimes des camps, et ne contextualisait pas le symbole de la croix pour les Polonais. Ils notaient déjà le point mort du récit de la *March of the Living*, qui représentait la Pologne comme un cimetière et Israël comme le lieu de la résurrection, niant ainsi la vie juive en Pologne. Cette préoccupation est au cœur du troisième espace de débat. Kirshenblatt-Gimblett défend l'intention de faire un musée de la vie pour contrer l'idée que la Pologne soit un cimetière juif et pour faire reconnaître la vitalité des communautés juives polonaises dans l'histoire¹¹⁹.

¹¹⁹ Le musée est non seulement au croisement des défis par les deux récits, mais comme le mentionne Lehrer, deux problèmes interreliés se posent dans la transposition du « critical museum » dans le contexte polonais : la tension entre lecture nationaliste du passé et réflexion critique sur les rapports entre Polonais et Juifs, et les limites imposées par le gouvernement et les institutions officielles. Elle souligne le cas de Piotr Piotrowski, directeur du Musée national de Varsovie, qui aurait échoué à instaurer un « critical museum », parce qu'il y a des « [...] major tensions between the aspirations of internal visionaries to make their institutions "critical", and broader authorities like Boards of Trustees or official government bodies to which such institutions must answer » (2016 : 200).

Pour le deuxième espace, le contexte national vient influencer la mise en récit qui est faite par des auteurs qui travaillent aux États-Unis : l'exemple le plus clair est bien certainement les traductions de *Neighbors [...]* et de *Fear [...]* et leur version « adoucie » en anglais et « plus critique » en polonais. Du côté des auteurs qui s'opposent à Gross, Chodakiewicz, qui écrit aux États-Unis aussi, critique pour sa part le « politiquement correct » imposé au champ historiographique, qui restreint les idées et les recherches qui vont à l'encontre du paradigme dominant en faveur des témoignages des survivants (2012 : 36-37). Il y a ici renversement : le paradigme dominant serait celui de Gross, ce qui implique que les historiens comme Chodakiewicz seraient dissidents. Tout comme la controverse des croix, les critiques présument une incompréhension de l'histoire du point de vue des Polonais par la communauté internationale, qui prendrait le point de vue des Juifs de façon acritique. Cette interprétation évacue les problèmes propres au régime d'historicité dominant en Pologne. Les enjeux sont différents en Pologne et aux États-Unis, mais prendre la situation historiographique américaine pour justifier le maintien du récit tel qu'il est en Pologne (et défendre cette position comme subversive à l'ordre dominant) relève d'une logique fallacieuse. Si le point de vue adopté par Chodakiewicz semble marginal aux États-Unis, il s'inscrit pleinement dans le paradigme historiographique dominant en Pologne.

Conceptualisation des groupes sociaux

Ces événements du passé contestés ou défendus sont indissociables des catégories de perceptions utilisées dans le présent de l'écriture. La conceptualisation des groupes influence la mise en récit de l'histoire et révèle la façon dont les auteur.e.s appréhendent la réalité et les frontières de la communauté nationale. Pour chacun des espaces, nous avons vu, d'une part, les différentes conceptualisations des groupes dans le présent de

l'écriture, et, d'autre part, les changements sociopolitiques et historiques et leur lien aux débats sur l'identité nationale.

Dans le cas de la controverse des croix, l'utilisation des catégories nazies dans le présent – bien qu'elle induise le risque de réifier les groupes – n'en demeure pas moins importante pour éviter l'effacement de l'identité juive des victimes, et donc éviter une distorsion de l'histoire. Ces catégories ont historiquement structuré le monde social, elles ont été le produit de rapports sociaux et ont généré des conditions d'existence (et de mort) différentes, produisant par la suite, même lorsque les frontières de ces catégories ne sont plus rigides, des groupes porteurs de mémoires distinctes. Les auteur.e.s ont donc mobilisé ces catégories pour rendre compte des conflits autour des symboles religieux à Auschwitz. Appliquée au deuxième espace de débat toutefois, la réification des groupes dans l'écriture de l'histoire s'est avérée problématique : en ne prenant pas en considération les rapports sociaux qui participaient à créer des conditions de vie différenciées sous les occupations, certains auteurs éludent les rapports de pouvoir, ce qui permet des renversements de logique, où les victimes deviennent coupables. L'évacuation des rapports entre groupes dans la mise en récit du passé est intimement liée à l'évacuation de ces rapports entre groupes dans le présent. Ces débats sur la représentation des groupes sociaux et leur mise en récit sont au cœur des enjeux liés au Musée POLIN. Les concepteurs.trices du musée ont décidé de distinguer l'histoire des Juifs polonais des relations judéo-polonaises pour prévenir une trame narrative dont le fil conducteur serait l'antisémitisme. Plusieurs auteur.e.s ont critiqué ce choix, parce qu'il ne permet pas de comprendre les mécanismes et les rapports de pouvoir entre groupes, pacifiant et dépolitisant l'histoire, et minant le potentiel critique pour susciter des changements sociaux dans le présent.

Pour ce qui est de la représentation de la communauté nationale dans le présent, c'est la catholicité comme marqueur de la polonité qui est défendue par les activistes lors de la controverse des croix : le rôle de l'Église se modifie depuis la fin du communisme

soviétique, qui entraîne une réinterprétation du passé et un changement dans les marqueurs des frontières de l'appartenance nationale. Les modifications des frontières formelles génèrent une redéfinition concomitante des frontières informelles de la communauté nationale. Ce processus dynamique se retrouve aussi dans les débats sur les livres de Gross, qui étaient divisés schématiquement en deux courants, et chacun implique des conceptualisations des groupes dans les récits et des représentations de la communauté nationale dans le présent différenciées. Ces rapports qui se jouent dans l'écriture de l'histoire se matérialisent dans les institutions officielles productrices du récit national : la fermeture de la communauté nationale et la réaffirmation du marqueur de la catholicité se font réciproquement avec la fermeture du récit historique afin que seuls les événements glorieux soient mis de l'avant¹²⁰. Au musée, le choix de miser sur le *Commonwealth of many nations* – le passé glorieux de la tolérance polonaise – pour bâtir dans le présent une société plus inclusive a été critiqué comme projet politique dans le présent¹²¹.

¹²⁰ Pour Grabowski, le gouvernement en place utilise l'expression « education of shame » pour qualifier les élites polonaises qui participent à miner la fierté de la nation polonaise, en appuyant les travaux historiques critiques et en mobilisant « [...] alien notions such as “gay rights,” “open society,” “multiculturalism,” and the much-maligned phenomenon of political correctness » (2016b : 483). Au même moment où le gouvernement travaille à la mise en place de la politique historique, certains auteurs parlent d'une « reconfiguration patriarcale à l'Est » qui se traduit notamment par un resserrement de la loi contre l'avortement et un agenda homophobe (Chetaille, 2013 ; Hasdeu, 2004). Kichelweski souligne que « [...] ce sont les mêmes groupes, sociaux et politiques, qui expriment tout à la fois un antisémitisme à peine voilé et leur haine des féministes ou des homosexuels. En ce sens, le débat sur le livre de J. Gross est révélateur des clivages politiques polonais, mettant face à face les partisans d'une Pologne soucieuse de son héritage multiculturel et les tenants d'une conception ethnique et religieuse de la nation » (2009 : 1103). Zubrzycki souligne que les groupes s'opposant à la conception ethnonationale de la communauté sont qualifiés de « Juifs » : « “Jews,” secularists, “bad Catholics,” masons (all code names for Jews), and, increasingly, feminists and sexual minorities » (2016b : 75).

¹²¹ Ce qui se dessine en creux de ces enjeux est soulevé par Lehrer et Meng lorsqu'ils énoncent différentes tensions dans le concept de « memory as enlightenment » d'Habermas (2014 : 10). Le risque d'intégrer les Juifs polonais dans la conception de la nation sans qu'ait été au préalable dénaturisée l'idée même de nation, peut potentiellement effacer les rapports entre groupes et reproduire la mise à distance de d'autres groupes, comme les immigrants ou les Roms (*Ibid.* : 11). Par ailleurs, ils soulignent les risques encourus lorsque la catégorie « Juifs » est essentialisée, notamment à travers l'utilisation de cette figure associée à des stéréotypes de pluralité, de cosmopolitisme et de libéralisme (les raisons pour lesquelles ils étaient haïs aux 19^e et 20^e siècles). Voir Zubrzycki (2016) et Holc (2012).

Médiation silencieuse

Ces enjeux me dirigent vers le contexte de la rédaction et ma posture d'énonciation. Effectivement, et c'est une tension qui traverse le mémoire : je ne suis pas à l'extérieur de ce que j'analyse. Il y a un travail d'objectivation de mon objet de recherche, mais inévitablement, je suis ramenée au cœur des débats dont je souhaite rendre compte¹²². Ce mémoire a pris comme objet la mise en récit de l'histoire et les rapports qui se jouent dans l'écriture : si je suis à l'extérieur des relations judéo-polonaises, je ne suis pas à l'extérieur des réflexions sur les débats qui se jouent dans l'interprétation et la représentation de l'histoire¹²³.

En choisissant de travailler sur les récits des relations judéo-polonaises tel qu'ils sont racontés à trois moments différents dans la Pologne postcommuniste, j'ai dû composer avec une limite linguistique, puisque je n'ai pas eu accès aux publications en polonais, langue dans laquelle s'est produit le choc des idées. Cette limite m'a amené à réfléchir sur les médiations et a entraîné un déplacement de la focale d'un projet sur le nationalisme polonais et l'antisémitisme à une projet sur les médiations de l'histoire : cette limite linguistique du mémoire, lorsque abordée sous l'angle des médiations, m'a incité à réfléchir à ma propre posture comme médiation et aux rapports entre groupes qui se sont joués dans le quotidien de ma recherche.

¹²² Par exemple, l'interprétation que je propose au premier chapitre me pose déjà dans le débat et certaines positions des auteurs du corpus contestent directement la perspective que j'ai choisi (m'obligeant à un travail auto-réflexif sur mon point de vue et mes choix). De la même façon, la position des concepteurs.trices de POLIN quant aux débats, leur accent sur la vie juive, leur critique du rabattement de l'histoire des relations judéo-polonaises à une histoire de l'antisémitisme et leur critique concomitante du découpage historique qui place l'Holocauste au cœur de la mise en récit, confronte ma propre interprétation et représentation des relations, ma propre problématisation et la construction de mon objet.

¹²³ Par exemple, il y a trois limites quant à la contextualisation que j'ai proposée au premier chapitre et qui ont une incidence sur la façon dont j'anticipe et analyse les débats par la suite : 1) je ne me suis pas intéressée à la frontière interne des communautés juives polonaises ; 2) je n'ai pas cherché du côté des historiographies juives qui ont subsisté en Pologne et 3) il y a absence des mémoires des Polonaises, juives et non-juives (j'ai complété ce mémoire comme si les groupes étaient asexués).

La mise en récit que j'ai fait des débats autour des relations judéo-polonaises est donc une médiation de plus, et pourrait être analysée au même titre que celles des auteur.e.s qui composent mon corpus. J'ouvrirai la conclusion de ce mémoire sur ma « position comme médiation », comme dernière réflexion sur le présent de l'écriture : le présent de la rédaction dudit mémoire, qui influence les outils et les réflexions et qui constitue en quelque sorte une médiation « silencieuse ». L'analyse des trois espaces de débat a toujours été réalisée dans un rapport dialogique avec ma posture d'énonciation. Les conflits liés aux rapports qui se jouent dans l'écriture de l'histoire et aux conceptualisations des groupes sociaux sont indissociables de mon point de vue, des enjeux liés au racisme et au colonialisme au Québec, mais aussi plus généralement ceux liés aux violences et aux rapports entre majoritaire et minoritaire.

L'analyse des débats autour du massacre de Jedwabne a été réalisée alors qu'une tuerie à la grande mosquée de Québec secouait le Canada. Alexa Conradi écrivait que plusieurs personnes critiquaient les personnalités publiques qui se disaient surprises :

Les gens qui se disent surpris de cet attentat haineux n'ont ni écouté les musulman.e.s, ni les groupes antiracistes. Et ce, depuis longtemps. Les beaux discours à l'effet que le Québec est accueillant sont naïfs, voire dangereux, car ils contribuent à banaliser et à nier le racisme systémique. Cette société est un mélange de beau et de laid. Si nous n'acceptons jamais d'examiner le laid, nous sommes complices de l'exclusion et de la violence. Nous devons comprendre d'où vient le racisme aujourd'hui. Nous devons retourner dans l'histoire pour le comprendre (Conradi, 2017).

Cette citation pointe la question de la normativité sociale des violences, des actions et des discours contre les minorités, ce qui n'est pas sans rappeler les débats sur Jedwabne et sur les relations judéo-polonaises au musée. J'y vois également un lien avec la publication de Guillaumin qui, peu de temps après la tuerie à l'école polytechnique, soulignait la question de la normativité sociale des actions violentes contre des groupes minorisés :

On ne peut pas considérer ce massacre comme un acte dépourvu de sens, comme un acte insensé, une pure rupture du cours normal des choses, un événement imprévisible qui se limite à « frapper de stupeur ». Oui, il frappe de stupeur, et de colère. En réalité une

stupéfaction de connu : le « je ne peux pas le croire » du connu non reconnu. De réalité insupportable. À cette fin d'éloignement de la douleur, l'acte commis sera expliqué par ses raisons conjoncturelles, superficielles : la frustration du meurtrier, la vie du meurtrier. Toutes choses justes, peut-être, mais qui évitent l'essentiel, le noyau sociologique de l'acte (2016 [1990] : 139).

La tentation de rabattre les explications de la violence contre des groupes minoritaires sur la psychologie des meurtriers, sur leur caractère marginal, peut effectivement venir obscurcir le « noyau sociologique de l'acte », ce qui mine les possibilités de comprendre ce qui rend possible de telles actions et qui permet conséquemment de maintenir un certain ordre social.

L'épisode de violences meurtrières contre les musulmans à Québec est venu relancer le débat sur la demande de commission d'enquête sur le racisme systémique. La journaliste Marie-France Bazzo, en rejetant la nécessité de la commission, suggère qu'aucun événement déclencheur traumatique pour la société ne pourrait justifier cette commission, effaçant ainsi la tuerie des six personnes dans la mosquée de Québec. Elle ajoute que cette commission viendrait jouer sur la culpabilité des Québécois en les accusant d'être racistes – argument mobilisé par plusieurs membres du Parti québécois notamment – et de ne pas aimer les immigrants, rappelant au passage que nous sommes tous des descendants des immigrants. Elle efface ainsi les groupes autochtones et les rapports de pouvoir. Cette mise en récit de l'histoire qui défend la place du groupe majoritaire, où les tensions seraient exacerbées quand des groupes antiracistes mettent de l'avant la nécessité de documenter le racisme systémique pour avoir des leviers pour le contrer, et non quand le groupe dominant met en place des commissions d'enquête pour réfléchir à la « gestion des minorités », réaffirme la position de sujet légitime de la nation (Hage, 2000)¹²⁴.

¹²⁴ Ce qui exacerbe réellement les tensions et les actes de violences verbales et physiques contre les membres des minorités.

Cette médiation silencieuse qu'est mon propre travail de mise en récit des espaces de débat est donc également indissociable du présent de l'écriture, de mon contexte sociohistorique et politique. Juteau écrit à ce sujet que « [t]oute démarche scientifique s'enracine dans l'interaction entre l'observation des faits, les interrogations qui en résultent et les outils conceptuels et théoriques à sa disposition » (2015 : 11). Les catégories de perception sociale et leur inscription dans des théories explicatives sont ainsi indissociables de l'espace-temps et des rapports sociaux dans lesquels s'inscrivent les chercheurs.e.s.

BIBLIOGRAPHIE

1. Bibliographie générale

- ALLAL, Marina, 2006, « Antisémitisme, hiérarchies nationales et de genre : reproduction et réinterprétation des rapports de pouvoir », *Raisons politiques*, vol. 4, n° 24, p. 125-141.
- AMBROSEWICZ-JACOBS, Jolanta, 2000, « Attitudes of Young Poles toward Jews in Post-1989 Poland », *East European Politics and Societies*, vol. 14, n° 3, p. 565-96.
- AMBROSEWICZ-JACOBS, Jolanta, 2011, « Do We Want to Remember ? Commemorating the Holocaust in Practice in Post-Communist Poland from a European Comparative Perspective », dans MISZTAL, Mariusz, Piotr TROJAŃSKI (ed.), *Poles and Jews. History, Culture, Education*, Krakow, Wydawnictwo Naukowe Uniwersytetu Pedagogicznego, p. 187-207.
- ANCTIL, Pierre, Gary CALDWELL (dir.), 1984, *Juifs et réalités juives au Québec*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- ANCTIL, Pierre, 2014, *À chacun ses Juifs. 60 éditoriaux pour comprendre la position du Devoir à l'égard des Juifs (1910-1947)*, Québec, Septentrion.
- ANCTIL, Pierre, et Ira ROBINSON, 2015, « L'antisémitisme au Québec », dans *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 18, n° 1, p. 13-18.
- ASCHERSON, Neal, 2011 [1986], « La controverse autour de *Shoah* », (Jean-Pierre Bardos, trad.) dans CUAU Bernard, Claude LANZMANN (ed.), *Au sujet de Shoah : le film de Claude Lanzmann*, Paris, Belin, p. 310-324.
- AUSTIN, David, 2010, « Narratives of power : historical mythologies in contemporary Québec and Canada », *Race & Class*, vol. 55, n° 1, p. 19-32.
- AVDELA, Efi, 2006, *Le genre entre classe et nation. Essai d'historiographie grecque*, Paris, Éditions Syllepse, Coll. « Nouvelles Questions Féministes ».
- BANNERJI, Himani, 2000, « The Paradox of Diversity : The Construction of a

- Multicultural Canada and “Women of Colour” », *The Dark Side of the Nation, Essays on Multiculturalism, Nationalism and Gender*, Canadian Scholars’ Press, p. 15-61.
- BARKAN, Elazar, Elizabeth A. COLE, et Kai STRUVE, 2007, *Shared History—Divided Memory : Jews and Others in Soviet-Occupied Poland, 1939–1941*, Leipziger Universitätsverlag.
- BARTOV, Omer, 2013, « Conclusion » dans MICHLIC, Joanna Beate, John-Paul HIMKA (ed.), 2013, *Bringing the Dark Past to Light. The Reception of the Holocaust in Postcommunist Europe*, University of Nebraska Press, p. 663-694.
- BAZZO, Marie-France, 2017 « Actualité avec Marie-France Bazzo: Le racisme systémique », Le 15-18 [émission de radio webdiffusée], Première chaîne de radio-canada, 10 avril 2017, en ligne, ici.radio-canada.ca.
- BENJAMIN, Walter, 2013 [1942], *Sur le concept d’histoire*, Paris, Petite bibliothèque Payot.
- BEN SASSON, Havi, 2009, « La Pologne et les Polonais vus par les Juifs polonais pendant la Shoah : un regard qui a évolué », (Monique Halpern, trad.) dans SZUREK, Jean-Charles et Annette WIEVIORKA (ed.), *Juifs et Polonais, 1939-2008*, Éditions Albin Michel, Bibliothèque Histoire, p. 109- 122
- BILGE, Sirma, 2012, « Mapping Québécois Sexual Nationalism in Times of “Crisis of Reasonable Accommodations” », *Journal of Intercultural Studies*, vol. 33, n° 3, p. 303-318.
- BLATMAN, Daniel, 1997, « Polish Antisemitism and Judeo-Communism : Historiography and Memory », *East European Jewish Affairs*, vol. 27, n° 1, p. 23-43.
- BLOBAUM, Robert (ed.), 2005, *Antisemitism and Its Opponents in Modern Poland*, Cornell University Press.
- BONEFELD, Werner, 2014, « Antisemitism and the Power of Abstraction : From Political Economy to Critical Theory », in *Antisemitism and the Constitution of Sociology*, University of Nebraska Press, p. 314-332.
- CAŁA, Alina, 1995 [1987], *The Image of the Jew in Polish Folk Culture*, Jerusalem, Magnus Press.
- CAŁA, Alina, 2009, « La malédiction de la mémoire traumatique », (Agnès Nowicki, trad.) dans SZUREK, Jean-Charles et Annette WIEVIORKA (ed.), *Juifs et*

- Polonais, 1939-2008*, Éditions Albin Michel, Bibliothèque Histoire, p. 325-338.
- CHERRY, Robert, Annamaria ORLA-BUKOWSKA (ed.), 2007, *Rethinking Poles and Jews : Troubled Past, Brighter Future*, Rowman & Littlefield.
- CHETAILLE, Agnès, 2013, « Une “autre Europe” homophobe ? L'Union européenne, le nationalisme polonais et la sexualisation de la « division Est/Ouest » », *Raisons politiques*, n° 49, p. 119-140.
- CONRADI, Alexa, 2017, « Racisme : business as usual au Québec ? », *Ricochet*, 31 janvier 2017, en ligne, www.ricochet.media/fr, consulté le 31 janvier 2017.
- DIASIO, Nicoletta, 2007, « Corps, genre, nation dans les récits de famille à Varsovie », *Revue des Sciences Sociales*, n° 37, p. 58-67.
- DORLIN, Elsa, 2006, *La matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la nation française*, Paris, La découverte.
- DOSSE, François, 2008, « L'histoire à l'épreuve de la guerre des mémoire », *Cités*, vol. 1, n° 33, p. 31-42.
- DROIT, Emmanuel, 2007, « Le Goulag contre la Shoah : Mémoires officielles et cultures mémorielles dans l'Europe élargie », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 94, p. 101-120.
- DUMONT, Micheline, 2013, *Pas d'histoire, les femmes ! Réflexions d'une historienne indignée*, Les éditions du remue-ménage.
- GENSBURGER, Sarah, Agnieszka NIEWIEDZIAL, 2007, « Figure du Juste et politique publique de la mémoire en Pologne (1945-2005) », *Critique internationale*, n° 34, p. 127-148.
- GLOWACKA, Dorota, Joanna ZYLINSKA (ed.), 2007, *Imaginary Neighbors. Mediating Polish-Jewish Relations after the Holocaust*, University of Nebraska Press.
- GRABOWSKI, Jan, 2008a, « *Je le connais, c'est un Juif!* » *Varsovie 1939-1943. Le chantage contre les Juifs*, Paris, Calmann-Lévy.
- GRABOWSKI, Jan, 2008b, « Rewriting history of Polish-Jewish Relations from a Nationalist Perspective : The Recent Publications of the Institute of National Remembrance », *Yad Vashem Studies*, vol. 36, n° 1, p. 253-270.

- GRABOWSKI, Jan, 2013, « La dénonciation des Juifs en Pologne pendant la Deuxième Guerre mondiale », *Revue d'histoire des Juifs de France*, vol. 46, n° 1, p. 77-90.
- GRYNBERG, Anne, 2003, « Du mémorial au musée, comment tenter de représenter la Shoah ? », *Les Cahiers de la Shoah*, vol. 1, n° 7, p. 111-167.
- GUESNET, François, Gwen Jones, 2014, *Antisemitism in an Era of Transition : Continuities and Impact Communist Poland and Hungary*, Peter Lang GmbH.
- GUILLAUMIN, Colette, 1972, *L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel*, Paris, Mouton.
- GUILLAUMIN, Colette, 1978, « Pratiques du pouvoir et idée de Nature. (I) L'appropriation des femmes », dans *Questions féministes*, n° 2, Paris, Éditions Tierce, p. 5-30.
- GUILLAUMIN, Colette, 1979, « Question de Différence », *Questions féministes*, n° 6, p. 3-21.
- GUILLAUMIN, Colette, 2016 [1990], « Folie et norme sociale. À propos de l'attentat du 6 décembre 1989 », dans *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Éditions iXe, p. 137-146.
- HABERMAS, Jürgen, 1988, « Concerning the Public Use of History », *New German Critique*, n° 44, p. 40-50.
- HABERMAS, Jürgen, 2005, *De l'usage public des idées : écrits politiques (1990-2000)*, Paris, Fayard, Espace du politique.
- HAGE, Ghassan, 2000, *White Nation. Fantasies of White Supremacy in a Multicultural Society*, Sydney, Pluto Australia Press.
- HALBWACHS, Maurice, 1935, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Presses universitaires de France.
- HALBWACHS, Maurice, 1950, *La mémoire collective*, Coll. « Bibliothèque de sociologie contemporaine », Paris, Presses universitaires de France.
- HANSEN-GLUCKLICH, Jennifer, 2014, *Holocaust Memory Reframed : Museums and the challenges of representation*, New Brunswick, Rutgers University Press.
- HARTOG, François, 2003, *Régimes d'historicité : présentisme et expériences du temps*, Paris, Éditions du Seuil.

- HARTOG, François, Jacques REVEL, 2001, *Les usages politiques du passé*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales.
- HASDEU, Iulia *et al.*, 2004, « Restructurations patriarcales à l'Est », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 23, n° 2, p. 4-8.
- HERF, Jeffrey, 1997, « Politics and Memory since the 1960s », *Divided Memory. The Nazi Past in the Two Germanys*, Harvard University Press, p. 334-372.
- HOROWITZ, Sara R., 2000, « Gender, Genocide, and Jewish memory », *Prooftexts*, vol. 20, n° 1&2, p. 158-190.
- IRWIN-ZARECKA, Iwona, 1989, *Neutralizing Memory : The Jews in Contemporary Poland*, New-Brunswick.
- JUDT, Tony, 2006, « From the House of the Dead : An Essay on Modern European Memory », *Postwar. A History of Europe since 1945*, Londres, Penguin Books, p. 803-834.
- JUTEAU, Danielle, 1999, « From nation-church to nation-state : evolving sex-gender relations in Quebec society », *Between Woman and Nation : Nationalisms, Transnational Feminisms, and the State*, Duke University Press, p. 142-160.
- JUTEAU, Danielle, 2000, « Ethnicité, nation et sexe-genre », *Les Cahiers du Gres*, vol. 1, n° 1, p. 53- 57.
- JUTEAU, Danielle, 2015, *L'ethnicité et ses frontières*, Les Presses de l'Université de Montréal.
- KERGOAT, Danièle, 2009, « Dynamique et consubstantialité des rapports sociaux », dans Dorlin, Elsa (dir.), *Sexe, race, classe. Pour une épistémologie de la domination*, Paris, PUF, coll. Actuel Marx confrontation, p. 111-125.
- KRZEMINSKI, Ireneusz, 2015, « Have Only Jews Suffered? Holocaust Remembrance and Polish National Resentment », *Polish Sociological Review*, vol. 2, n° 190.
- KUCIA, Marek, 2015b, « The Europeanization of Holocaust Memory and Eastern Europe », *East European Politics and Societies and Cultures*, vol. 30, n° 1, p. 97-119.
- KUGELMASS, Jack, 1993, « The rites of the tribe : The meaning of Poland for American Jewish tourists », *YIVO Annual of Jewish Social Science*, vol. 21, p. 395-453.

- LAMB, Karolina, 2014, *The Aftermath of Jan Gross's Neighbors : recasting Poland's Collective Memory*, Mémoire de maîtrise, Université de Washington.
- LIBIONKA, Dariusz, 2009, « L'État polonais clandestin et la « question juive » (1942-1944) », (Malgorzata Szymanska, trad.) dans SZUREK, Jean-Charles et Anette WIEVIORKA (ed.), *Juifs et Polonais, 1939-2008*, Éditions Albin Michel, Bibliothèque Histoire, p. 61-78.
- LEHRER, Erica, Cynthia E. MILTON, Monica PATTERSON (dir.), 2011, *Curating difficult knowledge : violent pasts in public places*, Basingstoke, Palgrave Macmillan.
- LEHRER, Erica, Michael MENG (ed.), 2014, *Jewish Space in Contemporary Poland*, Indiana University Press.
- LEHRER, Erica, 2015, « Thinking through the Canadian Museum for Human Rights », *American Quarterly*, vol. 67, n° 4, p. 1195-1216.
- LENTIN, Alana, Gavan TITLEY, 2011, *The Crises of Multiculturalism. Racism in a Neoliberal Age*, Londres, 285 p.
- LÖWY, Michael, 2001, *Walter Benjamin : Avertissement d'incendie. Une lecture des thèses « Sur le concept d'histoire »*, Paris, Presses universitaires de France.
- MICHLIC, Joanna, 1999, « The Troubling Past : Polish Collective Memory of the Holocaust : An Overview », *East European Jewish Studies*, vol. 29, n° 1, p. 75-85.
- MICHLIC, Joanna Beata, 2006, *Poland's Threatening Other. The Image of the Jew from 1880 to the Present*, University of Nebraska Press, Lincoln and London.
- MICHLIC, Joanna, 2007, « The Soviet Occupation of Poland, 1939-41, and the Stereotype of the Anti-Polish and Pro-Soviet Jew », *Jewish Social Studies : History, Culture, Society*, vol. 13, n° 3, p. 135-176.
- MICHLIC, Joanna Beate, John-Paul HIMKA (ed.), 2013, *Bringing the Dark Past to Light. The Reception of the Holocaust in Postcommunist Europe*, University of Nebraska Press.
- MICHLIC, Joanna Beata et Małgorzata MELCHIOR, 2013, « The Memory of the Holocaust in Post-1989 Poland. Renewal – Its Accomplishments and Its Powerlessness », Dans Michlic et Himka (dir.) *Bringing the Dark Past to Light. The Reception of the Holocaust in Postcommunist Europe*, University of Nebraska Press, 792 p.

- MICHLIC, Joanna Beata, 2014, « Daily Life of Polish Women, Dedicated Rescuers of Jews during and after the Second World War », dans Gigliotti, Golomb et Steinberg Gould (ed.), *Ethics, Art, and Representations of the Holocaust : Essays in Honor of Berel Lang*, p. 215-234.
- MINK, Georges, 2015, *La Pologne au cœur de l'Europe : 1914 à nos jours : histoire politique et conflits de mémoire*, Paris, Buchet-Chastel.
- NORA, Pierre, 1986, *Les lieux de mémoire II. La Nation*, Paris, Gallimard.
- PANKOWSKI, Rafal, Marcin KORNAK, 2005, « Poland », dans Mudde, Cas (ed.), *Racist extremism in Central and Eastern Europe*, Routledge, p. 156-183.
- PERROT, Michelle, 1998, *Les Femmes ou les silences de l'Histoire*, Flammarion.
- POMIAN, Krzysztof, 1984, *L'ordre du temps*, Paris, Gallimard.
- POMIAN, Krzysztof, 2002, « Sur les rapports de la mémoire et de l'histoire », *Le Débat*, n° 122, p. 32-40.
- PORTER, Brian, 2000, *When Nationalism Began to Hate, Imagining Modern Politics in Nineteenth-Century Poland*, New-York, Oxford University Press.
- PORTER, Brian, 2005, « Antisemitism and the Search for a Catholic Identity », dans Robert Blobaum (ed.), *Antisemitism and its opponents in Modern Poland*, p. 103-123.
- POTEL, Jean-Yves, 2009a, *La fin de l'innocence. La Pologne face à son passé juif*, Éditions Autrement Frontières.
- POTEL, Jean-Yves, 2009b, « L'artiste et la mémoire », dans SZUREK, Jean-Charles et Annette WIEVIORKA (ed.), *Juifs et Polonais, 1939-2008*, Éditions Albin Michel, Bibliothèque Histoire, p. 339-358.
- PYKTA, Meghann T., 2013, *Policing the Binary—Patrolling the Nation : Race and Gender in Polish Integral Nationalism, from Partitions to Parliament (1883 – 1926)*, Thèse de doctorat en histoire, Northwestern University.
- RAVET, Jean-Claude, 2005, « Des influences refoulées, entrevue avec Denys Delâge », *Revue Relations, Autochtones : blanc de mémoire*, no 698, en ligne, cjf.qc.ca.
- RICŒUR, Paul, 2000, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil, Points Seuil, Essais.

- RICŒUR, Paul, 1998, « La crise de la conscience historique et l'Europe », *Ética e o Futuro da Democracia*, Lisboa, Edições Colibri / S. P. F., p. 29-35.
- ROBINSON, Ira, 2013, « Reflections on antisemitism in french Canada », *Canadian jewish studies*, n° 21, p. 90-122.
- SALÉE, Daniel, 2010, « Les peuples autochtones et la naissance du Québec : Pour une réécriture de l'histoire ? », *Recherches sociographiques*, vol. 51, n° 1-2, p. 151-159.
- SIMMEL, Georg, 1981 [1917], *Sociologie et épistémologie*, Paris, Presses universitaires de France.
- STEINLAUF, Michael, 1997, *Bondage to the Dead : Poland and the Memory of the Holocaust*, Syracuse, New-York.
- SZAYNOK, Bożena, 2009, « Le problème de l'antisémitisme dans les relations entre Polonais et Juifs dans les années 1945-1953 », (Xavier Chantry, trad.) dans SZUREK, Jean-Charles et Annette WIEVIORKA (ed.), *Juifs et Polonais, 1939-2008*, Éditions Albin Michel, Bibliothèque Histoire, p. 143-155.
- SZUREK, Jean-Charles, 2007, « Relations judéo-polonaises », in François Bafoil (ed.), *La Pologne*, série CERI-Fayard, p. 395-414.
- SZUREK, Jean-Charles, 2009a, « Entre histoire et mémoire, quelles figures du Témoin polonais ? », dans SZUREK, Jean-Charles et Annette WIEVIORKA (ed.), *Juifs et Polonais, 1939-2008*, Éditions Albin Michel, Bibliothèque Histoire, p. 487-522.
- SZUREK, Jean-Charles, 2009b, « Le renouveau historiographique sur le passé juif en Pologne », dans PETRIC, Boris, Jean-François GOSSIAUX (ed.), *Europe mon amour : 1989-2009, un rêve blessé*, Frontières.
- SZUREK, Jean-Charles, 2011, « Les Juifs en Europe de l'Est depuis 1945 », dans Germa, Antoine, Lellouch, Benjamin et Évelyne Patlagean (ed.), *Les Juifs dans l'histoire. De la naissance du Judaïsme au monde contemporain*, Éditions Cham Vallon, p. 767-786.
- SZUREK, Jean-Charles, 2011, « Les Polonais et l'extermination des Juifs », dans ASSOULINE, Pierre (ed.), *Les collabos*, Paris, Fayard.
- SZUREK, Jean-Charles, 1994, « Le génocide juif en Pologne : aperçu de quelques problèmes historiographiques », *Cahiers internationaux de Sociologie*, p. 165-176.

- SZUREK, Jean-Charles, 2003, « Être témoin sous le stalinisme. Les premières années de l'Institut Historique Juif de Varsovie », dans BECHTEL, Delphine, Évelyne PATLAGEAN, Jean-Charles SZUREK, Paul ZAWADZKI, *Écriture de l'histoire et identité juive. L'Europe ashkénaze XIXe – XXe siècle*, Paris, Les Belles Lettres, p. 51-82.
- SZUREK, Jean-Charles, 2011, « Shoah : de la question juive à la question polonaise », dans CUAU Bernard, Claude LANZMANN (ed.), *Au sujet de Shoah : le film de Claude Lanzmann*, Paris, Belin, p. 357-382.
- TEC, Nechama, 1986, *When Light Pierced the Darkness : Christian Rescue of Jews in Nazi-Occupied Poland*, Oxford, Oxford University Press.
- TILLY, Louise A., Yvon-Deyme Brigitte, Deyme Michel, 1990, « Genre, histoire des femmes et histoire sociale », *Genèses*, n° 2, p. 148-167.
- TRAVERSO, Enzo, 1997, *L'Histoire déchirée. Essai sur Auschwitz et les intellectuels*, Paris, Les Éditions du Cerf.
- TRAVERSO, Enzo, 2002, *La violence nazie, une généalogie européenne*, Paris, La fabrique.
- TRAVERSO, Enzo, 2005, *Le Passé : modes d'emploi. Histoire, mémoire, politique*, La Fabrique, Paris.
- TRAVERSO, Enzo, 2012, *L'histoire comme champ de bataille. Interpréter les violences du XXe siècle*, La Découverte.
- TRIADAFILOPOULOS, Triadafilos, 2012, *Becoming multicultural. Immigration and the Politics of Membership in Canada and Germany*, Victoria, University of British Columbia Press.
- WEBER, Max, 1971, *Économie et société 1. Les catégories de la sociologie*, Paris, Plon, Coll. « Agora Les classiques ».
- WEEKS, Theodore R., 2005, « Assimilation, Nationalism, Modernization, Antisemitism : Notes on Polish-Jewish Relations, 1855-1905 », dans Blobaum, Robert (ed.), *Antisemitism and Its Opponents in Modern Poland*, Cornell University press, 348 p.
- WEINFELD, Morton, 2008, « Quebec Anti-Semitism and Anti-Semitism in Quebec », en ligne, jcpa.org.
- WIEVIORKA, Annette, 2005, *Auschwitz, 60 ans après*, Paris, Robert Laffont.

- WINTER, Elke, 2004, *Max Weber et les relations ethniques. Du refus du biologisme racial à l'État multinational*, Les Presses de l'Université Laval.
- WINTER, Elke, Kristina JOHN, 2010, « A New Approach to Citizenship and Integration : Some Facts about Recent Policy Changes in Germany », *Canada-Europe Transatlantic Dialogue: Seeking Transnational Solutions to 21st Century Problems*.
- WIMMER, Andreas, 2013, *Ethnic Boundary Making. Institutions, Power, Networks*, Oxford University Press.
- YOUNG, James Edward, 1993, *The Texture of Memory : Holocaust Memorials and Meaning*, New Haven, Yale University Press.
- ZAWADSKI, Paul, 2011, « Les Juifs en Pologne : des partages de la Pologne jusqu'à 1939 », *Les Juifs dans l'histoire*, Paris, Éditions Champ Vallon, p. 475-502.
- ZIMMERMAN, Joshua D. (ed.), 2003, *Contested Memories : Poles and Jews during the Holocaust and Its Aftermath*, Rutgers University Press.
- ZUBRZYCKI, Geneviève, 2016b, « Nationalism, "Philosemitism," and Symbolic Boundary-Making in Contemporary Poland », *Comparative Studies in Society and History*, vol. 58, n° 1, p. 66–98.

2. Corpus

2.1. Premier espace de débat

- AVI WEISS, Rabbi, 1998, « Raising a Voice of Moral Conscience Against the Christianization of Auschwitz-Birkenau », *Cardozo Law Review*, vol. 20, n° 671, p. 617-676.
- BARTOSZEWSKI, Władysław T., 1991, *The convent at Auschwitz*, New-York, G. Braziller.
- CHARLESWORTH, Andrew, Alison STENNING, Robert GUZIK, Michal PASZKOWSKI, 2006, « "Out of Place" in Auschwitz? Contested Development in Post-War and Post-Socialist Oswiecim », *Ethics, Place & Environment*, vol. 9, n° 2, p. 149-172.

- COHEN, Roger, 1998, « Poles and Jews feud About Crosses at Auschwitz », *The New York Times*, 20 décembre.
- COSGROVE, Jim, 1998, « Dilemma of the Auschwitz crosses. Will the controversy upend Christian-Jewish relations in Poland ? », *Nc register*, 8 novembre.
- DWORK, Debórah and Robert JAN VAN PELT, 1996, *Auschwitz, 1270 To the Present*, New York, W.W. Norton & Company.
- DWORK, Deborah, Robert JAN VAN PELT, 1998-1999, « The Future of Auschwitz : The Politics of A Strategy for Auschwitz-Birkenau », *Cardozo Law Review*, vol. 20, n° 2, p. 687-694.
- GEBERT, Konstanty, 2002 [1998], « Living in the Land of Ashes », dans BERGER, Alan L., Harry James CARGAS, Susan E. NOWAK (ed.), 2002, *The Continuing Agony : From the Carmelite Convent to the Crosses at Auschwitz*, University Press of America, p. 205-214.
- GLEMP, Cardinal Jozef, 2002 [1998], « Declaration of the Primate of Poland », dans BERGER, Alan L., Harry James CARGAS, Susan E. NOWAK (ed.), 2002, *The Continuing Agony : From the Carmelite Convent to the Crosses at Auschwitz*, University Press of America, p. 123-126.
- HANSEN, Imke, 2010, « “In the Name of the Truth One Has to Say...” . Anti-Semitic Statements in the Memorial Discourse about the Crosses in Auschwitz », dans Aleksandra galasinska et Dariusz Galasinski (ed.), *The Post-Communist Condition. Public and private discourses of transformation*, University of Wolverhampton, Amsterdam/philadelphia, p. 67-88.
- HOLC, Janine P., 2005, « Memory Contested. Jewish and catholic Views of Auschwitz in Present-Day Poland », dans Robert Blobaum (ed.), *Antisemitism and its opponents in Modern Poland*, p. 301-326.
- HUENER, Jonathan, 2003, *Auschwitz, Poland and the politics of commemoration, 1945-1979*, Athens, Ohio University Press.
- HUENER, Jonathan, 2009, « Mémoire catholique et commémoration à Auschwitz » (Agnieszka Zuk, trad.), dans SZUREK, Jean-Charles et Annette WIEVIORKA (ed.), *Juifs et Polonais, 1939-2008*, Éditions Albin Michel, Bibliothèque Histoire, p. 435-460.
- JAN VAN PELT, Robert, 2003, *Of Shells and Shadows : A Memoir on Auschwitz*, Transactions of the Royal Historical Society, Cambridge University Press, vol. 13, p. 377-392.

- JENOFF, Pam R., 2001, « Managing Memory : The Legal Status of Auschwitz-Birkenau and resolution of Conflicts in the Post-Communist Era », *The Polish Review*, vol. 46, n° 2, p. 131-153.
- KLEIN, Emma, 2001, *The Battle for Auschwitz : Catholic-Jewish Relations under Strain*, London, Vallentine Mitchell.
- KRAJEWSKI, Stanislaw, 2002 [1998], « The Large Cross in the Garden of the Former Carmelite Convent at Auschwitz (facts and comments) » dans BERGER, Alan L., Harry James CARGAS, Susan E. NOWAK (ed.), 2002, *The Continuing Agony : From the Carmelite Convent to the Crosses at Auschwitz*, University Press of America, p. 37-46.
- KUCIA, Marek, 2001, « KL Auschwitz in the Social Consciousness of Poles, a.d. 2000 » dans *Remembering for the Future : The Holocaust in an Age of Genocide*, E. Maxwell and J. K. Roth (ed.), New York, Palgrave, p. 632-651.
- KUCIA, Marek, 2015a, « Auschwitz in the Perception of Contemporary Poles », *Polish Sociological Review*, vol. 2, n° 190.
- LEHRER, Erica, 2012, « Relocating Auschwitz : Affective Relations in the Jewish-German-Polish Troika », *Germany, Poland and Postmemorial Relations : In Search of a Livable Past*, New York, Palgrave Macmillan, p. 213-238.
- LEWIN, Alyza D., 1998, « The World Heritage Convention and the Future of Auschwitz », *Carzodo Law Review*, Vol. 20, n° 2, p. 677-685.
- Musée d'État d'Auschwitz-Birkenau, 2010, *Auschwitz-Birkenau. Histoire et présent*, Pologne, document en ligne.
- MUSIAŁ, Stanisław, 2002 [1998], « The Truth about the Oswiecim Cross » dans BERGER, Alan L., Harry James CARGAS, Susan E. NOWAK (ed.), 2002, *The Continuing Agony : From the Carmelite Convent to the Crosses at Auschwitz*, University Press of America, p. 47-48.
- MUSIAŁ, Stanisław, 2002 [1998], « The Cross at the Gravel Heap at the Oswiecim Camp » dans BERGER, Alan L., Harry James CARGAS, Susan E. NOWAK (ed.), 2002, *The Continuing Agony : From the Carmelite Convent to the Crosses at Auschwitz*, University Press of America, p. 49-54.
- MUSZYŃSKI, Archbishop Henryle, 2002 [1998], « The Cross at the Symbol of The Highest Love of Man » dans BERGER, Alan L., Harry James CARGAS, Susan E. NOWAK (ed.), 2002, *The Continuing Agony : From the Carmelite Convent to the Crosses at Auschwitz*, University Press of America, p. 115-118.

- PAWLIKOWSKI, John T., 2002, « The Struggle for Memory and Memorialization at Auschwitz » dans BERGER, Alan L., Harry James CARGAS, Susan E. NOWAK (ed.), 2002, *The Continuing Agony : From the Carmelite Convent to the Crosses at Auschwitz*, University Press of America, p. 137-158.
- STANLEY, Alessandra, 1999, « Cross at Auschwitz must go, Pope told ; Poland's top rabbi ignores protocol in making plea », *Edmonton Journal*, 12 juin 1999, A9.
- STEINBACHER, Sybille. *Auschwitz : a History*. New York : ECCO, 2005.
- RITTNER, Carol, John K. ROTH (ed.), 1991, *Memory Offended : The Auschwitz Convent Controversy*, New York, Praeger.
- TURNER, Charles, 1999, « Appropriating Auschwitz : The Żwirowisko Crosses », *The Journal of Holocaust Education*, vol. 8, n° 2, p. 27-44.
- VAN DER LAAN, Nanette, 1998, « Poland won't remove crosses at Auschwitz : Israel says the Christian symbols are an affront to the Jewish victims of the Holocaust, many of whom died in the camp », *The Vancouver Sun*, 7 août, A14
- WEBBER, Jonathan, 2006, "Memory, Religion, and Conflict at Auschwitz : A Manifesto," in Oren Baruch Stier and J. Shawn Landres, (eds.), *Religion, Violence, Memory, and Place*. Bloomington : Indiana University Press.
- WEINBAUM, Laurence, 2001, *The Struggle for Memory in Poland : Auschwitz, Jedwabne and Beyond*, Institute of the World Jewish Congress Policy Study, n° 22, Jerusalem.
- WEISS, Rabbi Avi, 1998-1999, « Raising a Voice of Moral Conscience Against the Christianization of Auschwitz-Birkenau », *Cardozo Law Review*, vol. 20, p. 671-676.
- ZUBRZYCKI, Geneviève, 2006, *The Crosses of Auschwitz. Nationalism and Religion in Post-Communist Poland*, Chicago and London, University of Chicago Press.

2.2. Deuxième espace de débat

- BEHR, Valentin, 2011, « Historiens militants ou historiens de bureau ? Les producteurs du récit historique officiel à l'Institut de la mémoire nationale », *Revue d'Études Comparatives Est-Ouest*, CNRS, 42, p. 5-35.

- BEHR, Valentin, 2013, « Un passé qui ne passe pas ? Retour sur la genèse et les enjeux contemporains de la “politique historique” en Pologne », Acte de Communication au colloque *Après le post-communisme : dépasser la dichotomie européenisation vs. tournant autoritaire*, Paris.
- BEHR, Valentin, 2015, « Genèse et usages d’une politique publique de l’histoire. La “politique historique” en Pologne », *Revue d’Études Comparatives Est-Ouest*, CNRS, vol. 46, n° 3, p.21-48.
- BERGER, Alan L., Harry James CARGAS, Susan E. NOWAK (ed.), 2002, *The Continuing Agony : From the Carmelite Convent to the Crosses at Auschwitz*, University Press of America.
- BIKONT, Anna, 2004 [2001], « We of Jedwabne » dans POLONSKY, Antony, Joanna B. MICHLIC (ed.), 2004, *The Neighbors Respond. The Controversy over the Jedwabne Massacre in Poland*, Princeton University Press, p. 267-303.
- BIKONT, Anna, 2002, « Seen from Jedwabne », *Yad Vashem Studies*, vol. 30, n° 328, p. 7-20.
- BIKONT, Anna, 2011 [2004], *Le Crime et le Silence. Jedwabne 1941, la mémoire d’un pogrom dans la Pologne d’aujourd’hui*, Éditions Denoël.
- BLATMAN, Daniel, 2002, « Were These Ordinary Poles ? », *Yad Vashem Studies*, vol. 30, n° 328, p. 51-68.
- BRAND, William (ed.), 2001, *Thou Shalt Not Kill : Poles on Jedwabne*, Wiesz.
- CIENCIALA, Anna M., 2001, « Poles and Jews under German and Soviet Occupation, September 1, 1939-June 22 1941 », *The Polish Review*, vol. 46, n° 4, p. 391-402.
- CIENCIALA, Anna M., 2003, « The Jedwabne Massacre : Update and Review », *The Polish Review*, vol. 48, n° 1, p. 49-72.
- CHODAKIEWICZ, Jan Marek, 2003, *After The Holocaust : Polish-Jewish Conflict in the Wake of World War II*, New-York, Columbia University Press.
- CHODAKIEWICZ, Jan Marek, 2005, *The Massacre in Jedwabne, July 10, 1941. Before, During, and After*, New-York, Columbia University Press.
- CHODAKIEWICZ, Jan Marek, Wojciech Jerzy Muszynski, Pawel Styrna, 2012, *Golden Harvest or Hearts of Gold ? Studies on the Fate of Wartime Poles and Jews*, Leopold Press.

- FORECKI, Piotr, 2013, *Reconstructing Memory : the Holocaust in Polish Public Debates*, Frankfurt am Main, Peter Lang GmbH.
- GROSS, Jan Tomasz, 2002, « A Tangled Web », *Revolution from Abroad. The Soviet Conquest of Poland's Western Ukraine and Western Belorussia*, Princeton University Press, p. 241-288.
- GROSS, Jan Tomasz, 2003 [2000], *Neighbors. The Destruction of the Jewish Community in Jedwabne, Poland, 1941*, Princeton University Press.
- GROSS, Jan Tomasz, 2002, « A Response », *Slavic Review*, vol. 61, n° 3. 483-489.
- GROSS, Jan Tomasz, 2004 [2001] « Critical Remarks Indeed », dans POLONSKY, Antony, Joanna B. MICHLIC (ed.), 2004, *The Neighbors Respond. The Controversy over the Jedwabne Massacre in Poland*, Princeton University Press, p. 344-370.
- GROSS, Jan Tomasz, 2006, *Fear. Anti-Semitism in Poland After Auschwitz. An essay in Historical Interpretation*, Random House, New-York.
- GROSS, Jan Tomasz, 2014 [2011], *Moisson d'or. Le pillage des biens juifs*, Mémorial de la Shoah, Calmann-Lévy, Oxford University Press, New York.
- GUTMAN, Israel, 2002, « “Them” and “Us” : In Reply to Professor Tomasz Strzembosz », *Yad Vashem Studies*, vol. 30, n° 328.
- HAGEN, William W., 2002, « A “Potent, Devilish Mixture” of Motives : Explanatory Strategy and Assignment of Meaning in Jan Gross’s “Neighbors” », *Slavic Review*, vol. 61, n° 3. 466-475.
- HOLC, Janine P., 2002, « Working through Jan Gross “Neighbors” », *Slavic Review*, vol. 61, n° 3. 453-459.
- IGNATIEW, Radosław, GROSS, Jan Tomasz, ŻBIKOWSKI, Andrzej, MACHCEWICZ, Paweł et KACZYŃSKI, Andrzej, 2004 [2001], « A Roundtable Discussion : Jedwabne – Crime and Memory », dans POLONSKY, Antony, Joanna B. MICHLIC (ed.), 2004, *The Neighbors Respond. The Controversy over the Jedwabne Massacre in Poland*, Princeton University Press, p. 247-266.
- JEDLICKI, Jerzy, 2004 [2001], « How to Grapple with the Perplexing Legacy », dans POLONSKY, Antony, Joanna B. MICHLIC (ed.), 2004, *The Neighbors Respond. The Controversy over the Jedwabne Massacre in Poland*, Princeton University Press, p. 237-246.

- KACZYŃSKI, Andrzej, 2004 [2000], « Burnt Offering », dans POLONSKY, Antony, Joanna B. MICHLIC (ed.), 2004, *The Neighbors Respond. The Controversy over the Jedwabne Massacre in Poland*, Princeton University Press, p. 50-59.
- KARPINSKI, Maciej Mark, 2006, *Thou Shalt Not Kill : The Impact of the Jedwabne Affair on Polish Perception of History and Concepts of Responsibility and Redemption*, Mémoire de maîtrise, Université de Carleton.
- KICHELEWSKI, Audrey, 2009, « La peur des Juifs ou des Juifs qui ont peur ? Fear et les débats sur l'antisémitisme en Pologne », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 5, n° 64, p. 1091-1104.
- KICHELEWSKI, Audrey, 2011, « Chasse aux Juifs et moissons d'or. Nouvelles recherches sur la Shoah en Pologne », *La vie des Idées*, 3 novembre 2011, p. 1-14, en ligne, La vie des idées.fr, consulté le 2 février 2017.
- LUKAS, Richard, 2004 [2001], « Jedwabne and The Selling of the Holocaust », dans POLONSKY, Antony, Joanna B. MICHLIC (ed.), 2004, *The Neighbors Respond. The Controversy over the Jedwabne Massacre in Poland*, Princeton University Press, p. 430-433.
- MACIEREWICZ, Antoni, 2004 [2001], « The Revolution of Nihilism », dans POLONSKY, Antony, Joanna B. MICHLIC (ed.), 2004, *The Neighbors Respond. The Controversy over the Jedwabne Massacre in Poland*, Princeton University Press, p. 93-102.
- MAGDZIAK-MISZEWSK, Agnieszka, 2001, « The Most Serious Test », dans BRAND, William (ed.), 2001, *Thou Shalt Not Kill : Poles on Jedwabne*, Wiesz.
- MUSIAŁ, Bogdan, 2001, « We Cannot Be Afraid », dans BRAND, William (ed.), 2001, *Thou Shalt Not Kill : Poles on Jedwabne*, Wiesz.
- MUSIAŁ, Bogdan, 2004, « The Pogrom in Jedwabne: critical Remarks about Jan T. Gross's *Neighbors* », dans POLONSKY, Antony, Joanna B. MICHLIC (ed.), 2004, *The Neighbors Respond. The Controversy over the Jedwabne Massacre in Poland*, Princeton University Press, p. 304-343.
- NAIMARK, Norman M., 2002, « The Nazis and "The East" : Jedwabne's Circle of Hell », *Slavic Review*, vol. 61, n° 3. p. 476-482.
- NOWAK-JEZIORANSKI, Jan, 2004 [2001], « A Need for Compensation », dans POLONSKY, Antony, Joanna B. MICHLIC (ed.), 2004, *The Neighbors Respond. The Controversy over the Jedwabne Massacre in Poland*, Princeton University Press, p. 87-92.

- PERSAK, Krzysztof, 2009, « Le crime de Jedwabne : effacer et retrouver ses traces après la guerre », (Agnieszka Zuk, trad.), dans SZUREK, Jean-Charles et Anette WIEVIORKA (ed.), *Juifs et Polonais, 1939-2008*, Éditions Albin Michel, Bibliothèque Histoire, p. 461-480.
- POLONSKY, Antony, 2001, « What made the Massacre at Jedwabne Possible ? », *The Polish Review*, vol. 46, n° 2, p. 403-417.
- POLONSKY, Antony, Joanna B. MICHLIC (ed.), 2004, *The Neighbors Respond. The Controversy over the Jedwabne Massacre in Poland*, Princeton University Press.
- POLONSKY, Antony, 2006, « The Jedwabne Debate in America », *Polin : Studies in Polish Jewry*, vol. 19.
- PORTER, Brian, 2002, « Explaining Jedwabne : The Perils of Understanding », *The Polish Review*, vol. 47, n° 1, p. 23-26.
- PORTER-SZÜCS, Brian, 2016, « PiS in their own words », Blog, en ligne, porterszucs.pl
- ROSZKOWSKI, Wojciech, 2002, « After “Neighbors” : Seeking Universal Standards », *Slavic Review*, vol. 61, n° 3. 460-465.
- STOLA, Dariusz, 2002, « A Monument of Words », *Yad Vashem Studies*, vol. 30, n° 328.
- STOLA, Dariusz, 2002, « Jedwabne : How Was It Possible ? », *Polish Sociological Review*, vol. 1, n° 137, p. 91-102.
- STOLA, Dariusz, 2004 [2001], « Jedwabne: How Was It Possible ? », dans POLONSKY, Antony, Joanna B. MICHLIC (ed.), 2004, *The Neighbors Respond. The Controversy over the Jedwabne Massacre in Poland*, Princeton University Press, p. 286-402.
- STRZEMBOSZ, Tomasz, 2002, « Inscribed in Professor Gutman’s Diary », *Yad Vashem Studies*, vol. 30, n° 328.
- STRZEMBOSZ, Tomasz, 2004 [2001], « Collaboration Passed Over in Silence », dans POLONSKY, Antony, Joanna B. MICHLIC (ed.), 2004, *The Neighbors Respond. The Controversy over the Jedwabne Massacre in Poland*, Princeton University Press, p. 220-236.
- SULEK, Antoni, 2002, « A Sociologist Looks at Neighbors », *Polish Sociological*

Review, vol. 1, n° 137, p. 71-90.

ŚWIDA-ZIEMBA, Hanna, 2004 [2001], « The Shortsightedness of the “Cultured” », dans POLONSKY, Antony, Joanna B. MICHLIC (ed.), 2004, *The Neighbors Respond. The Controversy over the Jedwabne Massacre in Poland*, Princeton University Press, p. 103-113.

SZAROTA, Tomasz, 2004 [2002], « The Devil is in the Details », dans BRAND, William (ed.), 2001, *Thou Shalt Not Kill : Poles on Jedwabne*, Wiesz.

WARSZAWSKI, Dawid 2001 [2000], « Responsibility and the Lack of Responsibility », dans BRAND, William (ed.), 2001, *Thou Shalt Not Kill : Poles on Jedwabne*, Wiesz.

WIESELTIER, Leon et Adam MICHNIK, 2004 [2001], « “Washington Diarist : Righteous” and an exchange of Letters » dans POLONSKY, Antony, Joanna B. MICHLIC (ed.), 2004, *The Neighbors Respond. The Controversy over the Jedwabne Massacre in Poland*, Princeton University Press, p. 440-450.

WOJCIECH, Jerzy Muszyński, 2012, « The Polish Nationalists : A Mainly Theoretical Anti-Jewishness » dans CHODAKIEWICZ, Jan Marek, Wojciech Jerzy Muszynski, Pawel Styra, 2012, *Golden Harvest or Hearts of Gold ? Studies on the Fate of Wartime Poles and Jews*, Leopold Press, p. 294-324.

WROBEL, Piotr, 2001, « “Neighbors” Reconsidered », *The Polish Review*, vol. 46, n° 2, p. 419-429.

ZAKOWSKI, Jacek, 2001 [2000], « Every Neighbor Has a Name », dans BRAND, William (ed.), 2001, *Thou Shalt Not Kill : Poles on Jedwabne*, Wiesz.

2.3. Troisième espace de débat

ADARET, Ofer, 2014, « New Warsaw Museum Tells Story of Poland’s Jews », *Haaretz*, 28 octobre 2014, en ligne, www.haaretz.com.

DEUTSCH, James I., 2016, « Exhibit Review : A 1000-Year History of Polish Jews, POLIN Museum of the History of Polish Jews, Warsaw, Poland », *The Public Historian*, vol. 38, n° 2, p. 84-89.

FORECKI, Piotr, Anna ZAWADZKA, 2016, « The Rule of the Golden Mean », dans

- GRUDZIŃSKA-GROSS, Irena, Iwa NAWROCKI (ed.), *Poland and Polin. New Interpretations in Polish-Jewish Studies*, Eastern European Culture, Politics and Societies, vol. 10, Peter Lang Edition, Frankfurt am Main, p. 99-120.
- GARBOWSKI, Christopher, 2016, « Polin : From a “Here You Shall Rest” Covenant to the Creation of as Polish Jewish History Museum. An interview with Barbara Kirshenblatt-Gimblett », *The Polish Review*, vol. 61, n° 2, p. 3-17.
- GEBERT, Konstanty, 2008, « Why the Museum ? », *Cuadernos Judaicos*, vol. 25, p. 297-302.
- GOLDMAN, A.J., 2013, « Polish Museum Set to Open Spectacular Window on Jewish Past », *Forward*, en ligne.
- GRABOWSKI, Jan, 2016a, « The Holocaust as a Polish Problem », dans GRUDZIŃSKA-GROSS, Irena, Iwa NAWROCKI (ed.), *Poland and Polin. New Interpretations in Polish-Jewish Studies*, Eastern European Culture, Politics and Societies, vol. 10, Peter Lang Edition, Frankfurt am Main, p. 99-120.
- GRABOWSKI, Jan 2016b, « The Holocaust and Poland's “History Policy” », *Israel Journal of Foreign Affairs*, vol. 10, n° 3, p. 481-486.
- GROSS, Jan Tomasz, 2016, « Jews as a Polish Problem ; and Why Not – as a Part of Polish History ? » dans GRUDZIŃSKA-GROSS, Irena, Iwa NAWROCKI (ed.), *Poland and Polin. New Interpretations in Polish-Jewish Studies*, Eastern European Culture, Politics and Societies, vol. 10, Peter Lang Edition, Frankfurt am Main, p. 29-36.
- GRUDZIŃSKA-GROSS, Irena, 2016, « Polishness in Practice », dans GRUDZIŃSKA-GROSS, Irena, Iwa NAWROCKI (ed.), *Poland and Polin. New Interpretations in Polish-Jewish Studies*, Eastern European Culture, Politics and Societies, vol. 10, Peter Lang Edition, Frankfurt am Main, p. 37-48.
- GRUDZIŃSKA-GROSS, Irena, Iwa NAWROCKI (ed.), *Poland and Polin. New Interpretations in Polish-Jewish Studies*, Eastern European Culture, Politics and Societies, vol. 10, Peter Lang Edition, Frankfurt am Main.
- HOFFMAN, Alison, 2013, « The curator of Joy and Ashes. How ethnographer Barbara Kirshenblatt-Gimblett became the keeper of Poland’s Jewish heritage », *Tablet Magazine*, avril 2013, en ligne.

- HOLC, Janine P., 2011, « The Remembered One : Memory Activism and the Construction of Edith Stein's Jewishness in Post-Communist Wrocław », *Shofar : An Interdisciplinary Journal of Jewish Studies*, vol. 29, n° 4, p. 67-97.
- JANICKA, Elzbieta, 2015, « The Square of Polish Innocence : POLIN Museum of the History of Polish Jews in Warsaw and its symbolic topography », *East European Jewish Affairs*, vol. 45, n° 2-3, p. 200-214.
- JANICKA, Elzbieta, 2016, « The Embassy of Poland in Poland : The Polin Myth in the Museum of the History of Polish Jews as Narrative Pattern and Model of Minority-Majority Relations », dans GRUDZIŃSKA-GROSS, Irena, Iwa NAWROCKI (ed.), *Poland and Polin. New Interpretations in Polish-Jewish Studies*, Eastern European Culture, Politics and Societies, vol. 10, Peter Lang Edition, Frankfurt am Main, p. 121-174.
- KICHELEWSKI, Audrey, 2015, « Museum of the History of Polish Jews », *Vingtième Siècle : Revue d'Histoire*, vol. 126, n° 2, p. 197-200.
- KICHELEWSKI, Audrey, 2016, « Les Survivants », *L'Histoire*, n° 421, p. 1-7.
- KIRSHENBLATT-GIMBLETT, Barbara et Antony POLONSKY (ed.), 2014, *Polin. 1000 Year History of Polish Jews*, Catalogue d'exposition, POLIN Museum of the History of Polish Jews
- KIRSHENBLATT-GIMBLETT, Barbara, 2015a, « The Museum of the History of Polish Jews : A post-Holocaust, Post-Communist Story », dans LEHRER, Erica, Michael MENG (ed.), 2014, *Jewish Space in Contemporary Poland*, Indiana University Press, p. 264-279.
- KIRSHENBLATT-GIMBLETT, Barbara, 2015b, « Inside the Museum : Curating between hope and despair : POLIN Museum of the History of Polish Jews », *East European Jewish Affairs*, vol. 45, n° 2-3, p. 215-235.
- KIRSHENBLATT-GIMBLETT, Barbara, 2015c, « Marshall Sklare Award Lecture – An Ethnographer in the Museum: Reflections from POLIN Museum of the History of Polish Jews », *Contemporary Jewry*, vol. 36, n° 1, p. 3-13.
- KIRSHENBLATT-GIMBLETT, Barbara, 2015d, « A Theater of History », *The Drama Review*, vol. 59, n° 3, p. 49-59.
- KIRSHENBLATT-GIMBLETT, Barbara, 2016a, « From Ethnology to Heritage. The Role of the Museum », dans DEWHURST, Kurt, Patricia HALL, Charlie SEEMANN (ed.), *Folklife and museums : twenty-first-century perspectives*, Rowman & Littlefield, p. 177-192.

- KIRSHENBLATT-GIMBLETT, Barbara, 2016b, « Historical space and critical museology : POLIN Museum of the History of Polish Jews », dans MURAWSKA-MUTHESIUS, Katarzyna, Pior PIOTROWSKI (ed.), *From Museum Critique to the Critical Museum*, London, Routledge, p. 147-162.
- LEHRER, Erica, 2016, « Public Pedagogy and Transnational, Transcultural Museums », dans GRUDZIŃSKA-GROSS, Irena, Iwa NAWROCKI (ed.), *Poland and Polin. New Interpretations in Polish-Jewish Studies*, Eastern European Culture, Politics and Societies, vol. 10, Peter Lang Edition, Frankfurt am Main, p. 197-218.
- MATYJASZEK, Konrad, 2016, « Wall and Window : the Rubble of the Warsaw Ghetto as the Narrative Space of the POLIN Museum of the History of Polish Jews », dans GRUDZIŃSKA-GROSS, Irena, Iwa NAWROCKI (ed.), *Poland and Polin. New Interpretations in Polish-Jewish Studies*, Eastern European Culture, Politics and Societies, vol. 10, Peter Lang Edition, Frankfurt am Main, p. 59-120.
- MENG, Michael, 2011, *Shattered Spaces : Encountering Jewish Ruins in Postwar Germany and Poland*, Cambridge, Havard University Press.
- POLIN Museum of the History of Polish Jews, *About the Museum et Exhibitions*, en ligne, <http://www.polin.pl/en>.
- ROSENFELD, Gavriel D., 2016, « Mixed Metaphors in Muranów: Holocaust Memory and Architectural Meaning at the POLIN Museum of the History of Polish Jews », *Dapim: Studies on the Holocaust*, vol. 30, n° 3, p. 258-273.
- ROSMAN, Moshe, 2012, « Categorically Jewish, distinctly Polish : The Museum of the History of Polish Jews and the New Polish-Jewish Metahistory », *JSIJ Jewish Studies : An Internet Journal*, vol. 10, n° 5, p. 361-387.
- ROSKIES, David G., 2015, « POLIN : A Light Unto the Nations », *Jewish Review of Books*, hiver 2015, en ligne.
- SHANDLER, Jeffrey, 2016, « An Ethnographer in Poland : On Experience as a Mode of Engaging Jewishness », *Contemporary Jewry*, vol. 36, n° 1, p. 19-25.
- STEINLAUF, Michael C., 2008, « What Story to Tell ? Shaping the Narrative of the Museum of the History of Polish Jews », *Polin : Studies in Polish Jewry*, vol. 20.
- Société historique canadienne, 2016, *Joan Sangster écrit à la première ministre de la Pologne pour souligner l'opposition de la SHC à la nouvelle loi qui prévoit des*

sanctions rigoureuses contre les historiens ou tout individu qui se réfèrent aux camps de la mort polonais, en ligne, <http://www.cha-shc.ca>.

SNYDER, Donald, 2016, « Firestorm Follows Israeli Sculptor's Agreement to Design Warsaw Ghetto Memorial to Righteous Gentiles », *Forward*, en ligne, www.forward.com.

TOKARSKA-BAKIR, Joanna, 2016, « Polin : "Ultimate Lost Object" », dans GRUDZIŃSKA-GROSS, Irena, Iwa NAWROCKI (ed.), *Poland and Polin. New Interpretations in Polish-Jewish Studies*, Eastern European Culture, Politics and Societies, vol. 10, Peter Lang Edition, Frankfurt am Main, p. 49-58.

ZUBRZYCKI, Geneviève, 2016a, « Problematizing the "Jewish Turn" », dans GRUDZIŃSKA-GROSS, Irena, Iwa NAWROCKI (ed.), *Poland and Polin. New Interpretations in Polish-Jewish Studies*, Eastern European Culture, Politics and Societies, vol. 10, Peter Lang Edition, Frankfurt am Main, p. 175-180.